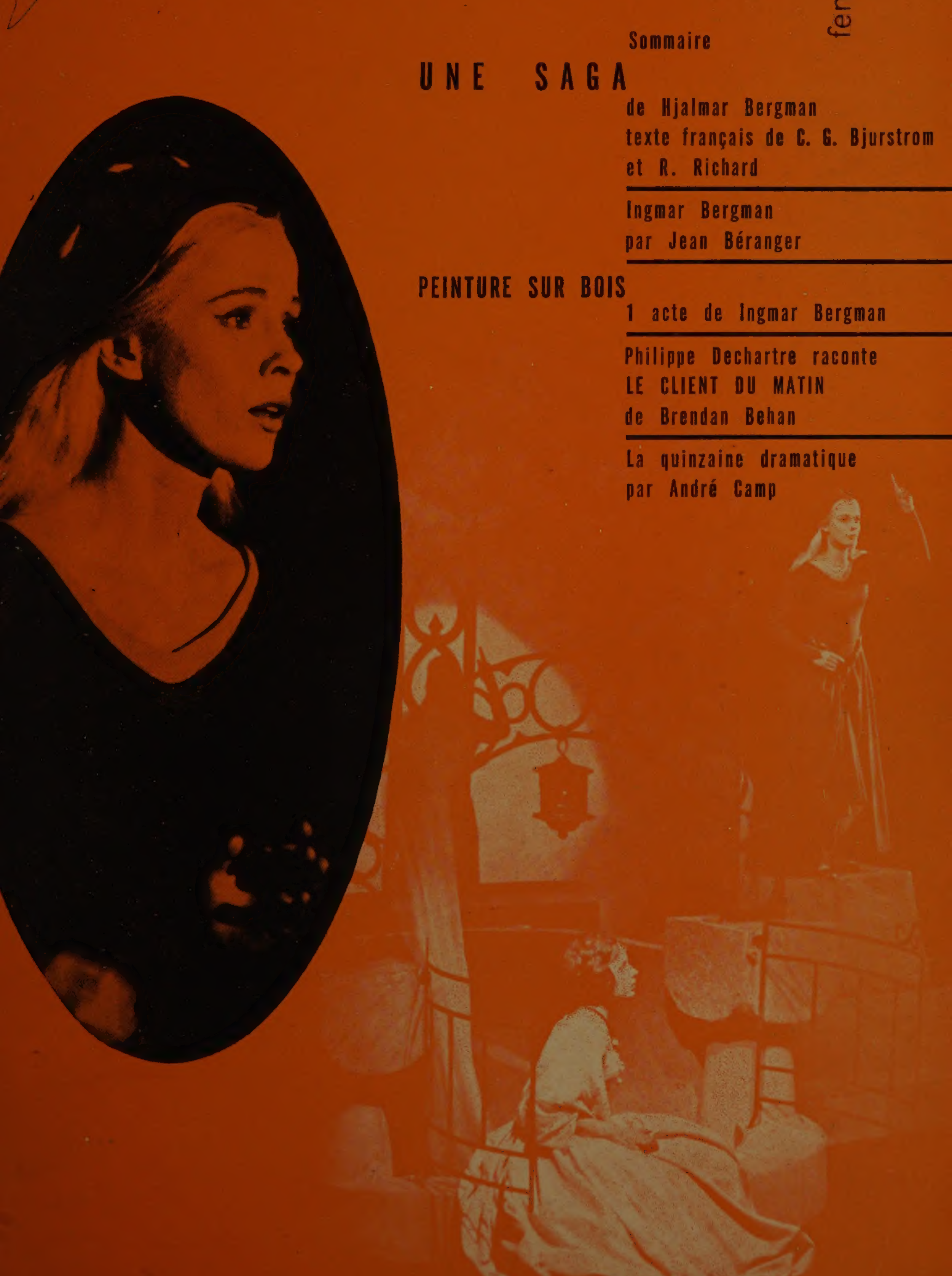l'Avant-Scène

femina-théâtre

199

Sommaire

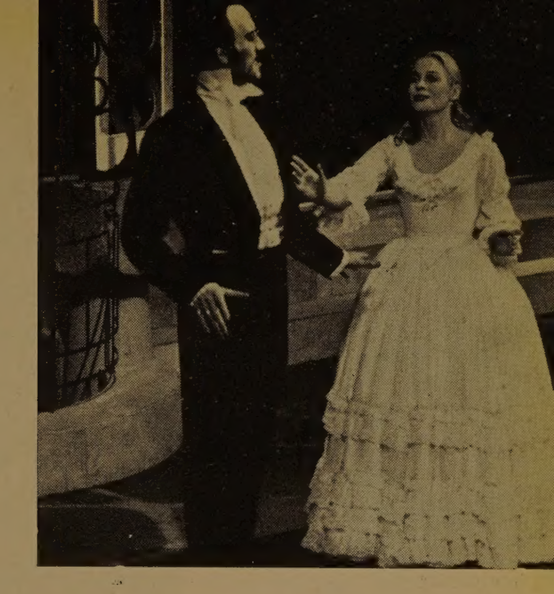




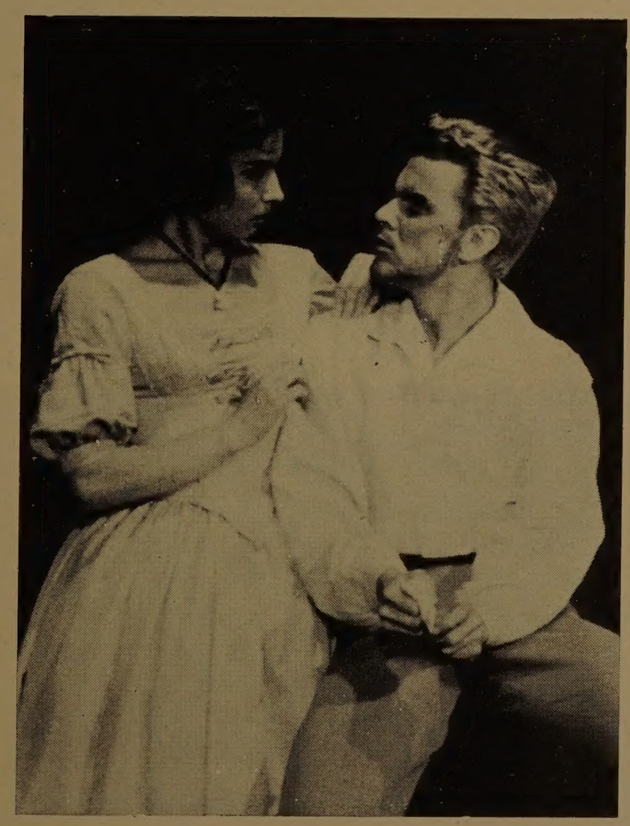
LA SAGA (*Bibi Andersson*) et
ASTRID (*Gunnel Lindblom*).

(Photo Alice STRIDH.)

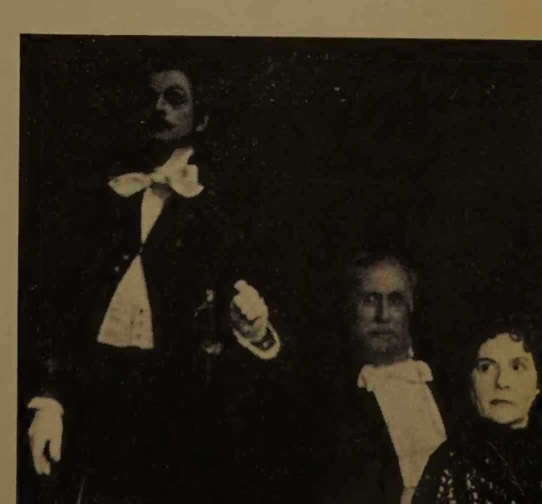
QUELQUES SCÈNES DE « UNE SAGA »



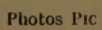
GERARD (*Max von Sydow*) : Rose... il nous faut être sages... (Acte I)



ASTRID (*Gunnel Lindblom*) : Mais as-tu pensé à la honte ? (Acte II)



LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE (*Toivo Pawlo*) : Il est perdu ! (Acte III)



Photos Pic

SUNE (*Folke Sundquist*) : Que nous importe Astrid... ou Gérard ? (Acte IV)

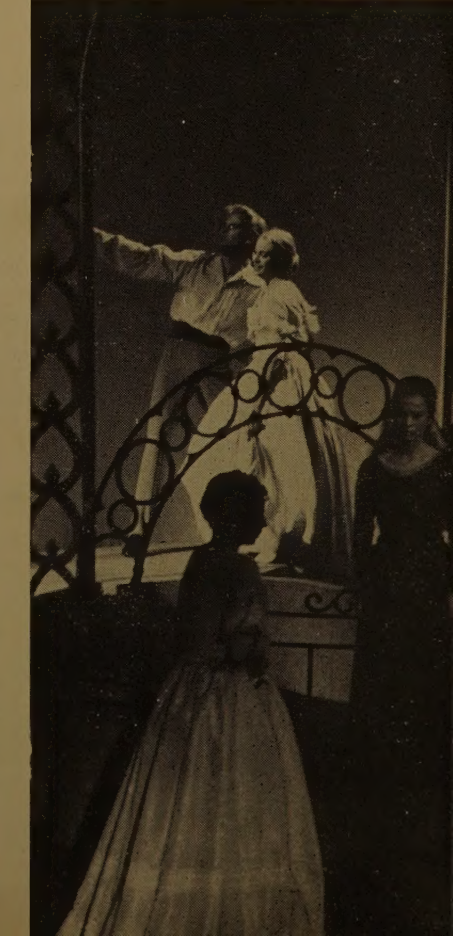
SUNE (*Folke Sund quist*) : Le soleil.. le soleil... le so leil... (Acte IV



LE CONSEILLER (*Oscar Ljung*) : Mon cher enfant, nous avons été comme toi très émus. (Acte III)

Photos PIC

Voir suite photos : Une Saga en page 3 couverture



Théâtre des Nations
(Direction : A.-M. Julien)

Pièce en quatre actes
de Hjalmar Bergman

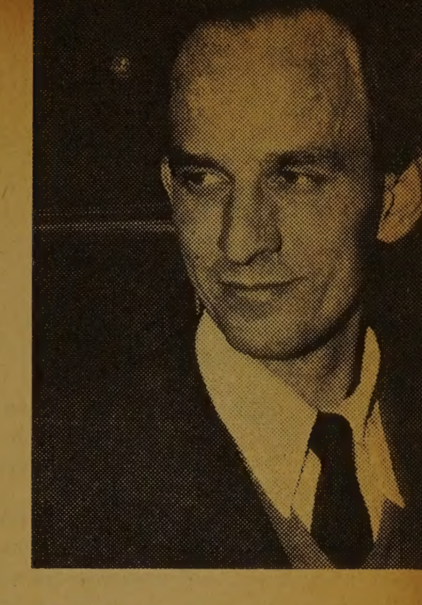
Texte français de
Carl-Gustaf Bjurström et Roger Richard

Musique de Ingvar Wieslander

Chorégraphie de Ingrid Tönsager

Décors de Härje Ekman

Mise en scène de Ingmar Bergman



INGMAR BERGMAN

UNE SAGA

Dans le cadre de la troisième saison du Théâtre des Nations, cette pièce de Hjalmar Bergman a été présentée en suédois au Théâtre Sarah-Bernhardt les 23, 24 et 25 avril 1959 par le Théâtre de Malmœ (directeur M. Laestadius) dans la distribution suivante :

Dans le cadre des matinées organisées par la Direction littéraire du Théâtre des Nations, des extraits du texte français ont été lus au Club du Théâtre des Nations (Studio des Champs-Elysées), le 11 avril 1959 et diffusés par la R.T.F. (France III) le 19 avril 1959, par la Compagnie François Maistre, avec la distribution suivante :

Bibi Andersson	**La Saga**	**Claude Gensac**
Gunnel Lindblom	**Astrid**	**Loleh Bellon**
Ingrid Thulin	**Rose**	**Louise Roblin**
Dagny Lind	**La Colonelle**	**Hélène Batteux**
Naima Wifstrand	**Mlle Flora**	**Odette Aslan**
Folke Sundquist	**Sune**	**Michel Piccoli**
Max von Sydow	**Gérard**	**Robert Chandeau**
Oscar Ljung	**Le Conseiller**	**François Maistre**
Toivo Pawlo	**Le Gentilhomme de la chambre**	**Guy Piérauld**
Per Björkman	**Le Notaire**	
Maud Hansson **Hans Polster** **Anna-Stina Walton** **Bengt Rosén**	**Les Invités**	

A.-M. Julien

Directeur général
du Théâtre des Nations

Dès la création du premier Festival de Paris, en juin 1954, nous avions envisagé de mettre à la disposition de nos spectateurs les textes, en langue française, des différents spectacles présentés au cours de la saison.

D'année en année, nous avons dû reporter ce beau projet ; soit que des raisons financières nous empêchassent de le réaliser, soit que nous ne disposions pas d'une équipe suffisamment entraînée aux problèmes posés par l'Edition moderne.

Etant admis le principe que l'on ne peut juger d'un spectacle, au théâtre tout comme au cinéma, que dans sa *version originale*, nous avons recherché les moyens, à la fois les plus pratiques et les moins coûteux, qui puissent permettre à notre public de suivre parfaitement une pièce, tout en respectant l'esprit et la langue d'origine. C'est ainsi que nous avons essayé le « *sous-titrage* » (un déroulant lumineux donnait une traduction approximative des phrases prononcées sur scène) et avons dû y renoncer très vite, ce système détruisant tous les savants éclairages des metteurs en scène et produisant des effets comiques tout à fait inattendus. Nous avons tâté ensuite du « *doublage* ». Pendant les représentations de « Skin of our teeth » et de « Medea », des appareils de radio portatifs permettaient aux spectateurs d'entendre, en français, un texte dit, sur scène, en langue anglaise. Le résultat fut encore plus décevant : les anglicistes laissaient de côté leurs écouteurs, et les autres quittaient la salle sans avoir connu la voix acidulée de Mary Martin ou la tendresse d'Helen Hayes. C'était ramener les meilleurs artistes du monde au rôle de mime ! A quoi bon alors un Théâtre qui se voulait « des Nations » ?

Nous nous sommes, enfin, rabattus sur le *résumé scène par scène*, édité soit dans le journal « Rendez-vous », soit dans notre programme. Grâce à ce résumé, vaille que vaille, nos spectateurs comprenaient, au moins, la « situation ».

Mais il est bien évident que rien ne peut remplacer la lecture du texte intégral d'une pièce dont le spectateur peut prendre connaissance au préalable ou qu'il peut feuilleter pendant que, sur scène, se font entendre les grandes voix de Goldoni en italien, de Shakespeare en anglais ou de Gœthe en allemand.

Grâce à nos amis de « l'Avant-Scène », nous pouvons aujourd'hui reprendre le projet d'une « *Edition du Théâtre des Nations* », dont voici aujourd'hui le premier ouvrage : « Une Saga » de Hjalmar Bergman.

Ainsi, les spectateurs du Théâtre des Nations pourront-ils suivre chaque nuance de la pièce comme s'ils comprenaient la langue suédoise, saisir les moindres intentions du metteur en scène Ingmar Bergman, « recevoir » cette pièce, *en direct*, tout en en comprenant chaque mot.

C'est une grande expérience qui commence. De son succès dépendra la création de cette *Bibliothèque du Théâtre étranger* que tous les amateurs de théâtre attendent et qui, pour une somme dérisoire, leur permettrait de prendre connaissance des chefs-d'œuvre du monde entier et de garder le souvenir des « Rendez-vous des Théâtres du monde », auxquels nous convions chaque année tous ceux pour qui le théâtre est autre chose qu'un divertissement, mais Connaissance et Culture.

Johannes Edfelt
Président de la Société Hjalmar Bergman,
Président du Pen-Club suédois.



Hjalmar Bergman

Hjalmar Bergman est né en 1883 dans la Suède moyenne, à Orebo, l'un des centres de la vie économique de la région du Bergslagen. Son père, Claes Bergman, d'abord chef de la comptabilité dans une banque, était devenu un financier influent, et sa mère — une Elgérus — appartenait à une ancienne famille de la ville. Hjalmar Bergman fit ses études primaires et secondaires dans sa ville natale et, tout de suite après son baccalauréat (1900), suivit les cours d'esthétique, d'histoire et de philosophie à l'université d'Upsal.

Très tôt il se mit à voyager dans les pays du sud. Pendant plusieurs années consécutives il se fixa à Florence et à Rome où il poursuivit ses études d'esthétique et d'histoire, s'attachant plus particulièrement à la période de la Renaissance. Il visita aussi l'Afrique du Nord et l'Asie Mineure. Par la suite il devait partager son temps entre une île de l'archipel de Stockholm, Segelholmen, et différentes villes du continent européen. En 1923-1924 Hjalmar Bergman séjourna à Hollywood où son ami, le réalisateur suédois Victor Sjöström, avait été appelé, mais Hollywood déçut profondément Bergman qui rentra en Europe avec joie. Sa santé était devenue chancelante, mais, au cours de ses dernières années, il ne fit qu'accroître sa production littéraire. Ses œuvres complètes, réunies en trente volumes, comprennent des romans, des nouvelles, des contes, des scénarios de films, des essais et des pièces de théâtre. Il mourut à Berlin le 1er janvier 1931.

Pendant les années qui suivent immédiatement 1900, les écrits de Hjalmar Bergman se situent dans le prolongement de l'esthétique romantique et symboliste de la génération de 1890. Son premier conte « Solivro, prince d'Aeretanie » baigne dans le climat littéraire de la fin du XIXe siècle, de même que « Savonarole » (1909), chronique pathétique et riche en couleurs de la vie du réformateur florentin.

Dans « Le Testament de Sa Grâce » (1910) Hjalmar Bergman aborde avec un réalisme hardi et savoureux, le milieu suédois qu'il n'allait plus guère cesser de dépeindre, le Bergslagen, région aux abondantes mines de fer. Les nombreux récits et romans qui s'y déroulent utilisent les souvenirs d'enfance et de jeunesse de l'auteur ainsi que les traditions et les on-dit locaux. Le cycle de romans qui se constitue ainsi (en particulier les « Markurell de Wadköping » adaptés plus tard à la scène) allaient peu à peu — après une période de résistance de la part de la critique et de méfiance de la part du public — valoir à l'auteur une immense popularité. Tous ses romans sont de nature nettement autobiographiques. Il en va de même pour « Le Clown Jac », sa dernière œuvre, où est décrite avec une poignante sincérité la psychologie de l'artiste et dont l'action se déroule en partie dans la région du Bergslagen. Parmi les œuvres dont la composition et l'atmosphère sont un peu différentes de celles des romans du Bergslagen, il faut noter « Madame Ingeborg, directrice », paru en 1925, qui analyse avec pénétration un cas compliqué de psychologie féminine.

Hjalmar Bergman ne tarda pas à être attiré par le théâtre auquel ses dons de psychologue et son sens de l'action dramatique le prédestinaient. Ses premiers drames de jeunesse trahissent des influences assez disparates : on y perçoit l'écho des critiques d'Ibsen contre la société, comme on y relève des traces de la conception symbolique de Maeterlinck. Bientôt pourtant son talent arrive à maturité et il trouve sa propre forme d'expression. Une vigoureuse puissance d'évocation caractérise les pièces brèves réunies sous le titre « Jeux de Marionnettes » (1917). Le pessimisme de l'auteur, son art de condenser l'action, son imagination poétique qui utilise magistralement les ressources du clair-obscur, tout cela se retrouve dans « Une Saga », écrit en 1919-1920, mais imprimé et représenté seulement en 1942. Ces quatre actes, d'une inspiration ardente et entraînante, sont une profession de foi romantique, l'affirmation du pouvoir souverain et rénovateur de l'amour. Les drames quasi expressionnistes : « La Maison de jeu », « Le Tisserand de Bagdad », et « Le Portail » se rattachent plutôt aux drames symbolistes et au genre des « pièces de chambre ». Avec « Les Gants blancs » (1925), l'une des comédies les plus vivantes du répertoire suédois, Hjalmar Bergman a réalisé incontestablement un chef-d'œuvre technique. « Les Gants blancs » mettent en valeur un aspect de la psychologie nationale : la bonhomie exubérante et impulsive qui caractérise certains milieux suédois. Dans la comédie « Joë et Cie » (1928) la mentalité juive est recréée avec infiniment de pittoresque tandis que « Dollar », paru deux ans plus tôt stigmatise avec esprit certains traits de la vie américaine de l'époque. La plupart de ces pièces ont été jouées d'innombrables fois dans les pays nordiques. Dans le reste de l'Europe et en Amérique également, plusieurs ont été représentées, en particulier « Le Testament de Sa Grâce », roman qu'il avait lui-même adapté pour la scène, et « Grand-Mère et Notre Seigneur ».

Chez Hjalmar Bergman un pouvoir d'évocation peu commun, une imagination hardie et féconde s'unissent à une clairvoyance psychologique qui semble quelquefois tenir du surnaturel. Malgré son tempérament foncièrement romantique Hjalmar Bergman ne peut être classé dans une école ni dans un mouvement littéraire. Ses romans, ses nouvelles et ses drames abondent en descriptions réalistes, mais la réalité y est constamment imprégnée de vision.

De plus en plus la philosophie tragique et fataliste de Hjalmar Bergman s'est drapée d'humour et d'ironie. Le contraste peut sembler parfois violent et bizarre, mais Hjalmar Bergman manque rarement son but : le lecteur et le spectateur sont saisis au plus profond d'eux-mêmes et, dans leur esprit, Hjalmar Bergman vient prendre place à côté de E. T. A. Hoffman, d'Alfred de Musset et d'Edgar Allan Poë.

J. E.

L'œuvre de Hjalmar Bergman en français

LES MARKURELL, roman, traduction de K. Dubois-Heyman. Stock, 1929.

JOE et Cie («Patrasket»), pièce en trois actes, traduction de Mme Lissi Olsson. Compagnie Pitoeff (Théâtre de l'Avenue), 1932.

LES GANTS BLANCS (« Swedenhielms »), comédie en quatre actes, traduction de Mme Lissi Olsson. Compagnie Pitoëff (Théâtre de l'Avenue), 1933.

BAGATELLES, nouvelle, adaptée pour le micro par Roger Richard. Paris-Inter 1947.

LE TESTAMENT DE SA GRACE, comédie en trois actes et douze tableaux, version française de Roger Richard. Radio-Lausanne 1948.

LE TISSERAND DE BAGDAD, conte oriental en trois actes, version française inédite de Roger Richard.

Ingmar Bergman, cinéaste

par Jean Béranger

Les milieux intellectuels français ont très longtemps considéré le cinéma comme un passe-temps pour ilotes, sans même se rendre compte que les foules, attirées par le faisceau lumineux des salles obscures, assumaient la succession de ces vastes audiences, auxquelles s'adressait, dans le passé, le répertoire théâtral de la Grèce antique et de l'Angleterre élisabéthaine.

Tout en boudant les divagations ésotériques pour cercles confidentiels, et tout en abandonnant, à la moyenne bourgeoisie, les imbroglios boulevardiers, le solide bon sens des masses populaires retrouvait instinctivement, à travers les fabuleux exploits des justiciers du Far-West, une prolongation, à l'état brut, des tribulations de la famille des Atrides, et de la « *geste* » shakespearienne.

Avec l'avènement du parlant, quelques-uns de nos dramaturges essayèrent de s'infiltrer dans les studios, et d'en chasser les autodidactes. Ils s'évertuèrent à adapter leurs propres pièces pour l'écran, et s'efforcèrent même de rédiger des affabulations inédites, en estimant qu'elles seraient peut-être plus conformes à cet indéniable changement d'optique. Mais, par suite de leur méconnaissance presque totale des lois fondamentales du Septième Art, ils n'aboutirent, le plus souvent, qu'à cogiter des œuvres hybrides, dont les qualités scéniques de base s'amoindrissaient et se stérilisaient, au seul contact de la pellicule.

Grâce à un flair exceptionnel, Cocteau parvint, fort heureusement, à coordonner la spécificité des deux moyens d'expression rivaux. Sans altérer une seule réplique de sa pièce : « *Les Parents terribles* », il en transféra la trame sur le plan filmique. Essaimé dans les multiples recoins d'un appartement, qui n'avait plus son quatrième côté limité par la rampe, le dialogue, proféré par des acteurs dont la caméra traquait sans cesse le moindre geste et le plus furtif battement de cils, s'y trouva brusquement gratifié d'un pouvoir surmultiplié.

En Suède, l'interpénétration des deux domaines s'effectua dès la création des premières firmes cinématographiques. La patrie de Strindberg est, en effet, trop peu peuplée pour pouvoir se permettre de cloisonner les différentes branches de l'activité artistique.

Dès 1909, Charles Magnusson, qui fonda la Société « *Svenska* », fit appel à Carl Engdahl, acteur du Södra Teatern de Stockholm, pour assumer la réalisation des trois premières bandes financées par sa compagnie. L'année suivante, il confia la même fonction à Gustaf Linden, dit Muck Linden, principal metteur en scène du Théâtre Royal Dramatique. Enfin, à partir de 1912, il engagea comme techniciens, Victor Sjöström et Mauritz Stiller, qui étaient déjà, l'un et l'autre, des « *régisseurs* » scéniques fort estimés. Sous l'égide bicéphale de ces leaders, parfaitement familiarisés avec l'univers de Shakespeare, d'Ibsen et de Strindberg, le cinéma suédois fut le premier dans le monde à *élaborer sciemment* un jeu d'acteurs réglé au millimètre, une utilisation rigoureuse des décors et des cadres naturels, et un dosage extrêmement subtil des éclairages.

De nos jours, ces traditions se perpétuent par l'entremise d'un Alf Sjöberg, ou d'un Hasse Ekman, qui montent des pièces pendant l'hiver et qui se consacrent à faire des films pendant l'été. En 1951, le public français a pu juger de l'admirable travail d'orfèvre, effectué par Sjöberg, autour du canevas de « *Mademoiselle Julie* », transposé en film, aéré et magnifié par les splendeurs d'une plastique étonnamment mouvante. Mais, ce qu'on ignore ici, pour des raisons de contingentement commercial, c'est que Sjöberg a également réalisé quatorze autres films, qui procèdent d'une discipline similaire.

Dernier surgeon de cette extraordinaire filiation, Ingmar Bergman est, de surcroît, un auteur complet. Comme animateur théâtral il s'efface parfois derrière les grandes ombres de Shakespeare, de Molière, de Goethe, d'Ibsen, de Strindberg ou de Hjalmar Bergman. Il prend même plaisir à étendre, jusqu'en Scandinavie, la renommée,

plus récente, d'un Jean Anouilh, d'un Albert Camus et d'un Tennessee Williams. Par ces diverses confrontations, ils acquiert, peu à peu, une vision, pratiquement universelle, des éternels problèmes qui se posent au genre humain. Il la repasse dans le tamis de sa propre sensibilité et nous en transmet la version, suprêmement angoissée, d'un témoin de l'ère atomique, ballotté entre le scepticisme à l'égard des superstitions désuètes et une égale répulsion pour un matérialisme, destructeur de tout rapport affectif. Il écrit alors des pièces ou des films dans le seul but de communiquer ce qu'il ressent. Mais, sous ce rapport, c'est probablement par l'intermédiaire du film qu'il parvient à s'exprimer avec le plus d'intensité. Qu'importe, à vrai dire, cette mesure préférentielle ? Puisque, de toute manière, les œuvres en question semblent à la fois dépasser le cadre habituel du théâtre et celui du cinéma.

Nous vivons à une époque qui vise à aplanir toutes les barrières qui peuvent encore se dresser entre les races, les classes sociales et les nationalités ; car, nous savons, désormais, qu'en cas d'échec d'une fusion, librement consentie par tous, nous risquons de nous détruire, presque intégralement, les uns et les autres. Et nous assistons dans le domaine de l'Art, au même phénomène d'osmose. Qu'est-ce qu'une pièce ? Et qu'est-ce qu'un film ? Il leur faut, tous deux, une trame solide, une excellente présentation, des décors ingénieusement composés, et des interprètes sachant à fond leur métier.

Certains demeurent persuadés que, sur un écran, le dialogue doit obligatoirement s'effacer derrière l'image. Pour sa part, Bergman nous démontre qu'il ne doit pas, tout au moins, chercher à la dominer, mais à coexister avec elle, dans des rapports habilement équilibrés. Car, nous avons, par ailleurs, la preuve que les plus belles images du monde ne réussissent, en aucun cas, à impressionner le spectateur, si elles sont entrecoupées par des répliques indigentes. Il ne s'en avère pas moins évident que les facilités de déplacement d'une caméra, dans l'espace et dans le temps, abolissent, beaucoup mieux que n'importe quel dispositif scénique, la convention des entrées et des sorties de personnages, sans même parler de celle des apartés.

Ce que les acteurs du « *Globe* » tentaient de suggérer, en plantant des pancartes, où figuraient successivement les mentions : « *Une rue* », « *Une forêt* », « *Une salle de palais* », se trouve, enfin, pleinement concrétisé et crédibilisé par le cinéma.

Sur une scène, « *Prison* » s'apparenterait à « *Huis clos* » et sa séquence onirique rejoindrait « *Le Songe* » de Strindberg ; les querelles matrimoniales de « *La soif* », de « *Vers la joie* » et de « *La nuit des forains* » se situeraient dans le sillage de « *La danse de mort* » ; « *Une leçon d'amour* » et « *Sourires d'une nuit d'été* » scintilleraient comme de ravissants marivaudages un peu cruels. Mais, soudain, l'écran dilate toutes ces intrigues, les fait éclater et nous entraîne, à leur suite, dans un tourbillon de sensations illimitées. Au lieu de soliloquer, comme Hamlet, devant un rideau ou une toile peinte, le chevalier du « *Septième sceau* » se livre à son désarroi métaphysique le long d'une grève caillouteuse, survolée par un inquiétant volatile et sous les sombres frondaisons d'une sorte de forêt de Brocéliande, parfaitement palpable, mais baignée par une lumière insolite, aux étranges reflets métalliques. Dans « *Au seuil de la vie* », les parturientes, confinées dans quelques salles de clinique, échangent entre elles leurs réactions, en attendant le moment crucial où elles enfanteront. Et chacun de nous se met aussitôt à ressentir les douleurs mêmes de leur propre chair. Dans « *Les fraises sauvages* », nous explorons, par bribes, le temps enfui, avec une acuité toute proustienne.

Ce n'est là ni du théâtre en conserve, ni du cinéma traditionnel, mais une tentative de « *spectacle total* », de plus en plus nécessaire. On remarquera, en effet, que quelques-uns des plus grands cinéastes actuels — Orson Welles, Elia Kazan, Luchino Visconti — sont également des hommes du théâtre. Et, il est fort probable que Shakespeare lui-même utiliserait la « *camera-stylo* » pour s'exprimer, s'il revenait brusquement parmi nous.

« *L'écriture de lumière* » d'Ingmar Bergman ne constitue donc pas une expérience « *unique en son genre* ». Mais, c'est tout de même une expérience presque unique, par la richesse et la variété de ses gammes, et par la fulgurante sincérité de son message.

J. B.

acte 1

Le décor représente le parc d'un château.

Tout le fond est entouré par une terrasse entourée d'un haut grillage recouvert entièrement de plantes grimpantes. Au milieu, une grande grille ouverte. En dessous de cette grille, dans le mur de la terrasse, une voûte abritant un puits. De part et d'autre de la voûte, un escalier descend vers le devant de la scène. Une petite grille ferme l'entrée de la voûte. Près du puits, une niche à chien.

L'avant-scène est limitée de part et d'autre par les pignons de deux grandes serres dont les portes donnent sur la scène. Au milieu de l'avant-scène, un peu plus près de la rampe, une grande table ronde, en pierre. Des bancs de bois.

Eclairage : Dans le fond, derrière le grillage dont les plantes laissent passer par endroits la lumière, une forte lueur orangée, produite par des torches et des lanternes. Au milieu de la grille de la terrasse, une grosse lanterne. A l'entrée de la voûte du puits, une petite lanterne bleu-vert. Les serres sont éclairées d'une lumière bleu-vert un peu moins forte. L'avant-scène est donc assez obscure : elle est suffisamment éclairée cependant pour qu'on distingue les jeux de physionomie au milieu de la scène, occupé par la table.

Le rideau se lève.

Enchaîné à la niche, et muselé, un grand chien de garde est couché près du puits.

La scène est vide. Dans le fond, on entend une musique de danse, faible et lointaine, jouée par des instruments à cordes. Des rires juvéniles, de plusieurs voix, qui cessent bientôt. Peu après apparaît dans la grille de la terrasse Astrid, accompagnée de deux jeunes gens et de deux jeunes femmes. Ils sont tous en habits de soirée. Ils s'entretiennent avec animation, gaiement, mais sans qu'on entende leurs paroles. Les deux couples descendent les escaliers, un de chaque côté. Astrid reste seule à la grille. Les couples, sans cesser de deviser avec une animation enjouée, mais à voix imperceptible, avancent jusqu'à la rampe, où ils se rencontrent. Là, ils sursautent légèrement, en jouant l'étonnement, rient sans bruit, se font une gracieuse révérence, comme dans une figure de danse, se croisent, et entrent chacun dans une serre.

Les portes des serres se referment d'elles-mêmes, et au même moment la musique de danse se tait. Pendant ce temps, Astrid est descendue lentement par un escalier, et s'est avancée jusqu'à la table. Elle s'assied sur un des bancs. Lorsque les couples disparaissent, elle s'affaisse sur la table, le visage caché dans les mains.

Un temps.

La grille du puits s'ouvre lentement, avec un long et fort grincement rouillé.

La Saga surgit du puits, et sort de la voûte. C'est une jeune fille vêtue d'une ample robe souple, de couleur vert-mousse. Elle reste un moment immobile devant le puits. Puis elle lève lentement les bras, d'un geste endormi, se frotte les yeux. Elle court ensuite, sur la pointe des pieds, se placer derrière Astrid, se penche vers elle avec précaution, et lui souffle dans le cou, les joues gonflées. Astrid se redresse en frissonnant, se lève, et se dirige lentement, d'un pas indécis, vers la serre de droite. La Saga marche à côté d'elle, sur la pointe des pieds et légèrement pliée, la bousculant à plusieurs reprises, et se jette soudain devant elle à l'entrée de la serre, où elle se hausse sur la pointe des pieds, et lui souffle au visage. Astrid sursaute, passe la main sur son front, se retourne pour aller vers l'autre serre, mais la Saga l'en empêche de la même façon. Presque comme une somnambule, malgré elle, Astrid remonte vers le fond, suivie à quelques pas par la Saga, dont les gestes mutins font comprendre qu'elle pousse la jeune fille, et l'oblige à avancer. Astrid s'arrête devant le puits, étonnée de voir la grille ouverte. Elle essaie de la fermer, mais elle ne peut la déplacer. La Saga s'empare d'un geste vif du long châle de soie blanche qui couvrait les épaules de la jeune fille, elle le brandit triomphalement au-dessus de sa tête, saute sur la table ronde dont le plateau se met à tourner, de sorte que le châle s'enroule en spirale autour de son corps. Elle s'assied, les jambes sous elle, et la table s'arrête, la laissant le visage tourné vers la rampe. Astrid, cependant, entre en hésitant sous la voûte, se penche, et regarde au fond du puits.

La Saga appuie son visage dans ses mains. Son espièglerie se fait mélancolie.

LA SAGA, *elle parle doucement sans pourtant chuchoter.* Je ne suis qu'une légende, une saga endormie tout au fond de la nuit des siècles. Mon cœur a le silence, et le froid, et le calme, de l'eau claire et fraîche d'une source au fond des bois. Ce fut pourtant un cœur.

Je fus la jeune fille Gudrun, qui rencontra le chevalier Sune un soir d'été. Qu'advint-il ensuite ? Silence, silence. Tout ce que je sais, c'est que les étoiles du ciel étaient aussi pâles que les anémones de la terre. Tout ce que je sais, c'est que le vent laissa retomber ses ailes, aussi douces que le duvet des oisillons.

* Je fus la jeune fille Gudrun, qui dansait avec ses sœurs autour de la fontaine, dans la nuit de la Saint-Jean. Le chevalier Sune vint à traverser le bois, sur son cheval. Et mes sœurs s'enfuirent, je restai seule. Le coucou le sait peut-être : quand seront nos épousailles ?... Qu'advint-il ensuite ? Silence, silence. Tout ce que je me rappelle, c'est que la rosée tombait. Tout ce que je me rappelle, c'est que le coucou se tut. *

Je fus la jeune fille Gudrun, qui but à la fontaine un soir d'automne. Le chevalier Sune vint à poser

N. B. — *Les passages entre astérisques ont été supprimés dans la mise en scène d'Ingmar Bergman.*

sa main sur ma tête. Lourde, lourde, sa main, comme un péché mortel... Que veut-elle, ta main, chevalier Sune ? — L'été, l'été n'est plus, las ! petite Gudrun ! — Ses yeux ont l'éclat froid des étoiles l'hiver... — Que veulent-ils, tes yeux, chevalier Sune ? — L'été s'en est allé, las ! petite Gudrun! — Ce bruit sourd de sabots sur la route gelée... — Que veut-il donc, ton cœur, chevalier Sune ? — L'été, l'été est mort, las ! petite Gudrun !

* Je fus la jeune fille Gudrun qui resta seule auprès de la fontaine. Et le chevalier Sune s'éloignait à cheval à travers la forêt. Qu'advint-il ensuite ? Silence, silence. Tout ce que je me rappelle, c'est que je vis mes deux yeux dans l'eau de la fontaine : ils avaient l'éclat froid des étoiles l'hiver. Tout ce que je me rappelle, c'est que je baisai ma bouche — froide, froide ma bouche, comme l'eau de la source. Tout ce que je me rappelle, c'est que j'entendais les sabots du cheval emportant le chevalier Sune à travers la forêt. *

Et mes yeux se brisent alors, avec le miroir de la source. Les grenouilles coa-coassent : Quoi, quoi, quoi, petite Gudrun ? Je bois alors à la fontaine, à la fontaine de la mort, à perdre haleine. Les hiboux hululent, hululent : Hou, hou, hou, petite Gudrun ! A la source d'amour je bois, mon cœur se tait, tout calme et froid. Les chiens aboient, les chiens aboient : Bois, bois, bois, petite Gudrun ! Et le chevalier Sune au bord de la route se lamente : Mon doux cœur, ma douceur... Je n'ai plus de bonheur... Et le chevalier Sune au bord de la couche nuptiale se lamente : Mon amour, mon amie... Mon âme ne t'oublie... Et le chevalier Sune au bord de la tombe se lamente : Les voici terre, terreau, ton cœur si doux, ton corps si beau.

Mais non ! mon cœur devint une saga.

(*La table fait un demi-tour. La Saga lève les mains.*)

Ma fille, ma fille, la tristesse d'une saga n'est jamais que la tristesse de qui l'écoute. Descends, Astrid, descends à la source de Gudrun.

(*Astrid décroche avec hésitation la lanterne de la voûte, la plonge dans le puits et scrute le fond, puis elle commence à descendre avec précaution, en tâtonnant, dans le puits, où elle disparaît. La faible lueur de la lanterne restera toujours perceptible.*

La Saga éclate d'un rire sonore, espiègle, moqueur. En même temps, la table se met à tourner rapidement. Quand Astrid disparaît, la table ralentit, et, dans le même mouvement, le rire de la Saga baisse et diminue pour se terminer sur un sanglot. La Saga, toujours assise, est de nouveau tournée vers la rampe, dans la même position que tout à l'heure.)

LA SAGA. Mon cœur devint une saga.

Et par-dessus la source de Gudrun, on a bâti un château de pierre bien lourd. On y vécut avec des fleurs, on y mourut avec des pleurs. Et la vieille mère laissa tomber la quenouille avec le lin qu'elle filait. — Viens, Gudrun, viens... le soir se fait bien long — Mais le jour avant le jour avant celui du Jugement dernier verra la source se tarir.

Je vécus ainsi deux siècles, dans un château de pierre bien trappu. On s'y salue, on s'y caresse, on s'y fait mille politesses. Et la jeune mère laissa tomber du tambour la broderie avec l'aiguille. — Viens, Gudrun, viens... le soir se fait bien long. — Mais le jour avant le jour avant celui du Jugement dernier verra la source se tarir.

* Je vécus ainsi des siècles, parmi les femmes, et parmi les hommes au cœur de pierre. Ils aimaient leur prochain et haïssaient leur frère, ils priaient Dieu pieusement et juraient par Satan impudemment. Mais ma sœur, ma petite sœur, avec sa main donna son cœur. — Viens, Gudrun, viens... la nuit se fait bien longue. — Le jour avant le jour avant celui du Jugement dernier verra la source se tarir. Mon cœur est devenu saga, ma source fontaine de pierre. On y vient chercher l'eau avec des écopes, on y vient tirer l'eau avec des pompes, on y puise l'eau avec des seaux, on y lave guenilles et affûtiaux * (*Elle saute sur pied, et crie, la main en porte-voix :*) Quelqu'un croit-il encore aux légendes, ici ? (*Elle écoute à droite et à gauche. Son inquiétude devient anxiété, pour finir en accablement.*) Où sont-elles, toutes les vieilles dont quatre-vingts années chargent les nuques ? Et les vieux bonshommes aussi, bien chenus, bien caducs ? Où sont mes amis, mon public ? Mes ordres d'autrefois ne sont plus que suppliques. Et vous, vous toutes, mes sœurs, est-ce là votre merci ? (*Elle porte de nouveau la main à la bouche, et crie :*) Plus personne ne croit aux légendes, ici ?

(*Elle tend l'oreille. Un écho lointain répète :*)

L'ÉCHO. Si !

LA SAGA, *triomphant*. Echo, tu m'es resté fidèle, toi !... Ecoute, écho, écoute !

(*Dans le fond du théâtre, les violons attaquent à nouveau une danse vive. Les portes des deux serres s'ouvrent, les couples sortent. Jeunes gens et jeunes filles ne se tiennent plus par le bras ou par la main. Ils marchent séparés, la mine renfrognée, avec des gestes d'irritation. Quand les deux couples s'entr'aperçoivent, les visages s'éclairent aussitôt : ils se montrent du doigt, les partenaires de chaque couple se chuchotent quelque chose à l'oreille, se prennent à nouveau par la main, battent un instant la mesure, et avancent ensuite cérémonieusement l'un vers l'autre, se font la révérence, comme dans une vieille danse où l'on change de cavalière. Cette cérémonie terminée, les deux couples, devisant comme tout à l'heure gaiement sans qu'on entende leurs paroles, se croisent, et remontent chacun un des escaliers du fond.*

Au moment où les couples se séparent pour gagner le fond, la Saga saute à terre, laissant son châle sur la table, et vient se placer près de la rampe, tournant le dos à la salle. Elle croise les bras sur la poitrine, dans une attitude comiquement crâne. Les couples se rencontrent à la grille : rires muets. Les cavaliers enlacent leurs partenaires, et ils sortent en dansant.

La musique se fait plus sourde, mais ne se tait pas.)

LA SAGA. Echo, écoute !

Ce château dont le parc s'illumine de cent torches, de mille lanternes, et des innombrables lumières du ciel, c'est le château du chevalier Sune. Il pèse de tout son poids de granit sur la fontaine de la jeune fille Gudrun. Le seigneur Sune lui-même est retourné à la terre, et la meule des siècles tournant après les siècles a moulu ses cendres si fin, que la Saga ne peut plus en repétrir une image d'argile. Mais sa chair et son sang vivent dans le jeune maître du château, qui porte le nom de son ancêtre. Et tous les signes, s'ils ne mentent pas, promettent la survie à la race du chevalier Sune. Car dans peu de temps, notre jeune seigneur va célébrer son hyménée avec mademoiselle Rose, une jeune fille aussi délicieuse qu'une pomme à maturité. Je le prédis : ils auront beaucoup d'enfants.

Mais écoute ! (*Elle lève la main.*) Chhhuuut ! (*La musique se tait.*) La fiancée de mon maître n'est pas une demoiselle n'importe qui. (*Avec emphase.*) Elle appartient à la famille Ehrenstal, dont le nom unit l'honneur et l'acier (1)... Tu n'es pas ébloui ?

(1) Le nom Ehrenstal est formé des mots allemand « Ehre » (suédois « ära ») : honneur, et suédois « stal » (allemand « Stahl ») : acier.

L'Écho. Oui...

(*La musique reprend.*)

La Saga. Bon. Tu sais donc que c'est un parti convenable. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'argent. Mais la famille est aussi honorable que son nom le laisse entendre. Les lauriers de l'honneur, elle les a non pas coupés, mais cueillis un à un, prudemment, au service de Sa Royale Majesté, et de la couronne. Mais surtout... à son propre service. Avec une volonté d'acier, elle a banni tout caprice, toute amusette, feux follets égarant le fol hors du chemin battu. Une excellente famille ! Son honneur est incorruptible. A-t-on jamais entendu un Ehrenstal mentir ? Non, jamais ! Bien sûr, si l'on entend par là de ces mots glissés à l'oreille, de ces paroles jetées en l'air, de ces petites erreurs regrettables, alors, oui, peut-être... assez souventes fois. Mais si l'on veut de beaux mensonges bien évidents, bien infâmes, jamais ! A-t-on jamais vu un Ehrenstal commettre en vol ? Ah, fi ! Bien sûr, si l'on entend par là faire très habilement main basse sur le bien d'autrui, alors, là, oui, parfois. Je ne saurais certes parler de meurtres, d'assassinats, de violences, ou de rien de tel. Tout ce que je veux dire, c'est ceci : bien que le berceau de la race fût sous le signe de Mars et de Vénus, et bien qu'elle comptât plus d'un guerrier fameux, tous les Ehrenstal, à ce qu'on sache, sont morts dans leur lit. Et le délire de l'amour n'a pas non plus jamais poussé un Ehrenstal à manquer au devoir, à l'honneur, ou à la prudence. Au devoir, peut-être quand même, si le manquement n'entraînait pas de sanction. Et même à l'honneur, à condition que cela ne fût pas ouvertement déshonorant. Mais à la prudence, non, jamais !

Voilà donc la famille qui accueille en son sein honorable mon jeune maître, l'héritier du château de Sune et de la source de Gudrun. (*Elle lève la main.*) Arrête, musique ! Le pas pesant qui s'approche déchire ton tissu chatoyant de son talon ferré.

(*La musique se tait. S'approche, venant du fond, un pas lourd et lent. Un grand vieillard, fort digne, les cheveux blancs et la barbe blanche, paraît dans la grille de la terrasse. Pendant la réplique suivante, il descend l'escalier de gauche.*
La Saga se tourne vers la rampe.)

Permettez-moi de vous présenter l'aîné de la famille, l'oncle de la jolie fiancée, monsieur Magnus Ehrenstal, conseiller du commerce et commandeur, maître de forges, propriétaire de mines, de forêts, de fermes, d'hommes et de bétail. Il a le pied lourd, mais il a porté haut la tête pendant trois quarts de siècle. Voilà qui mérite le respect ! Mon jeune maître était son pupille, et il lui a rendu son patrimoine doublé. C'est cela qui doit faire maintenant le bonheur et la joie de notre belle fiancée, mademoiselle Rose, et de sa famille. C'est ainsi que la vertu récompense la vertu. Voilà qui mérite le respect !

(*Le conseiller est maintenant arrivé à l'avant-scène. Il se caresse la barbe, perdu dans de profondes pensées. Il va lentement vers la serre de droite.*
La Saga se tourne vers lui.)

Quel objet de vénération qu'une longue vie de sagesse et de bonheur ! Quand de la longue suite d'années et de mois, d'heures et de minutes qui la composent, on n'a pas gaspillé le temps imperceptible d'une seule pulsation pour une pensée oisive. Quand on n'a pas cessé de mesurer son propre honneur à l'indignité des autres, et sa propre sagesse à la folie d'autrui. Alors, par la grâce du Ciel, on acquiert une large et haute stature, de la prestance, les cheveux et la barbe prennent la blancheur neigeuse éclatante de l'innocence, et le ventre la rondeur vénérable du globe terrestre. La Saga te salue, monsieur le Conseiller, les genoux tremblants de respect !

(*Le conseiller passe devant elle. Elle lui fait une révérence si profonde qu'elle perd l'équilibre, et tombe assise.*)

Aïe, aïe ! Ce grand homme de conseiller-là, ça vous fait tomber une petite saga à la renverse ! Tu as vécu en homme sage, je le sais, et je sais que même à ton lit de mort aucune folie ne viendra déranger un esprit si sage. Quand ton cœur sera comme un pauvre oisillon dans la dure main de la mort, tu inscriras le dernier chiffre dans le registre de ta sagesse, et tu rabattras le fermoir, et tu t'endormiras calmement. Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas, monsieur le Conseiller...

(*Le conseiller, arrivé à la porte de la serre, se retourne à demi.*)

... c'est que tu daignes encore t'intéresser à cela !

(*Le conseiller se caresse la barbe en souriant, et entre dans la serre de gauche. La Saga saute sur pied, et frappe des mains.*)

Et maintenant, musique !... J'entends un pas de femme. Non, halte ! (*Elle écoute.*)

(*Dans la grille de la terrasse paraît la colonelle, une dame entre deux âges, d'un agréable embonpoint, aux traits décidés et vigoureux. Elle s'arrête un instant, et examine la scène à travers son lorgnon. Puis elle descend par l'escalier de droite.*
La Saga, pendant ce temps :)

Une mère ! Les cheveux blancs d'un vieillard ne sauraient inspirer à la Saga un aussi salutaire respect que ce cœur où brûle une passion sacrée ! Descends, ô parente de mon cher maître, toi qui portas en ton sein sa jeune fiancée. Avance jusqu'à la source de Gudrun, et accorde un instant de rêverie éphémère et amère à cet amour du passé, si éphémère, si amer, que seul le feu follet d'une légende en garde le reflet.

Regarde ! J'ai ouvert la grille verrouillée par la rouille. Et la sœur de mon cœur, Astrid, je l'ai envoyée mirer son chagrin dans le mien. Ce spectacle est bien fait pour les yeux d'une mère...

(*Changeant de ton :*)

Comment, non ? Pas du tout ? C'est un peu trop sentimental, peut-être ? Excusez-moi, excusez-moi ! J'allais oublier qu'une mère a bien des soucis quand elle marie sa fille. Mon Dieu, mon Dieu ! On n'est même pas sûre de son gendre, tant que le pasteur n'a pas dit Amen. Madame la Colonelle a fait tout son devoir, mais la demoiselle est un sac à malice, et le jeune homme a eu des liaisons. Je comprends, je comprends. Madame la Colonelle est mère, et son cœur tressaille d'inquiétude. Car la dot est mince, et le choix de Mademoiselle a été décidé par un conseil de famille.

(*Pendant cette réplique, la colonelle a traversé la scène en direction de la serre de gauche. La Saga a tournoyé autour d'elle comme un moineau autour d'un épervier. Maintenant, elle saute sur la table.*)

Un mot seulement, Madame la Colonelle, et vous pourrez aller passer en revue roses et lilas, le lorgnon en bataille. Je comprends qu'une mère consciencieuse et avisée fasse tout pour le bonheur de sa fille. Qu'elle combine et débine, et farfouille, et papote, et retourne et détourne, embrouille, et virevolte. Mais il y a une chose que je ne comprends pas... c'est qu'elle ait l'aplomb de le faire !

(*La colonelle sourit distraitement, et entre sans hâte dans la serre de droite.*)

Mon jeu peut commencer. Ce n'est plus cette mélodie dans le bruissement de la forêt qui chantait

la mort de la petite Gudrun près de la source. Est-il quelqu'un pour croire aux légendes ici ? Non, c'est tout simplement une tragédie à cinq ou six rôles, avec un amour qui déplace les montagnes, c'est entendu... mais ce sont des montagnes de toile peinte, montées sur roulettes pour plus de commodité. Chaque comparse, par mes soins, est en place. Il me manque... voyons ?... le traître de la pièce !

(*Elle frappe dans ses mains, la table fait un demi-tour.*)

Entrez, Monsieur le traître !

(*Elle tape du pied.*)

Entre donc, récalcitrant personnage !

(*Dans la grille de la terrasse s'avance le docteur Gérard Ehrenstal, un homme d'environ trente-cinq ans, vigoureux, une expression pensive et morose sur sa physionomie dure et sombre.*)

Bel homme, le gaillard, hein ? C'est un médecin à la science réputée, l'espoir et la fierté de sa famille. Descends, descends !

(*Gérard descend par l'escalier de gauche vers l'avant-scène. La table tourne pour permettre à la Saga de ne pas le quitter du regard.*)

Eh quoi ? Tu louches vers le puits ? Ah non ! docteur, non, regardez droit devant vous. Celui-ci appartient, comme mademoiselle Rose, à une branche pauvre de la famille, et doit son avenir à la générosité du conseiller. Un bruit courut un jour : On dit que le regard de ce fils d'Esculape avait plongé trop profondément dans les jolis yeux de sa cousine. Mauvais, mauvais ! La famille se réunit, la colonelle prit la parole ; et le conseiller, la présidence. On décida que ce fragile amour serait tenu secret, scellé dans un écrin, et joint aux autres reliques de la famille. Ainsi fut fait. Entrez, docteur... Non, pas là ! Allez rejoindre monsieur le Conseiller. L'odeur des narcisses et la chaleur de la serre l'ont assoupi, et il dort du sommeil léger de la vieillesse. Ne le réveille pas..., son moment n'est pas venu, et tes propres pensées suffisent à t'occuper.

(*Gérard traverse lentement la scène vers la gauche.*)

Et maintenant... maintenant... Non, attendez ! Il me faut encore... voyons...

(*Elle frappe dans ses mains, la table fait un demi-tour.*)

Un bouffon... un bouffon... un bouffon !

(*Le gentilhomme de la chambre entre rapidement par la grille de la terrasse, l'air gai, affable, ses lèvres bougent comme s'il fredonnait un air. Il s'attarde un instant dans l'escalier, mais descend ensuite plus vivement que les autres, et traverse la scène pour gagner la serre de droite. La table tourne comme plus haut.*)

Monsieur le Gentilhomme de la chambre, je vous fais une profonde révérence ! Mais pourquoi venir, un homme tel que vous ? Bien élevé, aimable jusqu'au bout des doigts, *charmant, élégant, sensible et brillant, galant et touchant, amusant, épatant!* (1) Etes-vous un bouffon ? A Dieu ne plaise ! Il advint d'aventure qu'un lion dans la peau d'un âne se glissa. C'est le destin qui le voulut, et la saga, et en fin de compte l'économie dramatique. Vous avez pris la bonne direction — comme c'est *brillant !* La colonelle vous attend — que c'est *galant !* Elle est si émue — que c'est *touchant !...* inquiète, effrayée... c'est *frappant !* Mais vous allez dissiper ses soucis... c'est très *amusant !* Et lui faire sentir que la vie, c'est quelque chose d'*épatant !*

(*Pendant qu'il sort à droite :*)

Monsieur le Gentilhomme de la chambre, je vous fais une profonde révérence !

(*Pendant qu'elle s'incline, entre par la grille de la terrasse Mlle Flora, une dame entre deux âges, l'air décidé, un peu anguleuse. Elle porte une grande ombrelle.*
La Saga se tourne vers la salle.)

Pour terminer, un mot... ou deux... ou trois... à propos de lui... Je veux parler de mon seigneur et maître... mon... non, je veux dire... le héros de la pièce ! (*Elle étend les bras, dans un grand mouvement de joie.*) Parais !

(*La table fait un demi-tour. Quand la Saga aperçoit la vieille fille, elle retombe accroupie, prise d'effroi, se prend la tête, et pousse un véritable hululement.*)

Houououou... hououou... (*A mi-voix, tout excitée.*) Attention, Léo ! A toi ! Attrape, attrape ! (*Elle court au chien, le détache, lui donne une bourrade et le pousse vers l'escalier.*) Pille ! pille ! Mords-la, mords-la ! Ksss ! Ksss !

(*Mlle Flora descend l'escalier en tenant le chien à l'écart avec son ombrelle. Elle se dirige vers la serre de droite. Au passage, elle essaie vainement de refermer la grille du puits. Elle jette autour d'elle un regard critique. La Saga la suit en traînant le chien.*)

Vas-tu laisser cette grille, vieille sorcière ? Tout ce que j'ouvre, il faut que tu le fermes. Tout ce que je ferme, tu veux l'ouvrir. Ksss ! ksss ! Léo, pille ! Vipère, pie-grièche, taupe, vampire, mulot, vieille gaupe ! Attrape, Léo, pille, pille !

Glapis, poltron, aboie, grand lâche ! Regarde-moi, quand je me fâche ! (*Elle tourne autour de Mlle Flora en hurlant.*) Wou, wou, wou, wou ! Houououou... ouille, ouille, ouille... Hohohohohoho !

(*Elle se dresse soudain sur la pointe des pieds et souffle au visage de Mlle Flora qui s'arrête, frissonne, et est prise d'un éternuement qui lui secoue tout le corps. La Saga tombe à la renverse, et roule au milieu de la scène. Mlle Flora sort un mouchoir, et se mouche calmement, très fort. Elle entre dans la serre. La Saga reste assise par terre. Elle dit avec de petits sanglots.*)

Tu as raison, Léo, je te l'accorde. On ne se débarrasse pas si facilement de cet épouvantail. (*Plus calme.*) Mademoiselle Flora, de la famille Ehrenstal, est la tante et la mère adoptive du docteur Gérard. C'est aussi, à ce que je crois, la pire ennemie de mon maître. L'œil ulcéré, la bouche amère, l'esprit méchant, et la bourse avare. Elle prend plaisir à marcher sur les pieds de ses voisins, vient toujours sans qu'on l'y invite, ne part jamais quand on l'en prie.

Ici, Léo ! Assis, assis ! (*Elle attire le chien à elle.*) Nous allons parler du maître, Léo. A toi de commencer... Non, attends ! C'était un enfant aux boucles dorées qui jouait près de la fontaine, quand il vit pour la première fois le visage pâle de Gudrun. Il tendit la main pour saisir ses cheveux emmêlés — et ne ramena que de la mousse. Mais je pressai sur sa main ma bouche.

* En ce temps-là, le chien de la maison, c'était ton grand-père, Léo. Et ton père ? Ah ! ton père, c'est lui qui hurla si lugubrement dans la nuit qui précéda le jour où le défunt maître rendit l'âme. Toi, tu es né — attends, que je me souvienne... oui, le jour même où le maître partit sur le grand cheval bai, et revint porté par deux paysans qui l'avaient

---

(1) Les mots et les phrases en italique dans le rôle du gentilhomme de la chambre sont en français dans le texte suédois.

trouvé presque inanimé dans un fossé. Tu te rappelles, Léo, quelles lamentations ! Et quand enfin, après quatre sombres jours, il est revenu à la vie... tu te rappelles ? *

Bah ! tu n'es qu'un chiot encore tout sot, comment te souviendrais-tu ? Tu peux te rappeler à la rigueur le jour d'été où Astrid arriva au château. Gueuse comme une souris d'église, la pauvre ! Son père avait été le meilleur ami du défunt maître. On pensait que le jeune maître allait lui servir de père, à cette petite. (*Elle donne un coup de coude dans les côtes du chien.*) Non, tu entends ça ? Le maître, qui avait vingt ans ! Ça te fait rigoler, lourdaud ? Je t'ai assez vu leur courir sur les talons, renifler leurs traces, et ricaner. Sale mouchard ! (*En larmes.*) J'étais au fond de la source, moi, à sangloter. Eh oui, la suite — comme bien souvent les suites — fut fort triste. Le cœur de la pauvre fille fut très convenablement brisé, et le maître, ce mauvais garnement, ayant cueilli les baies d'un buisson interdit, eut tôt fait de passer au suivant. (*Elle se frotte les yeux, et poursuit, doucement.*) C'est maintenant au tour d'Astrid de mirer son chagrin dans la source de Gudrun. Tout comme moi le soir d'automne où le chevalier Sune quitta la forêt sur son cheval. Ma sœur, ma petite sœur !

(*La musique reprend, jouant une marche, très douce et très lointaine d'abord, mais augmentant d'intensité en se rapprochant peu à peu.*)

* A toi de raconter, maintenant, Léo. Je t'écoute.

Mais avoue donc pour commencer que le maître est un fripon. Une canaille, un fuyard, un pauvret, un bousilleur, un bandit. Il est beau comme une grenouille, mais vaniteux comme un cygne. Il est courageux comme un lièvre, mais fanfaron comme un ours. Avare comme une taupe, et avide comme un hibou. Cruel comme un furet, et dur comme un loup. Bête comme une poule, et malin comme un renard. Il est bon comme un épervier, et reconnaissant comme... comme... comme un chien ! (*Elle allonge une gifle au chien, et dit, hors d'elle :*) Vas-tu m'écouter longtemps calomnier ton maître, sale bête de chiot ? Vas-tu rester là planté sur ton cul, muet, l'air battu, comme un vieux dont la mâchoire n'a plus un chicot ?

Ah ! tu as une muselière ? Pardon ! Je me souviens... Dès le premier jour, tu leur as aboyé, à ces messieurs Ehrenstal, aux envers de leurs figures !

Mais une muselière, Léo ! Je ne comprends pas que tu l'endures ! * (*Elle saute sur pied.*)

Notre maître est aveugle, d'accord ! Un pendu ne quitte sa corde que mort. Et chacun sait qu'aux amoureux un voile tombe sur les yeux. Mais la Saga a le secret de faire marcher les aveugles droit, et de rendre louchons ceux qui y voient.

Va vite à ta place !

(*Elle court à la niche avec le chien, et l'enchaîne. La musique est maintenant toute proche, et nettement plus forte qu'elle ne l'a jamais été. On entend des murmures et des voix comme au début de l'acte. Les deux jeunes couples font une apparition à la grille de la terrasse. La Saga fait la moitié du tour de la scène à petits pas. Les portes des serres se ferment d'elles-mêmes. La musique baisse jusqu'au pianissimo. La Saga saute sur la table. Elle s'entoure du châle comme tout à l'heure.*)

Mon jeu peut commencer.

Moi. je vais redescendre à la fontaine de Gudrun, et murmurer à l'oreille de la petite Astrid une légende. Une simple saga, tout juste éveillée de la nuit profonde des siècles. (*Elle lève les bras.*)

(*La musique se tait sur un coup de timbale sourd. La table fait un demi-tour. Par la grille de la terrasse, entrent Sune et Rose.*) Mon seigneur ! (*Elle saute de la table, et disparaît sous la voûte.*)

SUNE. Voilà. Tu as vu notre château de la girouette jusqu'aux fondations. Est-ce qu'il te plaît ?

(*Rose fait signe que oui en souriant.*)

SUNE, *après un temps.* J'aurais voulu qu'il ne te plaise pas. J'aurais voulu que tu y trouves quelque chose à redire, que les pièces te paraissent trop grandes, trop sombres, trop vieilles, que les fenêtres te déplaisent, que les portes ne soient pas à ta convenance...

ROSE. Mais pourquoi ?

SUNE. Je le raserais, je n'en laisserais pas pierre sur pierre, et j'en construirais un neuf pour nous deux !

ROSE. Raser ton château, ta maison ? Ta chère, chère maison !

SUNE. C'est que je suis heureux, Rose. Et le bonheur exige des sacrifices. N'est-il pas vrai ?

ROSE. Grand bêta ! Quel fou !

SUNE. Fou, dément, insensé ! Mais à qui la faute ?

(*Il l'attire violemment à lui. Rose se détache après un court instant, légèrement gênée.*)

ROSE. Tu devais me montrer maintenant la source...

SUNE. La source, c'est vrai !

(*Il descend en courant l'escalier de gauche. Rose le suit lentement. A la dernière marche, il se retourne.*)

Mais ne sois pas trop déçue ! C'est une flaque d'eau au fond d'un trou. Elle a le sombre pétillement d'un œil courroucé. Le niveau de l'eau baisse d'année en année. Mais la source ne tarira que le jour avant le jour avant celui du Jugement dernier. La chanson le dit ! (*Il va jusqu'au puits, a un sursaut.*) La grille du puits est ouverte ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Elle a toujours été fermée depuis le jour où, tout gamin, je suis tombé la tête la première dans l'eau. C'est un chien, paraît-il, le père de celui-là, qui m'a agrippé au dernier moment par le bas du dos. Pardon ! On dirait qu'il y a de la lumière dans le fond. (*Il pénètre sous la voûte.*) Y a-t-il quelqu'un ? (*Il recule.*) Oh !

ROSE. Qui est-ce ?

SUNE, *gêné.* C'est... c'est Astrid.

ROSE. Ta petite protégée... Je l'aie vue quitter le bal... d'assez bonne heure. (*Avec un sourire, sans malveillance :*) Elle avait peut-être un rendez-vous près de la fontaine...

SUNE, *violemment.* Astrid !

(*Pendant les dernières répliques, Astrid est lentement sortie du puits. Elle accroche sa lanterne à la voûte.*)

Que fais-tu là ?

ASTRID, *sortant de la voûte, gênée.* Je ne sais pas... La grille était ouverte... je me suis penchée... et... et... oui, j'ai perdu mon châle !

ROSE, *aimablement.* Mademoiselle, pourriez-vous nous raconter la saga de Gudrun ?

ASTRID. Non.

SUNE. Allons donc ! Tu l'as entendue plus de cent fois.

ROSE, *souriante.* Si tu l'as racontée si souvent, tu peux la dire encore une fois.

SUNE. Pour toi, soit !

(Durant les répliques suivantes, Sune et Rose descendent vers la table. Sune s'assied sur le bord de la table. Astrid reste dans le fond.)

Il était une fois une fillette qui aimait mon ancêtre, le chevalier Sune. Celui-là même qui bâtit le château. Cela commença au printemps, cela dura tout l'été, et cela prit fin avec l'automne. Car le chevalier était un peu volage.

ROSE. Est-ce un trait de famille ?

ASTRID. Oh non ! Plus tard, le chevalier devint fidèle. Et cela dure encore.

SUNE. Fidélité, telle est notre devise.
Il se lassa donc, et résolut de se débarrasser de la fille. Mais à sa honte, je dois avouer qu'il choisit un moyen bien cruel, bien atroce.

ASTRID. Il y en a donc plusieurs ?

SUNE, *violemment.* Que tu es bête !... Pardon !... Je voulais dire qu'il y en a beaucoup. Il choisit le plus traître.

ASTRID. C'était encore un jeu, peut-être.

SUNE. Si tu veux raconter, je ne te gênerai pas !

ASTRID. Pardon... pardon...

SUNE. Il donna rendez-vous à la jeune fille près de la fontaine. Elle y vint en courant à perdre haleine, toute brûlante. Et comme elle avait soif après cette longue course, elle se pencha pour boire à la source. Alors, il posa sa grande main lourde sur sa tête...

ROSE. Oh !

SUNE. Oui, c'est affreux. Mais attends. La fin est encore plus affreuse. Quand la fille sentit le poids de cette main, elle comprit tout, et pour éviter à l'âme de celui qu'elle aimait de se charger d'un péché mortel, elle préféra se donner elle-même la mort.

ASTRID. Quelle dinde, cette fille !

SUNE, *violemment.* Astrid ! Tu sais que je ne peux pas supporter...

ROSE. Mais, mon cher !

ASTRID. Ah ! mademoiselle Rose, il prend soin de cette légende comme si elle lui appartenait en propre.

SUNE. N'abîme pas sa poésie... Je ne sais plus où j'en suis. Imaginez-vous la scène. Dans la pénombre de la forêt, la fille est agenouillée près de la source. Et la main d'acier de l'homme se ferme sur le haut de sa tête, qu'elle enserre. Alors, elle demande : Un instant, Sune, que j'étanche ma soif. Il consent à cette prière. Elle abaisse volontairement son visage vers le miroir de la source, et le maintient immobile dans l'eau jusqu'à ce que son cœur cesse de battre. Jusqu'à ce que tout son frêle corps de jeune fille s'affaisse délicatement, comme un oisillon dans la main de la mort.

ASTRID, *doucement.* Pour le plus grand plaisir de Sune.

SUNE, *sursautant.* Moi, je prendrais plaisir à cette horreur ? J'en souffre, j'en rougis de honte... Et puis oui, j'y prends plaisir aussi, peut-être. Car si c'est horrible, c'est également beau. Un tel amour.

ROSE. C'est une légende stupide !

SUNE, *piqué.* Stupide ?

ROSE. Pas une fille au monde n'agirait ainsi, fût-elle mortellement amoureuse.

SUNE. Qu'en penses-tu, Astrid ?

ASTRID. Pas un homme n'agirait ainsi, eût-il été mortellement amoureux.

ROSE, *avec violence.* C'est purement et simplement impossible ! Personne, personne n'aurait la force, le courage, de regarder ainsi la mort en face...

SUNE. Si !

ROSE. Non !

LA COLONELLE *entre par la droite, inquiète.* Que se passe-t-il, mes chers enfants ? Vous vous querellez ? Ce doit être un malentendu.

SUNE. Je dis que si ! Cela est possible. A quelqu'un qui aime.

ROSE. Non !

(Le conseiller paraît à la porte de gauche, immédiatement suivi de Mlle Flora.)

LE CONSEILLER, *bonhomme.* Eh bien ? Quel est le sujet de cette querelle ?

ROSE. Ecoutez, mon oncle ! Est-il possible, est-il croyable, est-il raisonnable, qu'une jeune fille, ou qui que ce soit, pour quelque raison que ce soit, ait la force et le courage de tenir volontairement sa tête sous l'eau d'une fontaine jusqu'à ce que la vie la quitte ?

LE CONSEILLER. Hé ! hé ! ma petite amie, c'est là une question à laquelle je suis incapable de répondre. Pose-la à ton cousin Gérard. J'ai vu pas mal de gens lutter dur pour tenir la tête au-dessus de l'eau. Mais dessous... jamais !

Mlle FLORA. A quoi cela servirait-il ?

SUNE. A mourir, ma chère tante. A mourir pour son amour.

Mlle FLORA. Ce n'est pas impossible. J'ai eu une servante qui a mal tourné. Elle s'est pendue dans le grenier, la traînée.

SUNE. Quelle horreur !

Mlle FLORA. C'est aussi ce que j'ai dit. Mais la fille était morte.

(Le gentilhomme de la chambre entre par la droite, une rose à la boutonnière, à la main une branche de lilas qu'il respire.)

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Des roses et des lilas, une *charmante composition. Mon compliment,* Mademoiselle Astrid. C'est vous, à ce qu'on m'a dit, qui régnez sur le royaume des fleurs.

Mlle FLORA. Tiens, tiens, il y a des fleurs par là aussi ? Mais, ma chère enfant, vous ne pensez pas à ce que cela coûte. Je veux bien que ce n'est pas vous qui payez, mais vous pourriez faire un peu attention...

ASTRID. Sune veut des fleurs toute l'année. J'obéis.

LE CONSEILLER, *se frottant les mains.* Dieu merci, il a les moyens.

SUNE. Imagine, Rose, la tête de cette petite fille toute chaude d'amour, de désir, d'inquiétude, d'angoisse... Ne crois-tu pas que l'eau froide et calme de la source ait pu l'attirer plus que la vie ?

ROSE, *calmement.* Non. Je crois la vie plus attirante que tout.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Voilà qui est brillamment formulé, ma chère cousine. Clair et concis.

Qu'y a-t-il de plus attirant que la vie dans un château bien ordonné comme celui-ci ? On se lève le matin, on prend son chocolat, on sort à cheval, on se promène, on va à la chasse, on dîne, on se réunit en un cercle familier autour du feu, et l'on passe la soirée en bavardant de choses et d'autres, ou en écoutant une vieille légende...

ROSE. ... une vieille légende tellement stupide qu'on ne peut s'empêcher de rire !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Exactement, Rose, quand on a tes dents !

LE CONSEILLER. Oui, le rire prolonge la vie.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Ha ! ha ! Alors, je compte bien devenir centenaire.

Mlle FLORA. Tu en es capable. On est bâti à chaux et à sable, dans la famille. Mais je ne sais pas ce qu'il en est dans celle de Sune...

SUNE. Stupide, non ! Libre à toi de croire ou de ne pas croire à la légende. Mais dire qu'elle est stupide, non ! Et si tu prétends qu'elle est totalement incroyable, eh bien, j'en appelle à une autorité. Gérard !

(*Gérard paraît dans la porte de droite.*)

Mon cher docteur, tu vas arbitrer notre querelle.

GÉRARD. Déjà ? Déjà des querelles ?

LA COLONELLE, *inquiète.* Mais non, voyons ! C'est un malentendu. Rose croit que Sune veut dire..., mais Sune ne veut rien dire... et si maintenant Sune croit que Rose prétend qu'il veut dire... Oh ! mon Dieu ! vous ne comprenez pas... C'est un malentendu...

GÉRARD. Ma chère tante, laissez donc les parties intéressées...

SUNE. Il ne s'agit que d'une légende. Mais je veux savoir si elle est aussi invraisemblable que le prétend ma belle fiancée. Donc, une fille au cœur brisé se donne la mort, avec une détermination si atroce, un courage si inhumain, qu'elle parvient à tenir la tête sous l'eau jusqu'à ce que la vie la quitte. Est-ce tout à fait incroyable ?

GÉRARD, *après un temps.* Incroyable ? Non.

SUNE, *triomphant.* Vous voyez !

GÉRARD. Tu, tu, mon cher, ne triomphe pas trop vite. Ce n'est pas incroyable, c'est absolument impossible.

ROSE. Impossible, oui !

ASTRID. Et stupide !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Entre impossible et incroyable, il y a la différence d'un cheveu, ce me semble.

GÉRARD. Oh non ! il arrive bien des choses qui sont proprement incroyables. Mais l'impossible n'arrive... que bien rarement. Ta saga est parfaite en tant que légende d'amour... mais si on la transpose dans la vie courante, alors, je formule le même pronostic que Rose, et je prédis une longue vie à la fille. A propos...

(*Pendant ce qui suit, Rose se retire, et s'assied sur le banc, le bras sur la table, et la tête dans les mains.*)

(*Poursuivant.*) J'ai eu tout récemment parmi ma clientèle... non, je me trompe, c'était il y a plusieurs années..., un cas qui pourrait vous intéresser. Il n'est pas sans rapport avec votre histoire. J'ai reçu la visite d'une jeune fille qui se plaignit d'insomnie, d'inquiétude, d'angoisse, etc, etc... Je diagnostiquai un amour malheureux. Les renseignements d'ordre personnel et familial dont je disposais au sujet de cette patiente m'avaient, à vrai dire, mis sur la bonne voie. Je savais en effet que cette jeune fille était éprise d'un sien cousin, un pauvre hère, et que la famille y mettait d'un commun accord le holà.

Un meilleur parti était en vue. Bon. J'ouvre mon traité, au chapitre : amour malheureux, et j'y trouve que la liqueur d'Hoffmann en gouttes sur un morceau de sucre trois fois par jour, combinée à une hygiène générale, l'air pur, les distractions, voilà le meilleur traitement. Pour plus de sûreté, j'aligne cinq ou six formules sur une ordonnance... Et que fait la fille ? Elle profite de ce qu'assis à mon bureau je tourne le dos à la pièce, pour se glisser jusqu'à l'armoire à pharmacie ouverte. Elle dérobe un flacon de morphine, une dose suffisante pour douze morts par amour, et le cache sur elle. Je ne remarquai rien sur le moment, et ne découvris le vol qu'une semaine plus tard. Mais je sus aussitôt qui l'avait commis.

Bon Dieu, quelle peur ! Comprenez-moi bien. En tant que médecin, j'avais commis une terrible inadvertance — c'est le moins qu'on puisse dire — en laissant une jeune fille au cœur brisé mettre la main sur un poison. Un instant — qui dura, je crois, tout un jour — mon cœur à moi cessa de battre. L'instant d'après, heureusement, je reçus une aimable lettre d'invitation au mariage de la belle. Elle avait pris son parti, versé le poison dans le poêle, et s'apprêtait à vider la coupe nuptiale.

SUNE, *souriant.* Félicitations...

GÉRARD. Merci. Je passai mon habit, et m'en fus à la noce. Il y a longtemps de cela. Mais je crois qu'elle vit encore. Et qu'elle est heureuse.

Mlle FLORA. C'est aussi ce qu'aurait fait ma servante, si elle avait reçu une meilleure éducation. Ainsi, il y a par là des roses et des lilas... (*Elle sort à gauche.*)

SUNE. Aussi sceptique, aussi cynique que tu sois, tu n'ébranleras pas ma foi.

GÉRARD. Je l'espère bien.

SUNE. Je crois en ma saga !

LE CONSEILLER. Viens, Astrid, allons voir les roses. Les fleurs et les vieillards font bonne compagnie. On en recouvre nos cercueils.

(*Il sort à gauche, appuyé sur Astrid. Celle-ci était debout entre Rose et la rampe. Quand elle quitte sa place, on voit Rose, le haut du corps allongé sur la table, la tête enfouie entre les bras. Sune se retourne, a un léger sursaut, à demi effrayé.*)

SUNE. Rose... ? (*Souriant, avec tendresse.*) Rose... je crois ce que tu crois... ni plus ni moins... je crois...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Voilà comment parle un fiancé. Je dis que c'est *touchant.* Ma cousine, laissons les tourtereaux.

(*Il offre le bras à la colonelle. Tous deux sortent par la droite.*)

SUNE, *s'approchant de Rose, à moitié effrayé, à moitié souriant.* Rose ! (*Plus faiblement.*) Rose ! (*Tout près d'elle, dans un murmure :*) Rose... (*Avec une anxiété soudaine, à haute voix :*) Rose !... Gérard, qu'y a-t-il ?

GÉRARD, *étouffant un cri.* La morphine... (*Il se précipite vers Rose. Il lui faut un certain temps pour reprendre à grand-peine la maîtrise de soi.*) Ce n'est... ce n'est rien..., rien de dangereux. Un simple évanouissement. Veux-tu... aller chercher un verre de vin ?

SUNE, *avec empressement, le souffle coupé.* Oui, oui... (*Il sort en courant par un des escaliers du fond. Gérard fait le demi-tour de la table, en regardant tout autour de lui.*)

GÉRARD, *à mi-voix.* Rose... c'est un piège que tu me tends.

(*Rose relève lentement la tête, joint les mains derrière la nuque, et le considère en souriant.*)

ROSE. Chéri !

GÉRARD. Je sais que je t'ai fait souffrir, tout à l'heure. Mais je ne pouvais pas... je ne pouvais pas...

ROSE. ... pouvais pas... pouvais pas...

GÉRARD. Rose... nous... il ne faut pas... il ne faut pas...

ROSE. Faut pas... (*Sautant sur pied :*) Gérard !

GÉRARD, *effrayé*. Tais-toi ! (*Il parcourt rapidement la scène, regarde avec inquiétude à droite et à gauche. Il chuchote :*) Rose... il nous faut être sages...

(*Rose joint les mains derrière la nuque, et fait un pas vers lui en souriant. Il s'écarte.*)

ROSE, *dans un chuchotement*. Sages... sages...

GÉRARD, *même jeu*. Notre heure viendra bien...

ROSE, *en faisant un pas vers lui, toujours chuchotante*. Notre heure...

GÉRARD, *même jeu*. Que nous importe le prince de légende, le sot !

ROSE, *même jeu*. Le sot !

GÉRARD, *même jeu*. Si seulement nous sommes sages...

ROSE, *même jeu*. Sages...

GÉRARD, *la repoussant*. Non, reste tranquille, immobile... n'approche pas...

ROSE, *chuchote*. Tranquille... immobile... (*A mi-voix :*) Je tiendrai ma tête immobile... sous l'eau...

GÉRARD, *chuchote*. Sous l'eau...

ROSE, *même jeu*. Je ne le ferai pas par amour, mais par sagesse...

GÉRARD, *même jeu*. Par sagesse...

(*Les portes des serres, et peu après la grille du puits se referment en grinçant.*
Gérard et Rose ne sont plus qu'à quelques pas l'un de l'autre. Un temps.)

ROSE, *chuchote, d'une voix de somnambule*. La sagesse... la sagesse...

GÉRARD. La sagesse... (*Un temps. Il lui faut faire un effort pour chuchoter.*) Tu me regardes avec des yeux égarés de folle.

ROSE. Tu me regardes avec des yeux fixes de dément. (*Un temps, Rose sursaute, laisse tomber ses bras, regarde autour d'elle. Angoissée :*) Gérard... nous sommes seuls.

GÉRARD, *d'une voix forte, mais à demi-étouffée*. La sa... gesse...

(*Il se jette sur elle, et ils s'étreignent comme le feraient deux athlètes.*
Sur un coup de timbale sourd, la musique de l'entrée de Sune et de Rose retentit à nouveau, mais très éloignée.
Les deux amants s'étreignent et luttent comme si tantôt l'un, tantôt l'autre, voulait se dégager sans y parvenir. Sune entre rapidement par le fond. Derrière lui, on entrevoit un laquais en livrée.
Sune lève les bras, chancelle, mais se reprend l'instant d'après, et recule d'un pas en écartant les bras pour retenir le laquais.
Gérard, la voix rauque et tremblante.)
Rose... il faut être sage... sage...

L E   R I D E A U   T O M B E

Festival des Compagnies Amateurs

Le dix-neuvième concours national d'art dramatique organisé par la Fédération Française du théâtre amateur, qui sera, désormais, et tous les deux ans, le siège de cette compétition, vient d'avoir lieu à Vichy. En quarante-huit heures quatre-vingt-treize compagnies y subirent les épreuves du Jury.

Le Prix d'Excellence et le Grand Prix de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques furent remportés par le Cercle « La Flamme », section artistique du Ministère des Forces Armées, avec une comédie de Léon Ruth : *Il n'y a pas d'automne sans été* (publiée dans notre collection), dont la jeune interprète Hélène Tabary fit sensation.

La qualité littéraire de la soirée de gala qui a clos ce festival fut d'un caractère assez exceptionnel puisque, outre la pièce de Léon Ruth, qui achevait le spectacle, elle affichait le premier acte des *Vivants*, d'Henri Troyat, et *La Matrone d'Ephèse*, de Paul Morand.

●

Le Prix Pelman à André Obey

Réuni sous la présidence de M. Georges Duhamel, de l'Académie Française, le Jury des Prix Pelman, qui comprend notamment Mme Belle-Stendhal, M. Jean Rostand, S. Exc. M. René Roux, M. Louis W. Christiaens, M. Marc Blancpain et M. Gabriel Perreux, a décerné le Prix Pelman du Théâtre 1959, d'un montant de deux cent mille francs, à M. André Obey pour sa pièce *Les Trois Coups de minuit* (pièce publiée dans un de nos récents numéros).

Un prix exceptionnel de cent mille francs a en outre été attribué à M. Alexandre Fichet, qui dirige depuis plus de 40 ans, à Tunis, le Groupe théâtral « L'Essor ».

Fondés par Mme Belle-Stendhal, directrice générale de l'Institut Pelman de Psychologie Appliquée, les Prix Pelman sont destinés, on le sait, à couronner chaque année l'œuvre qui a le mieux contribué à exalter les qualités de courage, d'énergie et de saine confiance en soi à travers lesquelles l'homme atteint l'épanouissement de soi-même.

●

Prochain Gala de la Pièce en 1 acte

Le Gala du printemps 1959 aura lieu le 25 juin prochain au Petit Théâtre de Paris et comportera 5 pièces : *Le Tartuffe repenti*, de Bernard Diez ; *Le Confiseur*, d'Elyane Charles ; *L'Ecole des Morts*, de Philippe Charbet ; *Amour, Délices et Or*, de Marcelle Berquier-Marinier, qui concourront pour « le Prix de l'Avant-Scène » et, hors concours, *La Rentrée*, dernière œuvre d'Edmond Sée que, dans un excellent esprit de confraternité, le Président de la Critique a bien voulu confier aux organisateurs de ce gala.

Le choix des pièces a été fait par MM. Paul Abram, Marcel Achard, André Paul-Antoine, Pierre Descaves, Francis Didelot, Ange Gilles, Jean-Louis Despine, Alfred Machard, Charles Méré, Serge Veber, Robert Vérany, membres du Jury qui s'étaient réunis à la Société des Auteurs sous la présidence de Raoul Praxy.

Pour assister à ce spectacle, réservé aux membres de l'Association, adresser une enveloppe timbrée à Ange Gilles, 34, rue Scheffer, Paris-16e. Par ailleurs, le président des Galas reçoit le jeudi matin à *L'Avant-Scène*, les auteurs, les acteurs et toutes les personnes désireuses de s'intéresser à ce mouvement.

Le montant des cotisations est de 2.000 fr. par an pour les membres actifs, et de 5.000 fr. par an pour les membres bienfaiteurs.

acte 2

Une pièce dans le château. Dans les murs en pans coupés à droite et à gauche, d'obscures ouvertures de portes. Au fond, dans le milieu, une petite porte fermée à laquelle on accède par quelques marches : l'escalier continue de l'autre côté de la porte.

Les murs sont garnis de tableaux.

Au milieu de la scène, une grande table ronde. Derrière, un grand fauteuil, et sur les côtés d'autres fauteuils, moins grands.

La pièce est brillamment éclairée.

Le même soir : la fête continue. Musique.

Sune est assis à la table, la tête dans les mains, il regarde droit devant lui, pâle, défait.
La musique se tait. Sune s'affaisse, se cache le visage derrière ses mains. Aussitôt après, on entend un bruit dans le fond, comme un chien qui gratte à la porte. Sune ne bouge pas.
Le notaire entre par la gauche. C'est un homme d'âge incertain, sans couleurs, tout de noir habillé, aux vêtements un peu usagés mais bien tenus. D'un pas menu, l'air empressé, il gagne la table, et pose un papier devant Sune. Comme celui-ci ne fait pas attention à lui, le notaire lui effleure discrètement l'épaule. Sune sursaute, lève les yeux, prend le papier.

SUNE. Merci, monsieur le Notaire.

(*Le notaire s'incline légèrement, avec courtoisie. Sune parcourt très rapidement le document, et abat sa main dessus.*)

Donc, mon cher Maître, ceci est l'acte par lequel je fais donation du domaine de Sunesholm, avec tous les biens mobiliers et immobiliers qu'il comporte, à ma cousine Rose Ehrenstal.

(*Le notaire acquiesce.*)

Tout est parfaitement légal, n'est-ce pas ? Rien n'a été omis ? Vous avez clairement stipulé que cette donation est faite en dédommagement de ma rupture de promesse de mariage ?

(*Le notaire acquiesce. Au même moment, on entend, venant du fond, une longue plainte de chien. Le notaire fait un écart, effrayé, et Sune lui-même sursaute. Avec un faible sourire :*)

Ce n'est que mon chien Léo qui veut entrer chez son maître. C'est une bête fidèle... d'une fidélité presque pénible.

(*Le notaire sourit, l'air ému.*)

Bon. Tout est prêt. Où dois-je signer ?

(*Le notaire le lui indique avec empressement. Sune signe.*)

Priez maintenant monsieur le Conseiller et madame la Colonelle de venir.

(*Le notaire s'incline et va pour sortir à gauche.*)

Attendez. Il me faut d'autres témoins. Demandez aussi à monsieur le Gentilhomme de la chambre et à mademoiselle Flora de venir.

(*Le notaire s'incline et va pour sortir à droite. A ce moment, on entend encore la plainte du chien, plus forte. Le notaire se serre, effrayé, contre le fauteuil.*)

La paix, Léo !... Oui, c'est un chien fidèle en diable. Il faudra que je le fasse abattre avant de partir en voyage. Ne l'oubliez pas, et rappelez-le-moi. Il serait injuste de laisser la pauvre bête toute seule. Elle m'aime.

(*Le notaire sourit, ému, et se retire à droite en évitant de tourner le dos à la porte du fond.*
Sune se retourne vers la table, prend le papier.
La porte du fond s'ouvre lentement. Astrid est assise dans l'escalier.)

ASTRID, *presque un chuchotement.* Mon maître !

SUNE, *se retournant vivement.* Toi !

ASTRID, *souriante.* Est-ce moi qui dois mourir ?

SUNE. C'est toi qui poussais ces plaintes ?

ASTRID. J'étais bien obligée, puisque mon maître m'avait fermé la porte.

SUNE. Il y a longtemps que tu étais là à écouter ?

ASTRID. J'étais bien obligée, puisque mon maître se montre si discret.

SUNE. Qu'as-tu entendu ?

ASTRID, *se levant et descendant les marches, souriante.* Ceci : quand on aime son maître en diable, et qu'on est par-dessus le marché d'une fidélité pénible, il faut mourir.

SUNE, *mécontent.* Cesse de jouer ! Qu'as-tu entendu ?

ASTRID. Que mon maître fait don de son château à son épouse, en cadeau de noces, avec tous les biens mobiliers et immobiliers qu'il comporte.

SUNE. Tu as mal écouté. Il n'y aura pas de cadeau de noces; il n'y aura pas de mariage; il n'y aura pas d'épouse... Je rends sa parole à Rose.

ASTRID, *après un temps.* C'est toi qui romps ?

SUNE. C'est moi.

ASTRID. Et pourquoi ?

SUNE. C'est mon secret.

ASTRID, *souriant.* Ce sera le mien.

SUNE. Jamais ! Mon Dieu, pourquoi rompt-on des fiançailles ? J'ai peut-être découvert une vilaine ride sur son front. Sa bouche ne me plaît pas tout à fait...

ASTRID, *secouant la tête.* Personne ne le croira.

SUNE. Non, personne ne le croira. Mais il peut y avoir d'autres raisons. Je suis tombé amoureux...

ASTRID. Ça, tout le monde le sait.

SUNE, *violemment.* Ne te moque pas ! Je suis tombé amoureux... de la fille du voisin, de la cuisinière, de Mlle Flora, de toi peut-être.

ASTRID. Personne ne le croira.

SUNE. Non, personne ne le croira. Que les gens croient donc ce qu'ils veulent. Que je suis un gamin versatile, un prince de légende gâté, un sot exalté. Oui, c'est cela, un sot ! Je l'ai entendue me traiter de sot !

ASTRID. Qui ?

SUNE. Rose...

ASTRID. Rose ?

SUNE. Rose et Gérard !

ASTRID. Rose et Gérard ?

SUNE, *se cachant le visage dans les mains.* Oui, oui... tout à l'heure..., dans le parc..., près de la source... Rose et Gérard..., je les ai vus..., de mes yeux vus...

ASTRID. Pauvre..., pauvre Sune...

SUNE, *laissant retomber ses mains.* Voilà, tu sais. Garde mon secret. Il mourra avec moi.

ASTRID. Et avec moi.

SUNE, *méfiant.* Tu souris ? Pourquoi ?

ASTRID, *effrayée.* Oh !... c'est la peine que j'ai à ne pas pleurer qui me fait sourire.

SUNE. Moi, je ne pleure ni ne souris. Je porte mon destin comme un homme. (*Inquiet.*) Cela se voit, que j'ai pleuré ?

ASTRID, *lui touchant légèrement la joue avec son mouchoir.* Maintenant cela ne se voit plus.

SUNE. Merci. Non, je regarde la vérité en face. Que me voulait-elle ? Que cherchait-elle ? L'amour ? Non ! Mon bien, ma richesse. Soit... (*Il prend le papier sur la table.*) Voici l'acte de donation, tout signé. Le conseiller va venir le parapher en qualité de témoin...
(*Soudainement inquiet.*) Dis-moi, Astrid... trouves-tu cela puéril ?

ASTRID. Oh non ! C'est tellement beau. Je te demande la permission de pleurer encore un peu... (*Elle cache son visage derrière son mouchoir.*)

SUNE, *mettant le bras autour de ses épaules.* Oui, pleure, enfant, toi qui peux pleurer. Pour nous deux, l'amour n'est pas devenu un objet de troc ni une sale mauvaise plaisanterie, un passe-temps misérable. Pour nous, c'est encore une légende de vie et de mort.

ASTRID. Oui, oui... mais je préférerais que ce ne soit qu'une légende de vie... pour moi...

SUNE, *souriant.* Pour toi, oui, je le crois. Pour moi, il ne reste plus grand-chose de la vie, du moment que j'ai tout sacrifié. Et pourtant... pourtant ! c'est pour moi vivre assez que de tout lui sacrifier.

ASTRID. Mais as-tu pensé à la honte ?

SUNE, *la lâchant.* La honte ?

ASTRID. De rompre des fiançailles trois semaines avant le mariage !

SUNE. J'ai les épaules assez larges pour porter cette honte-là.

ASTRID. Qu'est-ce que va dire la famille ?

SUNE. A moi, ce qui lui plaira. C'est moi qui romps les fiançailles. Je prends tout sur moi.

ASTRID. Mais encore faut-il donner une raison.

SUNE, *se passant la main sur le front avec inquiétude.* Oui, c'est vrai... Il faut que je trouve quelque chose..., que je trouve quelque chose...

ASTRID, *hésitant.* Et si tout simplement tu... je veux dire, si...

SUNE. Parle... vite...

ASTRID, *raillant en secret.* Tu disais tout à l'heure que tu voulais tout sacrifier, et que la vie n'avait plus grand-chose à t'offrir...

SUNE. Parle, parle ! Il arrive...

ASTRID. Si tout simplement tu mourais ?

SUNE, *égaré, avec un léger bégaiement.* Mou... mourir, moi ? Mais... mais de quelle façon ?

ASTRID. C'est si simple. Regarde ! (*Elle sort un médaillon et l'ouvre.*)

SUNE. Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est ?

ASTRID. Du poison.

SUNE. Du poison ? Tu as du poison dans ton médaillon ?

ASTRID. Depuis le jour où mademoiselle Rose — c'était la première fois... (*Elle s'interrompt.*) Non, c'est vrai... c'est mon secret !

SUNE. Ce sont des enfantillages !

ASTRID. Bien sûr. Mais il y en a assez pour nous deux.

SUNE. Tu penses au suicide ? Ah non ! ce serait lâche, ridicule, puéril. Un homme doit porter le poids de son destin.

ASTRID. Oh ! Sune, que je suis contente...

SUNE. Contente ?

ASTRID. ... de voir que tu es un homme grand et fort qui méprise la mort.

SUNE. Le suicide ! Ce serait le bon moyen de faire retomber la faute sur Rose. Toutes les commères du pays s'en donneraient à cœur joie. Je ne veux pas de ça ! (*Il frappe de la main sur la table.*) Je veux qu'elle, elle seule, comprenne ce que j'ai sacrifié. Qu'elle sache ce qu'elle m'a fait souffrir, et comment je l'ai supporté. Qu'elle voie qu'il y a du courage dans ce prince de légende, ce sot ! (*Après un temps.*) Je vais partir... partir très, très loin...

ASTRID. Mais la raison, Sune ?

SUNE. Oui, la raison, la raison ? Tais-toi ! Tu entends ? Tu entends son pas ? Le vieux ! Il est dans l'escalier, il arrive... Astrid ! Il faut que tu m'aides !

ASTRID. Je sais une raison... mais peut-être vas-tu me trouver effrontée...

SUNE. Aucune importance ! Parle, parle !

ASTRID. Tu disais toi-même tout à l'heure...

SUNE. Attends... attends... attends...

ASTRID. Oui, j'attends.

SUNE. Astrid ! J'ai trouvé. Ma raison, ce sera toi !

ASTRID. Un prétexte, oui !

SUNE. Tout le monde sait bien que tu m'aimes.

ASTRID. Oui, c'est vrai.

SUNE. Tout ce qu'on a pu raconter sur nous !

ASTRID. Dieu bénisse les racontars !

SUNE. Tu as... peut-on dire... certains droits...

ASTRID. Je les ferai valoir. Et prendrai ainsi la faute sur moi.

SUNE, *chuchotant presque.* Tais-toi. Il s'est arrêté. Tu entends comme il respire lourdement ?... Astrid... j'ai trouvé ! Je vais te prendre dans mes bras.

ASTRID, *avec une inquiétude et une aversion soudaines.* Oh non ! non !

SUNE. Si, si, je le veux. Qu'on nous trouve ainsi. Mets tes bras autour de mon cou.

ASTRID. Mon chéri, est-il besoin de nous exercer ... ?

SUNE. Et à l'instant même où il franchit la porte, je t'embrasse.

ASTRID. Oui, oui...

SUNE. Non, ne bouge pas ! Que fais-tu ?

ASTRID. Je range mon médaillon.

SUNE. Non, ne bouge pas ! C'est cela. Comme cela, je t'embrasse. (*Il l'embrasse.*)

(*Un temps. Un pas lourd. Soudain, avec violence.*)

Non, pourquoi me regardes-tu ? Pourquoi me regardes-tu ?

(*Astrid éclate d'un petit rire mêlé de sanglots.*)

Tais-toi ! Tais-toi ! Tu l'entends ?

ASTRID. J'entends ton cœur, chevalier Sune.

SUNE. Ne bouge pas !

ASTRID, *se serrant soudain contre lui, sur le timbre, mais fort.* Sune ! Chevalier Sune !

(*Un temps. Le pas se rapproche.*
Par la gauche entre le conseiller, suivi presque immédiatement par la colonelle. A peu près en même temps entrent par la droite le gentilhomme de la chambre et Mlle Flora, bras dessus bras dessous.

Le conseiller aperçoit le couple, marque un temps d'arrêt, puis, sans perdre contenance, se tourne vers le mur pour regarder un tableau.
La colonelle s'arrête sur le seuil, elle a un haut-le-corps de surprise, et porte son lorgnon à ses yeux.
Le conseiller tend vers elle une main prudente, et l'attire à lui en montrant silencieusement le tableau.
Le gentilhomme de la chambre a un sursaut, lâche le bras de Mlle Flora, jette un regard sur le conseiller, fait un demi-tour rapide, et fixe un tableau en poussant un sonore : Hum. Mlle Flora sursaute, fait deux pas vigoureux en avant et s'arrête.)

Mlle FLORA. Çà, par exemple...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *cherchant Mlle Flora de la main derrière son dos.* N'est-il pas vrai ? Pour le dessin de ces grâces légères, Watteau est incomparable ! Voyez ce berger, avec quelle grâce malicieuse il enlace son éblouissante nymphe !...

Mlle FLORA. Une nymphe ! Je crois bien ! Une vraie nymphe des rues !

LE CONSEILLER, *se retournant à moitié vers elle, d'une voix douce mais impérative.* Flora !

SUNE. Mon oncle...

LE CONSEILLER, *se tournant vers lui.* Oui, mon garçon...

SUNE, *embarrassé.* On vous a bien fait ma commission ? Je vous ai prié de venir...

LE CONSEILLER. C'est bien ce que j'ai compris. Et me voici.

Mlle FLORA. Et moi aussi, tu m'as fait prier de venir. Et moi aussi, je suis là.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *tourne en fredonnant.* Tralala ! Eh oui, au beau milieu du bal, un notaire tout noir est venu nous retirer de la ronde. J'ai failli me fâcher un peu. Mais — *parole d'honneur !* — partout où je suis passé, dans les couloirs, les chambres, les salles et les réduits du château, j'ai vu une reproduction vivante d'un *groupe amoureux* de Watteau. La fête est celle de Dame Vénus, et le petit Amour est tout à son jeu.

SUNE, *prenant la main d'Astrid, durement.* Ceci... n'est pas un jeu.

LA COLONELLE, *se retourne vivement, inquiète.* Sune !

SUNE, *vivement.* Ce n'est pas non plus un malentendu !

LE CONSEILLER, *après un temps.* Jusqu'à plus ample informé... nous ne comprenons rien.

SUNE, *gêné.* C'est assez naturel. C'est à peine si je comprends moi-même.

Mlle FLORA Mais celle-là ! Elle comprend, elle !

LE CONSEILLER, *avec force.* Flora !

SUNE. Excusez-moi, mon cher oncle, il s'agit d'un événement si inattendu, si surprenant...

LE CONSEILLER, *se dirige lentement vers la table en souriant.* A mon âge, on est préparé aux surprises. Et les nouveautés de la vie ont perdu non seulement de leur agrément, mais aussi — Dieu merci ! — de leur force. Qu'est-ce donc que tu as sur le cœur, mon garçon ?

SUNE. Il faut... je suis dans l'obligation... Mon oncle, je rends sa parole à Rose.

(*La colonelle et Mlle Flora marchent impétueusement vers lui. Le conseiller les retient d'un geste impératif.*)

LE CONSEILLER. Tu romps vos fiançailles ?

SUNE. Oui.

LE CONSEILLER. Bien. Tu es majeur. Je n'ai... jusqu'à plus ample informé... rien à dire.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Mais c'est par trop fort ! Et le scandale, *mon frère !* Que vont dire les gens ?

LE CONSEILLER. Ce qui leur plaira. Je comprends maintenant, mon cher Sune, pourquoi tu nous as fait venir. Sensible comme tu l'es, un peu exalté par surcroît, il a dû te paraître par trop pénible d'informer toi-même Rose ?

SUNE. Oui... trop pénible...

LE CONSEILLER. C'est tout naturel. Et qui donc, pour annoncer la triste nouvelle à la pauvre fille, serait plus désigné que sa propre mère ?

LA COLONELLE. Moi ? Non, jamais !

LE CONSEILLER. Le chagrin, chère amie, se voit toujours opposer un jamais, mais jamais le chagrin ne s'est arrêté à cet obstacle. C'est là un grave devoir qui t'incombe, et cela t'est plus pénible peut-être qu'à Sune. Mais tu es une Ehrenstal.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. *C'est ça !* Nous sommes tous des Ehrenstal. Et outrager Rose, c'est m'outrager moi-même ! (*Il marche sur Sune en matamore.*) Tu romps ta parole. *Très bien.* Puis-je demander pour quelle raison ?

SUNE. La raison, c'est... c'est que...

LE CONSEILLER, *s'asseyant à la table.* Oui... la raison ?

SUNE, *sur le point de perdre le contrôle de soi-même.* ... C'est que Rose... Rose elle-même... tout à l'heure dans le parc... Rose et Gérard...

(*Anxiété générale.*)

LE CONSEILLER, *avec une dureté soudaine.* Que dis-tu ? Réfléchis bien !

ASTRID, *après un temps.* Hélas ! monsieur le Conseiller, il ne réfléchit jamais. Il délire, il ne sait ce qu'il dit. La raison, c'est moi.

(*Soupir de soulagement général.*)

LE CONSEILLER, *avec bonté.* Toi, chère enfant ? Voilà qui me semble très croyable.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *galamment.* Une adorable raison !

ASTRID. Vous savez sans doute tous, comme tout le monde... que j'aime Sune.

LE CONSEILLER, *la menaçant du doigt paternellement.* Le bruit en a couru. Nous sommes au courant de choses et d'autres...

ASTRID. Et pourtant vous ne savez rien. J'aime Sune depuis que j'étais grande comme ça...

Mlle FLORA. Ah ! fi !

ASTRID. Bien sûr, mademoiselle Flora ! J'ai honte d'en parler... mais nécessité n'a point de loi. Il faut bien

que j'avoue. Je l'ai suivi comme une ombre, comme un chien suit son maître. Le pauvre... je ne l'ai jamais laissé en paix.

Mlle FLORA. Je te crois !

ASTRID. C'est ma faute à moi, pas à lui. Il s'est défendu vaillamment et n'a pas cessé de me parler raison...

SUNE. Astrid !

ASTRID. Mais quel peut être l'effet d'un sermon sur une fille malade d'amour ? De chaque parole, je fis un baiser, et j'étouffai ses réprimandes sous mes caresses.

Mlle FLORA. C'est écœurant !

ASTRID. Enfin, une nuit d'été, dans les bois...

LA COLONELLE. Cessez, cessez, je vous en supplie !

ASTRID, *avec une révérence*. Rassurez-vous, Madame. Pas un mot ne choquera votre oreille. Ce qui s'est passé dans les bois, cela restera mon secret. Cela m'est trop précieux et trop cher.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Hé, hé !

ASTRID. Mais cette nuit-là, Sune m'a juré sa foi... Oh ! par jeu !

LE CONSEILLER. Tiens, tiens... par jeu !

ASTRID. Oui. Je m'entends. Il n'a pas dit clairement que c'était par jeu. Mais si j'avais eu une once de raison... je l'aurais certainement compris ainsi.

SUNE, *violemment*. Tu mens !

ASTRID. Par plaisanterie ! C'était une plaisanterie que tout cela, un jeu. Mais du jour où mademoiselle Rose est arrivée au château, c'est devenu un jeu si lamentable, si triste.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. *Pauvre petite*.

ASTRID. Elle est si belle, si belle, mademoiselle Rose. J'ai compris que mon temps était fini.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *ému*. C'est touchant.

ASTRID. Alors, je résolus de mourir.

Mlle FLORA. Et vous voulez que nous croyions cela !

ASTRID. Non, ne le croyons pas, mademoiselle Flora. Car la mort est plus triste que le jeu le plus triste au monde. J'ai bien le droit de vivre, moi aussi, bien que je ne sois pas une Ehrenstal. Serais-je aussi vertueuse que mademoiselle Rose est belle, et aussi belle qu'elle est vertueuse, que mon droit n'en serait pas plus grand ?...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. *Ma foi !* L'enfant fait la fière. C'est toujours la même histoire : elles commencent par murmurer des mots d'amour, puis elles vous menacent de se donner la mort ! C'est un grand mot, la mort, *ma petite*, mais la chose est plus grande encore.

ASTRID. Pas si grande pourtant qu'elle ne puisse tenir dans le creux de la main. La mort au creux de ma main, je suis allée trouver Sune, j'ai exigé mon droit, et je l'ai obtenu.

LA COLONELLE. C'est ce que nous n'avons pas encore vu !

ASTRID, *souriante*. Vous croyez, madame la Colonelle, qu'il préférerait me voir morte ?

Mlle FLORA. Tu parles de ton droit, après avoir avoué toi-même que tu lui avais couru après d'une manière éhontée...

(*Pendant les dernières répliques, le conseiller est resté immobile, le visage caché dans ses mains, perdu dans ses pensées. Il frappe maintenant à petits coups secs de son poing droit fermé sur la table.*)

LE CONSEILLER. Flora !... Je comprends ton indignation. Mais elle ne s'adresse pas à qui elle devrait. Cette enfant est innocente. Ou du moins sa faute est minime en comparaison de celle d'un autre. Sune n'a pas eu le courage de dire une seule parole pour sa propre défense. Ne pas récuser une accusation, c'est l'accepter. En ma qualité de chef de la famille, je déclare rompues les fiançailles de Rose avec Sune.

SUNE, *sursautant, presque malgré lui*. Non !

LE CONSEILLER. Après cela, qu'il justifie du mieux qu'il pourra et qu'il lui plaira la honte et le dommage qu'il a causés.

SUNE, *après un silence*. La honte retombera sur moi. Et pour ce qui est du dommage... il y a moyen d'y remédier. J'ai trompé ma cousine — je l'avoue ! mais pas en ce qui concerne le plus important. (*Il tend le papier au conseiller.*) Voulez-vous vous donner la peine de lire, mon oncle ?...

LE CONSEILLER. Qu'est-ce que cela ?

SUNE. Une donation du domaine de Sunesholm.

LE CONSEILLER. Une donation ? En faveur de qui ?

SUNE. En faveur de Rose.

LE CONSEILLER. De... de Rose ?

Mlle FLORA. Est-ce légal ?

SUNE. Parfaitement légal, et revêtu de ma signature. Il ne manque que les témoins.

LA COLONELLE, *se rapprochant de lui*. Tu donnes Sunesholm à Rose ? Le tout, c'est bien cela ? Il n'y a pas de malentendu ? Ah ! mon Dieu, je suis mère. J'ai tellement peur.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Mon cousin, je tiens à l'honneur d'apposer en qualité de témoin mon seing sur un document qui atteste d'aussi glorieuse façon les traditions généreuses de notre maison.

SUNE. Qu'en dites-vous, mon oncle ?

LE CONSEILLER, *qui a parcouru le papier, l'air pensif*. Jusqu'à plus ample informé... je dis que c'est là un cadeau généreux.

Mlle FLORA. Il n'y a rien qui accroche, au moins ? Pas la moindre réserve ?

SUNE, *avec impatience*. Qu'en dites-vous, mon oncle ?

LE CONSEILLER. Jusqu'à plus ample informé...

SUNE, *avec violence*. Jusqu'à plus ample informé ! Jusqu'à plus ample informé ! Vous voudrez bien admettre, mon oncle, que cette donation réduit le dommage que j'ai causé... dans toute la mesure du possible.

LE CONSEILLER, *avec douceur*. Je suis un vieil homme, mon garçon. Mais je me demande si les blessures de cœur de la jeunesse guérissent si facilement.

SUNE. Les blessures de cœur...

LA COLONELLE. C'est qu'elle tenait tellement à toi.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Si elle y tenait... *Ma foi !* Monsieur de Musset n'a pas décrit de manière plus parfaite la tragédie d'un cœur féminin.

SUNE. Vraiment ! Vous croyez qu'elle va perdre son sang, comme Rosette (1) ? Ce... pansement ne suffit pas ?

LA COLONELLE. Ah non ! ne va pas nous mal comprendre !

SUNE. Je ne suis pas un Perdican, pour jouer cruellement avec le cœur des femmes. D'ailleurs... d'ailleurs...

LE CONSEILLER. D'ailleurs ?

SUNE, *éclatant*. Il y a des médecins pour les blessures du cœur. Je vous recommande Gérard.

ASTRID, *le prenant par le bras*. Sune !

SUNE, *se libérant violemment*. Non, pas Sune ! Tu fais erreur ! Il s'appelle Gérard, le médecin spécialiste du cœur. Il saura certainement ce qu'il faut faire.

Mlle FLORA. Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu oses insinuer...

SUNE. Quoi donc ?

LA COLONELLE. Ah ! toujours ces malentendus ! Rose

(1) Allusion à *On ne badine pas avec l'amour*.

et Gérard n'ont jamais été l'un pour l'autre que des amis d'enfance.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Je puis en témoigner. Sur mon honneur !

SUNE. Et moi ! Je le jure par mes yeux, qui viennent de voir, par mes oreilles, qui viennent d'entendre...

LE CONSEILLER, *frappant la table de sa main.* Il suffit !

SUNE, *après un temps.* Il suffit, oui... L'acte de donation est-il correctement rédigé ?

LE CONSEILLER. Tout est parfaitement légal.

SUNE. Je vous prie donc d'y apposer votre signature en qualité de témoins.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Bien volontiers.

LE CONSEILLER. Ceci témoigne de ta jeunesse, Sune, et de tes rêves exaltés. C'est un document bien puéril !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Mais chevaleresque et non sans beauté !

LE CONSEILLER. D'une certaine façon, oui. Et pourtant... (*Il froisse le document dans ses mains et le déchire en deux.*) ... A mon égard, à l'égard de Rose, et de toute la famille, tu n'aurais pu imaginer plus grossière insulte. (*Il se lève.*) Tu nous lances à la figure de vieux racontars qui nous ont déjà assez blessés. Tu laisses entendre à mots couverts que nous t'avons mystifié. Que Rose t'a trompé. Mais en même temps, tu n'as même pas la pudeur de cacher que c'est toi qui as manqué à ta parole envers Rose. Ton esprit fantasque et exalté camoufle ton méfait derrière un beau faux-semblant. Il en fait une féerie d'amour, une noble action dont on a rarement vu la pareille. Tu as manqué à ta parole, et tu nous offres à sa place ton domaine, tes richesses. A nous, une famille qui a porté non sans motif et sans honneur pendant des siècles le nom d'Ehrenstal.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. C'est nous que tu accuses de mensonge et de fausseté. Quand donc un Ehrenstal a-t-il manqué à sa parole ? Quand donc un Ehrenstal a-t-il menti ? *Parbleu,* je sens maintenant combien j'ai été profondément offensé. Mais souviens-toi que le courage n'a jamais manqué dans notre maison.

LE CONSEILLER. Ni la sagesse. Mais c'est précisément notre sagesse qui nous enjoint de mettre le devoir et l'honneur au premier rang. Il ne faut pas la moindre tache sur notre nom. Et si tes accusations contiennent une once de vérité, je veux le savoir. Qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu, qui ne puisse s'expliquer et se justifier en toute convenance ? Dis tout net ce que tu as sur le cœur. Mais avant de parler, réfléchis bien ! Ne dis que ce que tu sais, et épargne-nous les billevesées que peut t'inspirer ta jalousie de gamin. Il y va de notre honneur, et de celui de Rose.

SUNE, *après un temps.* Tout ce que je sais, c'est qu'elle voit en moi un sot, un fantasque exalté, un garçon stupide et gâté.

Mlle FLORA. Et quand cela serait... serait-ce sans raison ?

SUNE. Non ! Ce n'est pas sans raison. Je le sais. Et c'est bien pourquoi cela m'a blessé au cœur. Je rêve trop. Je crois trop aux légendes. Je crois trop à l'amour. Mais pas à ce qui est réellement l'amour non, à tout autre chose. A quelque chose qui n'est rien. Maintenant, j'ai vu ce que c'est que l'amour. C'est s'étreindre, et se mordre.

Mlle FLORA. Ah ! fi !

SUNE. Vous dites toujours : ah, fi ! Mais je ne pense à rien de laid ou de grossier. Je veux vous faire comprendre simplement que c'est ainsi que cela se présente pour qui le regarde. S'étreindre et se mordre. J'ai vu cela, et j'ai pensé : Il faut qu'elle sache que c'est autre chose. Il faut que je lui montre que c'est autre chose. Voilà pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. J'ai voulu lui donner tout ce que je possédais. Et elle n'aurait pas eu à le payer d'un seul baiser, d'une seule étreinte...

Mlle FLORA. Ah fi, fi donc !

SUNE. Bien sûr : fi donc ! Je vois bien... Mais avant, je trouvais cela beau. C'était presque ce que j'avais rêvé de l'amour. Et qu'est-ce devenu ? La plus grossière insulte que j'aie pu imaginer. (*Un temps.*) Vous me demandez si mon accusation contient une once de vérité. Je ne l'ai accusée de rien. Je n'ai rien vu, rien entendu. Je n'ai fait que rêver. Car ce que moi j'appelle l'amour... je n'ai plus la force de le chercher. Ce ne sera en fin de compte qu'une insulte à celle que j'aimerai.

(*Un silence.*)

LA COLONELLE. Ah ! mon cher enfant, je ne sais si je te comprends bien ! Tu l'aimes pourtant, notre Rose ?

SUNE. Je ne sais pas. Je n'ai pas essayé. Je veux dire... c'était quelque chose de tout différent...

Mlle FLORA. On a parlé d'aller chercher un médecin. Dans ce cas, c'est sûrement... (*Elle porte l'index à son front.*)

LE CONSEILLER. Le médecin qu'il faut aller chercher s'appelle Rose.

(*Il fait signe à la colonelle. Elle acquiesce vivement, et s'empresse de sortir à gauche.*)

SUNE, *violemment.* Non ! Pas tout de suite !

LE CONSEILLER. Les violons jouent encore, et le bal continue. Je pense que tes invités se seront aperçus de l'absence de leur hôte. Peut-être aussi se sont-ils posé quelques questions. Oui, oui, il en faut si peu — nous le savons — pour donner naissance aux racontars. Tu vas aller danser une danse avec ta fiancée.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Je propose un menuet. C'est bien un peu désuet, mon Dieu, oui ! mais cela donnera justement à la fête un *charmant bouquet d'amour* courtois.

LE CONSEILLER, *va lentement jusqu'à Sune, et lui pose la main sur l'épaule.* Alors ? Tous ces papillons noirs de la jalousie sont envolés, n'est-ce pas ?

SUNE, *encore étourdi.* Je ne sais pas... Non, non, ce n'était pas de la jalousie, après tout...

LE CONSEILLER, *souriant.* Et qu'était-ce donc ?

SUNE. C'était simplement... je croyais en la légende.

(*Le conseiller rit doucement, en secouant la tête. Il va vers Mlle Flora, prend son bras, et l'entraîne lentement vers la droite.*)

LE CONSEILLER. J'ai gardé de mon enfance le souvenir d'une légende. Il s'agissait d'un prince victime d'un enchantement, qui ne reprit sa véritable figure que lorsque la princesse lui donna un baiser. C'est, je crois, une légende assez courante. Eh oui, les princes et les princesses ne forment pas une race tellement extraordinaire. Et l'habitude de s'embrasser, ma chère Flora... (*Il marque un temps d'arrêt et rit doucement.*) Eh bien, c'est aussi une mode assez courante.

(*Le conseiller et Mlle Flora sortent à droite. Après sa dernière réplique de tout à l'heure, Astrid s'est retirée peu à peu vers le fond, et s'est engagée dans l'escalier. Pendant ce qui précède, elle s'est assise sur une marche, tout comme au début de l'acte. Quand le conseiller prononce sa dernière réplique, elle se cache le visage dans les mains. La porte du fond se referme lentement sur ce geste. Sune reste seul en scène. A travers la porte du fond, on entend Astrid sangloter. Sune ne s'en avise pas tout de suite. Puis il sursaute, écoute, se retourne, se dirige vers le fond. Il s'arrête soudain, tend l'oreille. Il fait un brusque écart de côté, et remonte vers le fond.*)

Les sanglots diminuent, mais ne cessent pas tout à fait. Gérard entre à droite, d'un pas calme et mesuré, cherche du regard autour de lui, s'arrête en apercevant Sune, sourit.
Un temps.)

SUNE, *avec effort.* Tu cherches quelqu'un ?

GÉRARD. Oui, Rose.

SUNE, *après un temps.* Que lui veux-tu ?

GÉRARD, *souriant.* Moi personnellement, rien. C'est notre cher oncle qui m'a ordonné de me mettre à la recherche de Rose et de te l'envoyer.
(*Sune marche vivement vers lui, et s'arrête à quelques pas.*)

SUNE. Et tu obéis ?

GÉRARD, *avec un sourire étonné.* Pourquoi pas ?

SUNE. Non, pas de mensonge ! Je vous ai vus, je vous ai vus !

GÉRARD. Et pourquoi mentirais-je ? Je t'ai vu très distinctement, moi aussi : tu étais là, dans la grille. Je tenais Rose dans mes bras, et nous parlions d'une chose qui est de la plus grande importance pour nous deux : de la nécessité d'être sage. As-tu vu autre chose ? Entendu autre chose ?
(*Sune le regarde sans mot dire. Après un moment :*)
C'était un adieu... à un amour d'enfance, à des rêves de jeunesse. (*D'un autre ton :*) Ou plutôt, ce pourrait être un adieu... si tu te conduisais en sage. Mais tu es un rêveur, un fou qui voit plus de choses que n'en voient les yeux des sages, et qui en entend davantage... (*Il se tait, écoute.*) Qui est-ce qui pleure ?

SUNE. Je ne sais pas... je n'entends pas...

GÉRARD. Si. Il y a quelqu'un qui pleure.

SUNE. Ce n'est sans doute... ce n'est sans doute qu'Astrid.

GÉRARD, *qui le regarde en souriant.* Bien répondu, Sune. Ce n'est sans doute qu'Astrid. (*Il va vers la gauche, s'arrête, et se retourne.*) Que l'amour et la folie soient frère et sœur, c'est une invention de fou. Et notre famille, Dieu merci, ne montre pas la moindre prédisposition à la folie. Rose moins que quiconque.
Non, mon vieux ! Au sage la main de la belle ! (*Il sort à gauche.*)
(*La musique joue un menuet. Par la gauche entrent, main dans la main, les deux couples du premier acte, avec deux autres couples. Ils font en mesure un demi-tour de la scène, saluent Sune de profondes révérences, et gagnent la droite. Jeu muet comme au premier acte. Sune ne cesse de regarder attentivement l'entrée de gauche.*
Rose entre à gauche. Elle est en robe de bal. Elle marche vers Sune en suivant la mesure de la musique, et fait une profonde révérence.)

ROSE, *souriante, moqueuse.* Monseigneur le prince de légende ! (*Elle poursuit sa marche dansée, mais, parvenue à une certaine distance à droite, elle se retourne en pirouettant, et s'incline encore plus profondément.*)
Monsieur le sot !
(*Sune, qui ne l'a pas quittée des yeux, court vers elle. En riant, elle fait un demi-tour autour de la table, poursuivie par Sune. Quand leur poursuite les a ramenés à l'avant-scène, elle prend un fauteuil à haut dossier, et le pousse entre elle et Sune. Sune, essoufflé et souriant, essaie de l'attraper.*)

SUNE. Rose !
(*Un coup de timbale : la musique se tait. Rose et Sune s'immobilisent dans l'attitude et l'expression de visage qu'ils ont à ce moment précis.*
La porte du fond s'ouvre.
Astrid, entièrement enveloppée dans le châle blanc, descend l'escalier. Elle se déplace en silence, mais sans hâte. Elle s'attarde un moment au milieu de la scène sans toutefois prêter attention au couple qui occupe l'avant-scène. Puis elle sort, à droite.
Un coup de timbale.
Rose et Sune reprennent vie, mais leurs visages expriment une angoisse à demi-consciente, inexplicable. Le menuet reprend, d'abord très doucement, puis de plus en plus fort. En même temps, leurs visages s'éclairent d'un sourire. Ils se tendent gracieusement la main.
Les couples rentrent par la droite, se déplaçant sur la scène de la même façon que tout à l'heure, et font à Sune et Rose une révérence à laquelle ils répondent en souriant.
Sune et Rose veulent suivre les danseurs, quand la cavalière du dernier couple — sans cesser de régler ses gestes sur le rythme de la musique — se retourne, et tend à bout de bras à Sune le médaillon d'Astrid.
Les couples sortent à gauche.
La musique se fait de plus en plus faible, et se tait. Sune lâche la main de Rose, et regarde avec étonnement le médaillon. Il le tend vers Rose, qui secoue la tête en souriant, sans comprendre.
Sune regarde tout autour de lui.)

SUNE, *à mi-voix.* Astrid ? (*Il tend à nouveau le médaillon vers Rose.*) C'est le médaillon d'Astrid. (*Il le tourne et le retourne, finit par l'ouvrir, et dit, l'air à moitié absent :*) Il est vide. (*Après un court instant, plus fort :*) Il est vide ! (*Il regarde autour de lui avec un frayeur grandissante.*) Astrid... (*Il crie maintenant.*) Astrid !

RIDEAU

Les amis de Marcel Achard ont décidé que toutes les souscriptions pour son épée d'Académicien seront reçues au Théâtre Saint-Georges, 51, rue Saint-Georges, Paris (9e), à l'exception de Lyon, où ses amis lyonnais ont ouvert une souscription dans sa ville natale, au Théâtre des Célestins.

acte 3

La même nuit. Le décor est le même qu'à l'acte précédent.
L'éclairage est maintenant plus parcimonieux, gris, plein d'ombres : il a entièrement perdu son caractère de fête.

Le conseiller est assis dans le grand fauteuil.
Le notaire se tient debout à côté de lui.
Le gentilhomme de la chambre est assis à côté de la table.
La colonelle, à proximité de l'entrée de gauche, jette de temps à autre un regard scrutateur dans le couloir, ou écoute.
Mlle Flora est près de l'entrée de droite.
Silence. On entend le vent autour des murs du château, mais pas trop fort. Une girouette grince. Quelques notes éparses, faibles, d'une harpe éolienne.
Un volet claque. Tout le monde sursaute, regarde autour de soi avec une certaine angoisse inconsciente. Le notaire seul conserve une apathie conventionnelle, dont il ne sort que lorsqu'on s'adresse directement à lui. Alors, son visage et ses gestes reflètent ce qu'on lui dit.
Après quelque temps, le conseiller plaque ses deux mains ouvertes sur la table, avec une énergie contenue.

LE CONSEILLER. Je vous l'ai dit... notre devoir est de veiller, et de surveiller. Abandonné à ses caprices et à ses idées exaltées, le pauvre garçon court à sa perte. La malheureuse a-t-elle été assez folle pour mettre fin à ses jours ? Nous l'ignorons. Mais c'est une éventualité. Et nous avons déjà vu qu'il suffisait d'une éventualité pour faire vaciller le caractère et le bon sens de Sune.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *avec un geste qui abandonne Sune à son sort. Il est perdu, voilà tout !* Mon cher maître, je ne réponds de rien. J'ai essayé de le ramener à la raison avec des arguments positifs. Et qu'a-t-il fait, lui ? Il m'a donné un coup en pleine poitrine... là, tenez, là... Non, il est fou !

LE CONSEILLER. A Dieu ne plaise ! Mais c'est une éventualité à ne pas négliger. Je dois avouer que les termes dans lesquels il a osé s'adresser à moi — à moi ! — ne peuvent s'expliquer autrement.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. *Il est perdu !*

LE CONSEILLER. Devant les décisions du Très-Haut, nous n'avons qu'à nous incliner. Et veiller à limiter le dommage au possible. Vous êtes bien de mon avis, Maître ?

(*Le notaire manifeste un acquiescement sans réserve.*)

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Eh bien, le pauvre garçon n'était pas seulement un jeune homme noble, richement doué : il porte aussi — qui plus est ! — un vieux nom glorieux qui doit rester sans tache. Il y a plus grave encore. Sur ses domaines vivent quelque deux cents familles dont le bonheur ou le malheur dépendent de lui. C'est notre devoir, notre pénible devoir, de nous charger de l'administration de ses biens.

(*Le notaire marque une certaine hésitation.*)

LE CONSEILLER. A la condition, naturellement, qu'il ait l'esprit dérangé. Et Dieu nous en préserve !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Il m'a traité d'âne, de bouffon, et d'idiot. *Il est perdu !*

LE CONSEILLER. L'aversion qu'il nous montre est déjà inquétante en soi. Mais je ne veux pas influer sur votre décision, Maître. Faites-vous vous-même une opinion ! Allez à sa recherche. Parlez-lui. Ramenez-le à la raison.
Attendez. Je sais ce que vous allez dire. N'étant pas médecin, il vous est impossible de juger d'une maladie mentale. Par bonheur, nous avons au château un médecin dont vous ne nierez assurément pas la compétence. Je veux parler du docteur Ehrenstal.

(*Le notaire témoigne de sa considération.*)

Arrangez-vous pour écouter une conversation entre le médecin et le patient. Faites venir Sune ici, et allez vous poster ensuite dans ce couloir — ou dans toute autre cachette que vous trouverez à votre convenance. Faites bien attention à la façon dont Sune répondra aux questions qui lui seront posées par un homme de l'art, comme seul celui-ci peut le faire...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. C'est cela même ! *Il est perdu.*

LE CONSEILLER. Vous pourrez ensuite, dans le calme, en toute tranquillité d'esprit, prendre votre décision en tant qu'homme d'affaires de Sune. Si le suicide de la jeune fille lui a troublé l'esprit, votre perspicacité aura tôt fait d'en découvrir le symptôme. Les amers reproches qu'il s'adresse inutilement à soi-même témoignent du déséquilibre de son esprit. La chose sera encore plus évidente s'il montre de l'aversion et de la rancune envers une personne qui, il y a quelques heures encore, lui était chère...

LA COLONELLE, *pathétique.* Non, ne dis pas cela ! Il aime encore sa fiancée.

LE CONSEILLER. Dieu le veuille ! Ce serait peut-être le salut de son esprit malade. Nous avons vu tout à l'heure une preuve évidente de la force de son amour, si fantasque soit-il : cette donation...

Mlle FLORA, *rageusement.* Que tu as déchirée !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. A quoi cela a-t-il servi ?

LA COLONELLE. Ç'aurait été maintenant un souvenir de son amour.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Et un excellent gage.

Mlle FLORA. Tu t'en mordras les doigts.

LE CONSEILLER, *frappant légèrement du poing sur la table.* Peut-être l'amour qu'il porte à Rose sera-t-il assez fort pour guérir le mal causé — il faut bien le dire, hélas ! — par la légèreté d'esprit et par la lubricité. Espérons, espérons ! En ce cas, Maître, tout reste en l'état, et nous pourrons oublier cet affreux épisode comme on oublie un cauchemar. Dans le cas contraire, nous savons quel est notre devoir.

(*Sous ce vif échange de répliques entre les membres de la famille, le notaire a vacillé comme un roseau au vent. Il se cramponne à la main que lui tend le conseiller.*)

Et... hum ! s'il est vrai que le devoir accompli ne demande pas d'autre salaire que la satisfaction de la conscience, rien n'empêche non plus de le récompenser.

(*Le notaire s'incline profondément, et se retire à droite avec force courbettes.*
Pendant sa sortie, la colonelle et Mlle Flora se dirigent lentement vers la table, où elles prennent place.
Un silence. Le bruit du vent, le grincement de la girouette.)

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *se réveillant, d'un ton solennel. Il est perdu, perdu !*

LE CONSEILLER. L'écheveau est bien emmêlé, mais je crois que nous le débrouillerons. Il n'est que de rester unis...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. En quoi ?

LE CONSEILLER. En ce qui concerne Astrid...

Mlle FLORA. Cette traînée !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Qui s'est mise en travers de nos plans.

Mlle FLORA. Nous voilà beaux !

LA COLONELLE. Ma pauvre, pauvre Rose !

Mlle FLORA. Ta Rose, elle est plus coupable que n'importe qui !

LA COLONELLE. Et ton Gérard, donc ! Est-il un saint ?

Mlle FLORA. Un homme est un homme. Mais on serait en droit d'attendre quelque pudeur d'une fille bien élevée.

LA COLONELLE. Qui donc, s'il te plaît, a demandé à Gérard de venir ?

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Avant la noce !

LA COLONELLE. Il est tout aussi fou que Sune !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Ah ! triste amour ! Nous le croyions enterré, et le voilà qui ressuscite. Je m'attends au pire.

(*Gérard entre à gauche. Il s'arrête sur le seuil.*)

LE CONSEILLER. Disputons-nous, et les événements te donneront raison. La famille a toujours dû sa force à son union et à sa discipline. Rose et Gérard ont rompu la chaîne : nous en voyons les conséquences.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Restons unis, *mes amis !* Que veux-tu dire ?

LE CONSEILLER. Je voulais parler d'Astrid. Je ne juge personne, car le jugement m'appartient, dit le Seigneur. Si je puis toutefois user d'une expression salutaire, mais énergique : elle doit sa chute à ses propres actes.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *pathétique.* Elle doit sa chute à ses propres actes.

LE CONSEILLER. C'est là notre opinion, et il faut que ce soit celle de Sune. Il n'a pas lui-même la moindre culpabilité...

Mlle FLORA. Ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Restons unis !

LE CONSEILLER. Ensuite, il importe de dissiper ses doutes à propos de Rose. Rose et Gérard — c'est notre opinion, à ce que je suppose, et ce l'a toujours été... Rose et Gérard ont grandi comme frère et sœur. Si quelque amour d'enfance a pu exister entre eux, la sagesse et l'obéissance l'ont étouffé...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. C'est cela même.

LE CONSEILLER. Et les bruits répandus par la malveillance sont tout simplement ridicules.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Naturellement. Le tout est de savoir combien de ces bruits sont parvenus aux oreilles de Sune. Que sait-il au juste ?

(*Un silence. Gérard s'avance.*)

GÉRARD. Me permettez-vous, mon oncle, de prendre part au conseil de famille ?

LE CONSEILLER, *d'un ton revêche.* Tu es le principal intéressé.

GÉRARD. Merci. Mon opinion coïncide avec celle de mon bienfaiteur. Parler d'une inclination qui aurait existé entre Rose et moi est tout simplement ridicule. Et les rumeurs répandues par la malveillance, on peut les prendre d'un cœur léger. Mais le tout est de savoir, comme le dit si bien mon cousin, ce que sait au juste Sune.
Il me faut répondre à cela : Sune sait tout. Et il ne sait rien.

(*Un silence gêné, Gérard les regarde avec un léger sourire.*)

Il est bien vrai que la sagesse et l'obéissance ont étouffé le penchant qui nous portait l'un vers l'autre. Et je suis, maintenant comme avant, prêt à le renier à tout moment devant n'importe qui. Mais un amour d'enfance, ça possède en propre une qualité très puérile. Si serré qu'on lui tienne la bride, c'est prêt à ruer à tout instant dans les brancards.

Mlle FLORA. Ah ! fi !

GÉRARD, *hochant la tête.* Les enfants, ma chère tante ! Ça ne cesse de causer des ennuis à la famille.
Le hasard a voulu que Sune arrive au mauvais moment. Il nous a vus dans les bras l'un de l'autre.

Mlle FLORA. Et tu n'as pas honte de l'avouer ?

GÉRARD. Si. J'ai honte comme un gosse qui se fait chiper en flagrant délit. Mais je crois — comme vous, mon oncle — que l'union fait notre force, et c'est pourquoi je ne veux rien cacher... à la famille.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Voilà notre dernier espoir envolé. S'il sait tout...

GÉRARD. Il sait tout, et cependant il ne sait rien. Qu'a-t-il vu ? Qu'auriez-vous vu, à sa place ? Un frère et une sœur qui se disaient adieu...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *bourru.* Je ne suis pas complètement idiot.

LE CONSEILLER. Ne nous disputons pas ! A mon avis, Gérard, avec la sagesse et la domination de soi que nous lui connaissons, n'a pas passé les bornes de la stricte correction.

GÉRARD. C'est votre point de vue, mon oncle. C'est aussi le mien, et celui de tous ceux qui sont d'accord avec nous. Mais n'oublions pas que Sune est un malade. Il ne voit pas les choses comme nous. Il a des visions. Dans sa fièvre, il a vu un amour passionné là où vous et moi n'aurions vu qu'une affection fraternelle, profonde, certes, mais mesurée. A la rigueur les derniers feux, bien faibles, d'un amour d'enfance...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *bourru.* Où veux-tu en venir ?

GÉRARD. Je veux seulement nous redonner foi en notre respectabilité. La chaîne n'est pas rompue. La loyauté et la sagesse sont toujours les étoiles sur lesquelles se guide notre famille. Si faute il y a, ce n'est pas la nôtre. Je crois que nous sommes tous d'accord là-dessus.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *après un court instant.* Mon point de vue est... que Gérard vient d'exprimer là tout à fait le point de vue de la famille.

GÉRARD. Bien. Je suis donc prêt à faire mon devoir de médecin. Ma tâche sera pénible, mais soutenu par l'autorité de mon oncle et votre sagesse et votre tact à tous, je réussirai. Une foi en commun, une opinion sûre d'elle-même, font merveille sur un psychisme dégénéré et exalté. Je me crois capable de dissiper les chimères de Sune...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Et si tu ne réussis pas ?

GÉRARD, *de mauvais gré.* C'est là une hypothèse que je n'admets qu'à contre-cœur. Si la maladie de Sune

est si maligne, je me verrai contraint d'employer des remèdes amers pour réduire le dommage dans la mesure du possible. En tant que médecin, je m'en fais fort. Mais pour ne pas donner prise aux mauvaises langues, il me faut un témoin impartial...

LE CONSEILLER. J'ai prié le notaire d'être ce témoin.

GÉRARD, *avec un léger sourire.* Je vous remercie, mon oncle, pour votre prévoyance.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Ah ! je viens seulement de comprendre combien nous sommes unis !

LE CONSEILLER. Oui, mes chers amis, je crois que la famille se tient maintenant les coudes mieux que jamais. Il m'est agréable de dire que Gérard a regagné ma confiance un moment ébranlée. Oh ! je n'ai jamais douté de ta sagesse, Gérard. Mais il existe malheureusement une folie qui rend la vue aux aveugles, et même leur fait voir... trop de choses...

GÉRARD, *souriant.* ... et qui rend louchons les voyants !

LE CONSEILLER. C'est cela. Mais Dieu merci, nous voyons tous les choses, maintenant, de la même façon. Et je crois, comme je vous le disais, que pour l'essentiel nous sommes d'accord...

LA COLONELLE. Attendez ! Taisez-vous !

Mlle FLORA. Non. C'est l'escalier qui craque...

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. C'est le vent. J'ai entendu tout à l'heure un volet qui battait.

LE CONSEILLER. Je crois que nous n'avons rien négligé d'important... (*Il tourne la tête, écoute.*) ... d'important en cette affaire...

(*La porte du fond s'ouvre, et Rose descend lentement l'escalier.*)

LA COLONELLE, *sursautant.* Rose !

Mlle FLORA. Où étais-tu ?

ROSE. Dans la tour. J'ai cherché dans les escaliers et dans les chambres, dans les renfoncements et les embrasures des fenêtres, dans les coins et les recoins. J'ai été tout en haut, sous la girouette qui grince et geint...

LA COLONELLE. Que cherchais-tu ?

ROSE. Ce que je cherchais ? Astrid ! Que voulez-vous d'autre ?

LA COLONELLE. Mais, ma chérie, Astrid est... Astrid est...

ROSE, *passant lentement devant la colonelle et gagnant le devant de la scène.* Oui. Je crois qu'Astrid est morte... Oh ! cela me fait de la peine... Penser qu'on puisse... mourir ainsi... Je vais continuer à chercher.

Mlle FLORA. Ta place, ma chère Rose, est auprès de Sune.

ROSE. Auprès de Sune ? Pourquoi ?

LA COLONELLE. Tu pourrais le consoler.

ROSE. Oh !... vous avez bien dû tous vous en charger, de le consoler. D'ailleurs, ce peut lui être une consolation suffisante que de se savoir aimé...

LA COLONELLE. Oui, n'est-ce pas, chère enfant... tu l'aimes de tout ton cœur ?

ROSE. Moi ? Non. Tu le sais bien, mère... Non, non, non, ce tissu de mensonges-là, chère mère, Astrid l'a déchiré. L'hypocrisie n'est pas une mauvaise chose, mais il n'en reste en fin de compte qu'une toile d'araignée...

LE CONSEILLER, *se levant.* Rose !

ROSE. Mon oncle ! (*Elle les regarde l'un après l'autre.*) Ah ! je vois ! Je suis tombée en plein conseil de famille. Et te voilà, mon pauvre Gérard, qui fais figure d'accusé et de condamné..., tout comme la fois où on nous a condamnés tous les deux.

LE CONSEILLER. Gérard, je te prie... c'est un ordre... nous n'avons pas de temps à perdre... dis-lui...

ROSE. Que doit-il me dire ?

GÉRARD, *à contre-cœur.* Tu ne sais peut-être pas, Rose, que Sune est malade...

ROSE. Malade ? J'en suis navrée... Mais cela te regarde...

GÉRARD. Et toi aussi. Il n'y a sans doute que toi qui puisses le guérir.

ROSE. Moi ? Et que puis-je faire, pour cela ?

GÉRARD, *avec effort.* Tu peux... tu peux l'aimer...

(*Rose le regarde dans les yeux. Puis elle éclate d'un rire bas, doux, sans rien de forcé.*)

ROSE. Gérard... Gérard... Tu vois les yeux que fait toute la famille ? Ceux de tante Flora, petits et durs, brillants et sages, comme ceux d'un rat vraiment intelligent. Ceux de monsieur le gentilhomme de la chambre, grands et pimpants comme ceux d'une queue de paon... et guère plus profonds. Ceux de ma chère mère, humides d'inquiétude et de tendresse, comme ceux d'une biche contemplant son faon. Et ceux de notre oncle, ceux de notre oncle. Du gris glacial de la grise sagesse... comme j'imagine l'œil du dieu Odin laissé en gage au fond de la fontaine du géant Mimer, où se tient cachée la Sagesse. (*Elle fait un pas vers Gérard, et tend les bras.*) Gérard, dis-le, que tu m'aimes !

(*Gérard fait involontairement un pas vers elle, mais s'arrête. Le gentilhomme de la chambre et Mlle Flora se lèvent. Tous s'immobilisent dans des attitudes exprimant leur tension d'esprit. Mais Rose laisse lentement retomber ses bras.
Un silence.
Dans le couloir de droite, on entend un pas incertain, légèrement trébuchant.
Entre Sune, suivi du notaire, qui ne fait qu'apparaître sur le seuil pour se retirer aussitôt.
Sune gagne lentement l'avant-scène, s'arrête devant Rose, et la contemple. Elle reste immobile, le regard baissé.*)

SUNE, *calme, l'air un peu absent.* Est-il arrivé quelque chose ?

LE CONSEILLER, *bégayant.* Pour... pourquoi veux-tu qu'il soit arrivé quelque chose ?

SUNE. Rose n'est plus la même. Bah ! quelle importance !... (*Il se tourne vers la table, reste un instant silencieux et les regarde l'un après l'autre. Même jeu.*) Mais quel air avez-vous ?

LE CONSEILLER. L'air... l'air que nous avons ?

SUNE. On dirait que quelqu'un s'est moqué de vous.

LE CONSEILLER. Mo... moqué de nous ?

SUNE. Bah ! quelle importance !... (*Il se tourne vers Gérard.*) Et toi, tu t'es peint le visage ?

GÉRARD, *levant involontairement le bras pour se cacher le visage.* Non... je te...

SUNE. Tu as des cernes sombres autour des yeux. C'est le cœur qui ne va pas ? Quelle importance ?... Je ne te regarderai pas. (*Il prend une chaise et se laisse tomber, épuisé.*) Vous ressemblez tous aux hibous de la grotte. Je suis monté tout en haut de la Montagne aux hibous. Dans la grotte, ils étaient tous perchés, les hiboux, toute la famille. Je n'ai pas vu d'autres traces.

ROSE. Moi aussi, j'ai cherché.

SUNE. Ensuite je suis descendu dans la vallée. Il fait un petit clair de lune, c'est le dernier quartier. J'ai cru voir son châle blanc. Mais ce n'était qu'un anneau de brouillard. Une danse d'elfes, comme on dit. Je n'ai pas vu d'autres traces.

LE CONSEILLER, *qui a retrouvé son calme et son ton impérieux.* Tu es épuisé.

SUNE. Oh oui ! J'ai continué... continué... continué...

Mlle FLORA. Il suffit que tes valets la recherchent.

SUNE. Mes valets la recherchent ?... Et pourtant, je la sentais tout près de moi. Si proche qu'en deux

pas rapides... (*Il tend le bras, le laisse retomber.*) Dès que je faisais un pas, elle s'esquivait adroitement...

(*Un silence.*)

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *à mi-voix. Il est perdu.*

(*Rose va doucement à Sune et lui passe la main sur le front. Il pose sa main sur celle de Rose, la tient un instant dans la sienne, et l'écarte ensuite doucement.*)

SUNE. A part cela, tout était comme d'ordinaire. Les grenouilles coassaient. Le blaireau furetait à petit bruit dans les fourrés, et les chauves-souris me caressaient doucement le front de leurs belles ailes de velours.

(*Rose retire sa main.*)

Et les hiboux riaient. J'aurais cru que vous les aviez entendus. On le dirait à vous voir.

LE CONSEILLER. C'est un bonheur dans le malheur que tu ne te sois pas perdu, mon cher garçon.

SUNE. Perdu ? Il se trouve fort à propos que je sais la cartographie. Je vais dresser la carte des bois et des prairies, des enclos et des marais. J'ai découvert une nouvelle géographie.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *à mi-voix. Il est perdu.*

SUNE. Le sentier qui va de la source à la grille du parc s'appellera le sentier des Pressentiments. Puis viendra le champ où la nuit de la Saint-Jean elle a cueilli sept sortes d'herbes. Le Champ des Sept Fleurs. A côté se trouve l'enclos avec le chêne sous lequel Astrid dormait le jour où je me suis glissé traîtreusement derrière le tronc pour lui dérober le premier baiser. Le soleil du printemps me brûlait la nuque. L'Enclos du Soleil, l'Enclos du Printemps. Et dans la forêt, à l'est, le coucou me prédit une longue, longue vie. Cette forêt de l'est sera la Forêt de la Paix du Cœur. Mais celle de l'ouest, la Forêt du Plus Grand Bonheur. Nous y avons dormi cette nuit-là. (*Soudain.*) Rose ! Devineras-tu qui j'ai rencontré en pleine forêt ?

ROSE. Quand ?

SUNE. Cette nuit, voyons. Si, devine ! (*Il saute sur pied, et regarde les membres de la famille les uns après les autres.*) Devinez ! Celui qui devine juste aura la ferme avec l'étable et l'écurie, le grenier et la porcherie. Devinez... J'ai rencontré Léo.

Mlle FLORA. Le chien ?

SUNE, *de mauvaise humeur.* Le chien ? Oui, naturellement, c'est un chien.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Voilà qui est fort singulier. Au milieu de la nuit ? En pleine forêt ?

SUNE, *triomphant.* Oui !

ROSE, *tout excitée.* Il était seul ?

SUNE, *se tournant vers elle, avec un sourire mystérieux.* Qui sait ? Je l'ai appelé, mais il n'est pas venu. Peut-être quelqu'un d'autre l'appelait-il aussi, quelqu'un à qui il préfère obéir...

ROSE, *haletante.* Sune... tu crois qu'elle est vivante ?

SUNE, *son sourire s'éteint.* Vivante ? Non.. Pourquoi le souhaiterais-je ? La vie n'est que la pierre de touche qui permet au médecin de faire la preuve de son habileté. C'est une machine pour le mécanicien. Un jouet qu'on peut manipuler, et remettre en marche tant bien que mal. (*Il se tourne soudain vers Gérard.*) Non, sincèrement, je me fais du souci pour toi. Quelle mine tu as ! As-tu erré comme moi dans les bois ? Quand la fête a commencé, tu étais magnifique ! Droit comme un i, l'œil brillant, les joues en feu. Je m'en souviens ! Qui donc a répandu des cendres sur la braise ? Toute la famille, d'ailleurs, a le même air éteint. L'éclat est parti, la couleur a déteint. Ce n'était pas du vrai ?

LE CONSEILLER. Mon cher enfant, nous avons été comme toi très émus par les événements de cette nuit...

SUNE. Oui, je suis très las. J'ai vécu trois années de ma vie en ces pauvres trois heures. Cela fatigue. Et gravir la Montagne aux Hiboux, cela aussi c'est fatigant. Je me souviens que chaque fois que vous étiez attendu à Sunesholm, mon cher oncle, Astrid passait la journée en haut de la montagne. Le cœur serré, elle guettait le nuage de poussière annonçant votre arrivée. En votre honneur, mon cher oncle, cette montagne portera désormais le nom de Montagne de la Peur.

LE CONSEILLER. En... en mon honneur...

SUNE. Une montagne puissante, énorme, hideuse. Son sommet dénudé est gardé par un fourré d'épines, une broussaille de rosiers sauvages. La robe d'Astrid s'y déchirait toujours, et les épines lui griffaient la peau cruellement. Je baptise ce fourré le Bosquet de Flora. Le marais, cette grenouillère désagréable, mais sans danger, je le couronne du nom de mon cousin le gentilhomme de la chambre. Je vais ainsi petit à petit dresser la carte de tout le domaine de Sunesholm où ma jeunesse fut heureuse, bien que j'en aie eu si peu conscience que maintenant... maintenant...

(*Il s'écroule sur la chaise, et cache son visage dans ses mains. Le conseiller et les autres échangent des regards entendus.*)

LE CONSEILLER, *après un instant.* Tu nous reproches la mort d'Astrid ? Mais, mon garçon, je suis le premier à la plaindre. Je le fais de tout mon cœur, et au nom de toute la famille.

(*La colonelle, Mlle Flora et le gentilhomme de la chambre poussent en même temps un profond soupir.*)

Si j'ai moi-même, ou si quelqu'un de ma famille, bien involontairement, Dieu sait !... a contribué... hum ! a causé de quelque façon cet acte de désespoir, ce sera pour sa conscience un fardeau suffisamment lourd. Mais... d'un autre côté, il n'est pas en ce monde de malheur si noir qu'on ne distingue dans les ténèbres une lueur d'espoir. Je le crois, et cette croyance s'appuie en moi sur soixante années d'expérience. Crois-moi, ce qui arrive nous sert en fin de compte au mieux.

LA COLONELLE. C'est aussi ce que j'ai remarqué.

LE CONSEILLER. La liaison que tu avais nouée légèrement, bien trop légèrement, avec ta protégée a été rompue d'une manière affreuse. Mais peut-être... je dis : peut-être... n'y en avait-il pas d'autre...

(*Sune lève les yeux et acquiesce d'un signe de tête.*)

Mlle FLORA. Voilà mon avis ! On a vu des exemples de ce genre de liaisons qui ont duré toute la vie. Une fille de cette sorte ne lâche pas facilement prise. Et s'il y a sur ces terres une forêt de chardons, tu peux sans hésiter la baptiser du nom d'Astrid...

LE CONSEILLER. Flora !

Mlle FLORA. Les épines sont des épines, et la vérité est la vérité. Ce n'est pas ma faute si cela griffe !

LA COLONELLE. Ah ! respectons la douleur !

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *pathétique.* J'incline ma tête devant elle !

LE CONSEILLER. Oui, vénérons le chagrin. Ce fardeau bien porté est salutaire à l'âme. Il réveille ses forces endormies, et fait de l'adolescent un homme. Tu étais un adolescent exalté et puéril, mon cher Sune. J'espère et je crois que cette journée a fait de toi un homme.

SUNE, *après un moment.* Oui, c'est possible. Je le crois moi-même. Avant, il y avait trop de rêves, trop de sagas, trop de jeux et de mensonges. J'ai dû arrêter de grandir, comme un prince victime d'un sort. Tout m'était un jeu. Chaque journée n'était qu'une page tournée d'un livre d'images plein de dorures

et d'enluminures. Le texte était sûrement en vers, et les images merveilleuses. * Vous, mon oncle, vous étiez un puissant vieux troll, ayant amassé un trésor tout au long de milliers d'années, et qui râtissait et entassait encore de ses doigts avides et crochus les feuilles mortes de l'or. Un avare dans la vie, mais dans la légende un superbe personnage. Tante Flora était le célèbre chat Murr, une méchante vieille sorcière à qui un magicien facétieux avait donné sa vraie figure. Le gentilhomme de la chambre était le calife changé en cérémonieuse cigogne. Comme Astrid a pu rire de cette comparaison ! Gérard était le magicien en personne, le très savant herboriste, un maître de la magie noire. Et Rose... qu'était donc Rose, sinon la belle au bois dormant que le prince éveille d'un baiser. *
Mais aujourd'hui tout est changé. Le jeune chien a ouvert les yeux. Mais ils lui font mal.

LE CONSEILLER. Je pense que Rose possède le remède à ce mal.

SUNE. Rose ? Je me souviens... c'était ma plus belle légende... (*Il éclate de rire.*) La légende de Rose et de Gérard. Elle était sublime, elle était édifiante. Et le héros, le noble héros qui se sacrifiait... s'appelait Sune.
Je te demande pardon, Rose ! Je te demande pardon, Gérard !

LE CONSEILLER. Ah ! enfin... cela s'éclaircit !

SUNE, *se levant.* Je vous donne ma bénédiction. Prends ta maîtresse, Gérard, et va-t'en au diable.
(*Un silence. Stupeur.*)

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE, *à voix haute. Il est perdu.*
(*Il gagne le couloir de droite. Le notaire se montre. Ils se parlent à voix basse, après quoi le notaire disparaît pour faire une réapparition de temps à autre.*)

LE CONSEILLER, *pendant ce jeu de scène.* Tu portes là une grave accusation.

SUNE, *doucement.* Une accusation ? J'avais moi-même une maîtresse. Elle était ce que j'avais de plus cher au monde.

LE CONSEILLER. Une très grave accusation. Mais peut-être ne sais-tu pas ce que tu dis. (*Il regarde avec inquiétude vers la porte de droite, puis :*) Je crois que Gérard voudrait te poser quelques questions.

SUNE, *se tournant vers Gérard.* Je suis là.

GÉRARD, *qui n'est pas sûr de soi.* Tu crois donc que Rose... qu'elle... ?

SUNE, *souriant.* Elle t'aime, n'en doute pas, Gérard. Le doute est un péché mortel.

GÉRARD. Je t'en prie... contente-toi de répondre à mes questions. Si Rose m'aime, comment expliques-tu qu'elle t'ait engagé sa parole ?

SUNE. Rose a une mère pauvre, qui veut voir sa fille bien établie, et peut-être aussi avoir elle-même sa part du gâteau.

LA COLONELLE. Oh ! c'est une honte ! Un outrage à mon cœur de mère...

SUNE. Une femme ne devient pas plus qu'une femme parce qu'elle a mis un enfant au monde. Et chaque être, homme ou femme, est entouré d'un cercle magique portant ces mots : il faut vivre. Je ne connais qu'un être qui ait brisé le cercle.

LA COLONELLE. Oses-tu prétendre que j'ai vendu ma fille ?

SUNE. Y avait-il un autre moyen de vous procurer du pain, à vous et à elle ?
(*La colonelle cache son visage dans ses mains et sort lentement à gauche en retenant ses sanglots.*)

GÉRARD. Tu as beaucoup changé, Sune...

SUNE. Tu vois cela ?... As-tu d'autres questions à me poser ?

GÉRARD. As-tu quelque idée de la cause de la mort d'Astrid ?

SUNE, *avec un regard circulaire.* Qui est-ce qui dresse le procès-verbal ?

LE CONSEILLER, *inquiet.* Le procès-verbal ? Je ne comprends pas...

SUNE. Je le prie de faire bien attention à ce que je vais dire. C'est moi qui ai tué Astrid.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. *Voilà.*

GÉRARD. Comment l'entends-tu ?

SUNE. Je lui ai tenu la tête sous l'eau jusqu'à ce que la vie la quitte. Et je crois que ma main tremblait à peine... On dirait que cela vous réjouit.

LE CONSEILLER. Ton esprit exalté est plein d'idées folles. Mais ce qui nous réjouit, c'est que ta folie du moins ne va pas jusqu'à rejeter la faute sur nous.

SUNE. Ce n'est pas la volonté qui vous a manqué, c'est le pouvoir. Elle vivait dans un monde où vous n'avez jamais eu accès. Je suis navré, monsieur le gentilhomme de la chambre, mais votre mépris n'avait pas prise sur elle. Dans son monde à elle, la pauvreté n'existait pas. Les regards que vous lui jetiez et les grands airs que vous vous donniez pouvaient bien la traiter de mendiante vivant d'aumônes ! Car le merle et l'alouette, le moineau et l'hirondelle vivent d'aumônes, et le rossignol lui-même. Vous pouviez bien aussi faire des allusions discrètes à sa naissance, un peu obscure à ce qu'il paraît. Dans le monde des légendes, c'est Notre Seigneur en personne qui sert de parrain faute de mieux. Vous vouliez la blesser, mais vous en étiez incapables.

LE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE. Je jure... je jure que jamais une parole...

SUNE. Gardons notre sang-froid, cousin ! Il y a tant de gens à qui votre considération peut procurer un impérissable bonheur, et plus de gens encore que votre mépris — le mépris d'un gentilhomme de la chambre — peut mortellement blesser. Il y a tant de gens que vous pouvez anoblir de votre noblesse, adouber de votre bêtise, et assassiner d'un murmure. La terre est grande, et riche, et belle, mais Astrid est restée hors de votre atteinte.

Mlle FLORA, *prenant le gentilhomme de la chambre par le bras.* Viens, viens. Il n'est que trop évident que la mort de cette traînée lui a troublé la raison.

SUNE. Traînée, c'est cela ! Dans la bouche d'une vieille fille desséchée, il n'y a pas de plus grande marque d'honneur. Ce mot, c'est une feuille morte : tout ce qui reste de la verdure de sa jeunesse. Tous les rêves d'amour, de générosité, et de bonheur de sa jeunesse, dans sa bouche édentée se métamorphosent en ce mot de traînée, vomi sur celle qui donna son corps et son âme à la saison du printemps et de la grâce.

Mlle FLORA, *entraînant le gentilhomme de la chambre vers la droite.* Ah fi ! fi donc !

SUNE. C'est là sa façon de saluer toute parole sans fard, et quand la mort viendra — nue et sans fard elle aussi — son dernier soupir sera pour dire : Ah fi !
(*Mlle Flora et le gentilhomme de la chambre sortent.*)

LE CONSEILLER. Cela suffit. Il a perdu tout bon sens et tout respect...

SUNE. Pour la famille Ehrenstal ! Ah ! la famille est aussi honorable que son nom le donne à entendre. Elle a cueilli les lauriers de l'honneur prudemment, feuille à feuille, au service de Sa Royale Majesté et de la couronne. Mais surtout... à son propre service. Le mensonge vous fait horreur... tant qu'il

ne profite pas à la famille. Le meurtre est un péché contre le cinquième commandement, le parjure contre le huitième, et l'adultère contre le sixième. Mais il suffit de dénommer le vol sage calcul, le faux témoignage un moyen sanctifié par des fins supérieures, et l'amour défendu un jeu pour rire, et le bonhomme Moïse cache les tables de la loi sous sa barbe blanche. Je suis tout respect, mon oncle, tout respect pour vos cheveux blancs.

LE CONSEILLER, *qui, durant cette réplique, s'est dirigé vers la gauche, s'arrête, et se retourne à demi.* Tu tournes la vieillesse en dérision...

SUNE. Non, je l'admire ! Il en faut une patience pour supporter la vilenie de son prochain, et sa propre sagesse, des années et des années, sans jamais trébucher sur le cercle magique de la vie. Il faut être un fameux gaillard pour jusque sur son lit d'agonie, le cœur serré dans la main de la mort, inscrire encore un dernier chiffre dans le livre de la sagesse. Il n'y a qu'une chose que je ne comprends pas...

(*Le conseiller, arrivé à la porte, se retourne à demi.*)

C'est que vous daigniez encore vous intéresser à cela !

(*Le conseiller se caresse la barbe, hoche la tête, avec un faible sourire, et sort.*)

Tu peux maintenant me prendre le pouls, docteur ! (*Il se dirige vers Gérard.*) Le dernier Ehrenstal sur la brêche. As-tu quelque remède contre la folie ? Fais-moi une ordonnance. Mais rappelle-toi que je n'ai pas le bonheur d'appartenir à la famille. Il y a beaucoup de choses que je ne supporte pas.

(*Gérard se retire vers le fond.*)

Je n'ai jamais été capable de comprendre l'hygiène bien entendue. Celle qui consiste à aimer à doses homéopathiques. Et à prendre mon amour comme une médecine préparée de la main d'un médecin plein de sagesse et d'expérience. Avaler des couleuvres, c'est aussi une manière de chirurgie. Et avaler son cœur tout entier, c'est ta spécialité. A moins qu'il ne te soit resté dans la gorge ?

Non, pourquoi pars-tu ? Pourquoi pars-tu ? Rose ! Retiens ton amant ! Ai-je blessé son cœur délicat par quelque méchante raillerie ? Ai-je dit qu'il avait vendu son amour pour s'acheter avec l'argent de notre oncle un diplôme de médecin ? Ai-je dit qu'il m'a cédé celle qu'il aimait pour échapper à bon compte à une folie qui avait osé s'attaquer au dernier de la lignée des Ehrenstal ?

(*Gérard sort à droite.*)

Pourquoi ne le suis-tu pas ?

ROSE. Qui devrais-je suivre ?

SUNE, *appelle.* Monsieur le Notaire ! Monsieur le notaire !

(*Le notaire paraît sur le seuil, hésitant, inquiet.*)

Maître, inscrivez au procès-verbal que le médecin a trouvé le cas sans espoir. Il n'existe pas de remède pour le seigneur de Sunesholm.

(*Le notaire fait un geste d'effroi, et disparaît.*)

Qu'ils prennent le château, les étables et les écuries, les greniers et les porcheries. Pour tout ce qui porte le nom d'Ehrenstal, me voici un homme mort, un fou. Va en paix, ma belle Rose ! Tu perds ici ton temps et ta jeunesse.

ROSE, *va vers lui, s'arrête.* Il existe un remède à la folie.

SUNE. Tiens ! Et comment s'appelle-t-il, ce remède miraculeux ?

ROSE, *doucement.* La folie.

SUNE, *après un temps.* Non, non, ne joue pas la comédie. Il n'y a pas une ombre de folie dans tes jolis yeux. Va, suis ta famille.

ROSE. Je n'ai plus de famille. (*Plus près.*) Je crois maintenant à la saga.

SUNE. A la saga ?

ROSE. Maintenant j'ai senti, moi aussi... une lourde main sur ma tête.

Et je n'ai plus envie de la tenir au-dessus de l'eau.

SUNE, *la saisit et l'attire un moment à lui.* Oh non ! tu te moques ! (*Il la repousse.*)

(*On entend des voix. Sune et Rose écoutent. Peu à peu, on distingue les cris :* Astrid ! Astrid !

Les deux couples du premier acte entrent à peu près en même temps à droite et à gauche. Ils s'arrêtent sur le seuil, pressés d'apporter leur nouvelle, haletants. Les garçons et les filles parlent alternativement, leurs répliques se chevauchant.)

LES JEUNES GENS

— Elle est vivante !
— Astrid est vivante !
— Nous l'avons vue !
— Nous venons de la voir !
— Astrid !
— C'est bien elle !
— Nous l'avons vue dans le parc !
— Nous avons vu son châle blanc !
— Astrid !
— C'est bien elle !
— Nous l'avons appelée !
— Nous avons couru après elle !
— Elle s'est cachée !
— Elle s'est cachée dans le parc !
— Elle s'est moquée de nous !
— Elle s'est seulement moquée de nous !
— Astrid s'est moquée de nous !
— Astrid s'est seulement moquée de nous !

Pendant qu'ils disent cela,

LE RIDEAU TOMBE

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (28 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RFLIURES AV.-SC. (28 n°s)
France et U. F. F. F.	3.600	950	1.700
Etranger F. F. (1)	4.100	1.100	1.900
Allemagne (Rép. Féd.) D. M.	35	12	17
Autriche Sch.	240	70	110
Belgique (2) F. B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	8,5	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis Doll.	8,5	3	4

	AVANT-SCÈNE (28 n°s)	THÉATRE AUJOURD'HUI (6 n°s)	RELIURES AV.-SC. (28 n°s)
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (6) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (7) Liv. St.	27	8	14
Norvège (5) Cr.	60	18	30
Portugal (8) Esc.	220	80	135
Suède (5) Cr.	45	15	22
Suisse (9) F. S.	35	12	17
Venezuela (10) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (11) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et U. F. : 27, rue Saint-André, PARIS (6e). C. C. P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste.

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER :

(1) Pour les pays étrangers, autres que ceux indiqués ci-dessous, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro et 131, rua Marconi, Sao-Paulo.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(7) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(8) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(9) M. R. Haefeli, 11, av. Jolimont - Genève.
(10) M. Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(11) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

acte 4

Le décor est le même qu'au premier acte.

La même nuit, juste avant la pointe du jour. L'obscurité est encore profonde, mais commence tout de suite à se dissiper, et passe graduellement à un gris de plus en plus pâle et de plus en plus froid.

La scène a pour toutes lumières la lanterne sous la voûte du puits, et la lanterne à la grille de la terrasse. Celle-ci est près de s'éteindre, avec de temps en temps une remontée de sa flamme qui jette alors une vive lumière.

La Saga est accroupie sur la table, immobile. Silence, vent.

DES CRIS LOINTAINS. Astrid ! Astrid !

(*Silence. Grincements de girouette, notes de harpe éolienne. Bruit de course. Puis, très fort.*)

PLUSIEURS VOIX D'HOMMES ET DE FEMMES. Astrid ! Astrid !

(*Astrid entre à gauche, vivement, par l'avant-scène. Elle a couru et a le souffle haletant. Le châle blanc luit faiblement dans la pénombre. Mais on ne distingue clairement Astrid que lorsqu'elle est arrivée au puits.*)

ASTRID, *chuchotant.* Léo... Léo... viens, mon beau chien ! Viens !

(*Le chien la rejoint ; elle est maintenant devant la voûte éclairée du puits.*)

Reste tranquille, allons ! Nous voici revenus à la maison ! A la maison ! Nous avons fait faire au maître le tour du royaume à la course. Notre royaume ! Et nous voici revenus à la maison. Allons, la paix ! (*Elle se penche. On entend le bruit que fait la chaîne quand elle rattache le chien.*) Fini de jouer, Léo. Ça redevient sérieux...

DES CRIS LOINTAINS. Astrid ! Astrid !

(*Elle se lève, écoute, regarde autour d'elle.*)

ASTRID, *chuchoté.* Reste tranquille... tranquille... Le jour va se lever...

(*Elle traverse furtivement la scène pour gagner la serre de droite, ouvre la porte et entre. Elle referme la porte sur elle, la clé tourne dans la serrure. Sune entre par la grille de la terrasse, s'arrête sous la lanterne vacillante, se protège les yeux de la main en visière, et scrute l'obscurité. Il descend l'escalier. Rose vient à la grille.*)

DES CRIS ENCORE PLUS LOINTAINS ET PLUS FAIBLES. Astrid ! Astrid !

SUNE. A quoi bon appeler ? A quoi bon chercher ?

ROSE. Je l'ai vue près de l'escalier.

SUNE. Et maintenant... maintenant, ils la voient tout à l'autre bout du parc.

ROSE, *à côté de lui.* Mais je l'ai vue ! Je l'ai vue ! J'ai fait un faux-pas, et à ce moment précis j'ai vu son châle blanc dans la lumière de la lanterne. Tu t'es penché pour m'aider, c'est pourquoi tu ne l'as pas vue, toi.

SUNE. Je l'ai vue dans la forêt, dans la montagne, dans la vallée, dans le parc. Mirages ! Où que j'aille, j'avais l'impression qu'elle se trouvait tout près de moi. A quelques pas, quelques pas seulement. C'étaient autant de mirages, d'images de la lanterne magique de l'angoisse. Et de la solitude. Je ne la vois plus. (*Il descend l'escalier.*)

ROSE, *l'accompagnant.* Nous allons la trouver, cher Sune. Quatre yeux y voient mieux que deux.

SUNE. Non. Il n'y a plus le moindre espoir. J'ai mérité mon châtiment.

ROSE. C'est ta conscience malade qui parle. Ton châtiment ne sera qu'une nuit d'angoisse. Au lever du soleil, tout se dissipera.

SUNE. Tu ne connais pas Astrid ! Crois-tu vraiment qu'elle veuille se venger ? Combien de fois n'a-t-elle pas enduré souffrances, humiliations, dépits. Mais plutôt que de me causer une seule heure d'inquiétude, elle chassait son dépit. Donne-moi la main, tu pourrais trébucher...

ROSE. Tais-toi. J'ai entendu un soupir...

SUNE. Moi, j'ai entendu des pas, des soupirs, des respirations haletantes d'inquiétude et de fatigue. Hallucinations ! Dès que ma pensée la quittait pour aller à quelqu'un d'autre — à toi — la forêt redevenait silencieuse et déserte.

ROSE. As-tu regardé dans les serres ?

SUNE. Je ne me souviens plus. Si... de ce côté-là, mais pas de celui-ci... (*Près de la serre de gauche.*) Je vais allumer les lanternes. Pendant ce temps-là, cherche dans les lilas de l'autre serre.

ROSE, *traversant la scène.* Ce ne sont pas les cachettes qui y manquent.

(*Sune entre dans la serre de gauche. Rose arrivée à la serre de droite secoue la porte.*)

ROSE. La porte est fermée.

VOIX DE SUNE. La clé est dessus.

ROSE, *tâtonnant après la serrure.* Non. Elle n'y est plus...

VOIX DE SUNE. Attends. J'arrive. Je vais faire sauter la serrure...

(*Des lanternes s'allument dans la serre de gauche, éclairée maintenant comme au premier acte. Pendant ce temps, Rose traverse la scène, et s'arrête à quelques pas de la porte de la serre de droite, en pleine lumière.*)

SUNE, *dans la porte.* A quoi bon chercher ? Ce sera bientôt le matin, le jour, la lumière. Mais cette nuit n'aura jamais de fin. Combien de temps nous faudra-t-il vivre, Rose, pour oublier cette nuit d'angoisse ?

ROSE. Les roses s'inclinent profondément vers la terre.

SUNE. Des cyprès et des lys... la couronne sur un cercueil.

ROSE. Non, non, non ! Elle est vivante ! (*Sur le pas de la porte.*) Qu'est-ce qu'on voit briller là-bas, dans le fond ?

SUNE. Des narcisses.

ROSE. Quel parfum !

SUNE. C'est un parfum empoisonné.

ROSE. Et si elle s'était cachée là ? Si elle s'était assoupie ? Si le parfum l'avait endormie ?

SUNE. Regarde toi-même !

ROSE, *reculant.* Non, non, je n'ose pas... je n'ose plus chercher...

SUNE. Parce que tu n'as plus d'espoir. Oh ! ne mens pas, Rose ! Il n'y a plus le moindre espoir.

ROSE, *répète comme une somnambule.* C'est ta conscience malade...

SUNE, *l'attirant à lui.* Combien de temps nous faudra-t-il vivre, Rose, pour oublier cette nuit d'angoisse ?

ROSE, *même jeu que tout à l'heure.* Au lever du soleil, tout se dissipera... (*Elle a de la peine à respirer.*) Que l'air est lourd, ici... ces roses, comme elles portent à la tête... peut-être tout ce parfum l'a-t-il endormie...

SUNE. Cherchons, Rose... viens...

ROSE, *répète.* Peut-être le parfum l'a-t-il endormie... (*A peine ont-ils franchi le seuil que la porte se referme doucement.*)

LA SAGA. Réfléchissez ! Réfléchissez bien ! Peut-être le parfum l'a-t-il endormie..., peut-être s'est-elle assoupie...

Non, cher, cher maître ! Non, mademoiselle Rose ! Ma sœur Astrid est une petite maligne qui ne s'endort pas si facilement. Surtout quand son bonheur est en jeu. Elle est un peu trop éveillée. Et si je ne me trompe, elle a éveillé aussi... votre conscience. Ce n'est pas rien ! (*Pensive.*) Hors les taupes et les grenouilles, auxquelles je n'ai jamais rien compris, les hommes sont bien la race la plus bizarre. Ils coassent comme les grenouilles à tout propos, tâtonnent à l'aveuglette comme les taupes. Ils trouvent toujours des paroles, mais ne trouvent jamais leur chemin. A moins qu'une petite saga ne leur donne un coup de main.

Et comme ils crânent, après cela ! Houououou !

* Quand les sagas chantent des héros sans pitié et de belles atrocités, on les croit sans contrôle ! Quand elles parlent de tendres cœurs qui aiment et en meurent, on trouve cela drôle ! Voyez par exemple mon maître ! Quel plaisir ne prend-il pas à la saga de son ancêtre ! Ce chevalier n'avait ni bonté ni merci, c'est vrai, mais quel gaillard aussi ! Et Gudrun, la pauvre, à sa fontaine, peut-on trouver meilleure image d'une fille aimante et fidèle, bien que peu sage ? Qu'il faisait bon imaginer sa peine, à cette petite ! Car la vie est terriblement cruelle, et le monde est plein de gnomes et d'hypocrites qui ne savent que ricaner.

Mais posez seulement un couvercle sur le puits de la Saga. Et puis faites de sa noble et vaillante héroïne une pauvre gamine qui veut mourir parce que son gandin d'amant prend un peu trop à la légère son sentiment. Et c'est un autre son de cloche... Alors le chevalier tremble comme une feuille. Le seul bruit que l'écho recueille n'est plus le fracassant galop du destrier. Ce n'est qu'un pied fourchu qui cloche à travers les halliers : un tendre faon docile et sans courage, apprivoisé, tout disposé à chercher sans cesse ni fin son pâturage, s'empêtrant les sabots jusqu'à sa mort dans les herbes du chagrin et les ronces du remords. *

(*Elle éclate d'un petit rire.*)

Ah ! mon maître, ce ne fut pas si facile de tremper sa pensée avec sa volonté ! Briser un lys sans hésiter est moins aisé que tu ne crois. Sur le pas de l'amour léger un chardon croît. Mais ce n'est que dans la sagà que le chardon de la luxure ouvre de mortelles blessures. (*Elle saute sur pied.*)

Notre jeu tire à sa fin. Bientôt le manteau des apparences va tomber. Le voile de brume qui est monté de la fontaine de Gudrun et qui a entouré le château de la peur grise et de l'angoisse d'une vieille légende, va se dissiper. Il ne manque que le tableau où l'amour fidèle reçoit sa récompense. Les méchants ont eu leur châtiment, l'étourdi a reçu un rude avertissement. L'amant égaré s'est réveillé plus réfléchi. C'était là le but de la comédie, et nous l'avons atteint. Tout est fin prêt pour le tableau final, où l'héroïne tombe — juste avant le rideau — dans les bras du héros. Après quoi la Saga redescendra dans son puits, sa tâche terminée. Je laisserai le soin de formuler la morale de l'histoire... aux grenouilles, toujours en veine de paroles.

Astrid, ma sœur, sors de ta cachette. Le soleil va se lever, dont la lumière fait voler les trolls en éclats...

(*Une clé tourne dans la serrure, et la porte de la serre de droite s'entrouvre. Tout de suite après, des pas à droite. La Saga reprend sa position première. Sur l'avant-scène, à droite, entre le conseiller, suivi à deux pas de Gérard. Ils s'arrêtent au milieu de la scène.*)

LE CONSEILLER. Ainsi, tu accumules les reproches comme autant de fardeaux sur les épaules du vieillard que je suis, comptant bien qu'elles finiront par fléchir sous le faix. Elles étaient dures, les paroles de Sune, dures, les paroles de Rose, mais celles qui te viennent à la bouche sont plus amères encore que les unes et les autres. C'est moi qui ai étouffé ta jeunesse, étranglé ton amour. C'est moi qui ai fait de toi un homme sans honneur. Un homme sans ressort, sournois, amer, qui n'est capable que de haine. Et cette haine, c'est ton cadeau d'adieu au vieillard.

GÉRARD. Vous déformez mes paroles, mon oncle. Je n'ai parlé que de ma reconnaissance. Maintenant comme avant...

LE CONSEILLER. Oui, maintenant comme avant. Mais jamais je n'ai aussi clairement distingué derrière le voile des paroles cette vérité : la raillerie qui peut se cacher derrière une protestation de gratitude. Je t'ai tenu lieu de père...

GÉRARD. Je n'ai pas dit autre chose ! En lieu de père, la Providence m'a donné un conseiller du commerce.

LE CONSEILLER. Je n'ai jamais haï personne, et — Dieu me vienne en aide ! — ceux que j'ai aimés ne sont pas bien nombreux. Mais mes pensées n'ont cessé de tourner autour de toi, de ton avenir, de ton bien-être et de ton bonheur...

GÉRARD. J'en conviens ! A chaque pas, je donnais du front contre un grillage de pensées dures comme du métal.

LE CONSEILLER. C'est pour l'amour de toi, uniquement pour l'amour de toi, que j'ai donné Rose à Sune...

GÉRARD. Je sais, cher oncle. Et depuis des jours et des années, je cherche les mots pour exprimer comme il convient ma gratitude...

LE CONSEILLER. Etait-ce un crime ? Oui, sans doute, un crime de haute trahison envers l'amour. Sur la terre entière, il n'est pas une question qui soit aussi importante que celle-ci : Est-ce cet homme, celui-ci et pas un autre, qui va partager le lit nuptial de cette femme, celle-là et pas une autre ? Ce couple, la terre fut créée pour lui servir, dans toute sa magnificence, de chambre à coucher. C'est pour cette nuit de noces que fut tendue la voûte du ciel, pour cette fête que furent allumées les étoiles, et le soleil n'a reçu sa lumière que pour

montrer à l'amant que la volupté de la nuit n'était pas un rêve.

GÉRARD. Vous devenez poète. Venez me dire ensuite que l'amour n'est pas capable de transformer une pierre en un être de chair et de sang...

LE CONSEILLER. Je connais l'amour...

GÉRARD. Par ouï-dire.

LE CONSEILLER. C'est une puissance, bien sûr. Mais j'en connais d'autres. Je sais une puissance si sombrement fatale, si terriblement paralysante, que la vie elle-même n'est plus qu'une ombre dans sa sphère. C'est la pauvreté. Aussi vrai que nous sommes mis en ce monde pour gérer notre bien, personne n'est-il plus pitoyable que celui qui s'embourbe dans le marais de la pauvreté. Elle attire sans pitié et étouffe dans sa vase quiconque ne met pas la sagesse plus haut que toutes les autres vertus, du cerveau ou du cœur. (*Il remonte vers le fond, s'arrête.*) Voilà en quelques mots ma profession de foi. Elle a fait ses preuves pendant soixante-dix années. Espérons, Gérard, que ta nouvelle foi atteindra le même âge...

GÉRARD. Non, espérons seulement qu'elle ne se survivra pas. Tout le monde n'a pas votre vitalité, mon oncle.

(*Le conseiller monte l'escalier, s'arrête à mi-chemin, et se retourne à nouveau vers Gérard.*)

LE CONSEILLER, *d'une voix calme et douce.* Tu veux dire que j'ai vécu trop longtemps ?... Non, ne réponds pas. Ne te fatigue pas l'esprit en quête d'une pointe. Ne cherche pas quelle tournure ironique tu pourrais donner à ta pensée. Ce n'est plus la peine. (*Il monte jusqu'à la dernière marche.*) Je reconnais que mes vieilles épaules ploient sous le faix. Ma vie est finie, et je suis seul. Si j'avais eu la folie de choyer ton caprice, la gratitude et l'affection m'auraient accablé maintenant. Mais le fardeau que j'ai à porter aujourd'hui se nomme solitude. Il est lourd et vide, lourd et vide. Et pèse cependant bien peu à côté de quelques pelletées de terre.

Adieu, mon garçon. Je n'ai plus le temps ni la force de penser à ton bonheur. Cherche-le toi-même. Et si le bonheur s'appelle Rose... prends-le. On dit que l'or devient à la fin feuilles mortes entre les mains des vieillards. C'est possible. Je vais compter les feuilles mortes. Toi, compte les baisers ! Compte les mots tendres, compte les caresses et les étreintes, les jours de bonheur et les nuits de félicité. Compte-les et pèse-les. Tout doit être compté, pesé, et inscrit en chiffres clairs dans les grands livres. Un joli solde créditeur est le meilleur oreiller. Et notre sommeil sera long.

(*Il sort par la grille de la terrasse. Sous la lanterne à la flamme vacillante, il se retourne avec un salut, un petit sourire. Au même instant, la lanterne s'éteint, et disparaît dans l'ombre. La lumière faible et sans couleur, où les personnages et les objets n'apparaissaient que comme des ombres, fait place peu à peu à l'aube.*)

LA SAGA. Voilà que les étoiles du ciel pâlissent, et que le vent laisse retomber ses ailes, aussi douces que le duvet des oisillons. C'est le moment où chaque amant murmure dans son sommeil le nom de sa bien-aimée. C'est le moment, petite Astrid, c'est le moment où Gudrun but à la fontaine à perdre haleine, le moment où mon cœur devint aussi calme que l'eau froide et claire de la source.

(*Gérard traverse lentement la scène, et va vers la serre de gauche. La porte de la serre de droite reste ouverte.*)

Mais le jour avant le jour avant celui du Jugement dernier verra la source se tarir...

C'est la chanson qui le dit, oui !

Je crois que la source jaillit éternellement du sein de la terre pour le réconfort de tous ceux qui ont soif. Seul doit se méfier de la source celui qui a mis trop tard ou trop rarement le pied dans le pays de la saga. Qui ne devient pas pareil à un enfant cherchera en vain le pays de la saga.

(*Gérard gagne rapidement la porte de la serre, se fait des œillères de ses deux mains, et regarde à travers la vitre. Il recule soudain, et reste immobile, la main devant les yeux.*)

Il ne mourra pas près de la source, et il ne vivra pas non plus en homme sage, et fort, et plein d'autorité. Il cherchera son chemin à l'aveuglette comme une taupe, et coassera des invectives comme seules peuvent le faire les grenouilles, chaque fois qu'il entendra le friselis d'une source.

Ta place, ô traître de la pièce !, est parmi les hiboux, dans la grotte de la montagne. Là, tu compteras chaque minute de bonheur que tu as rayée, toi-même rayée, de ta vie. Et tu attendras la fin de tes jours, aussi craint, aussi solitaire qu'un hibou, les yeux aussi grands ouverts et aussi vides de larmes que ceux d'un hibou. Maître larron, tu t'es dérobé ton propre bonheur !

(*Tête basse, le visage caché derrière les bras, Gérard traverse la scène, cherche la porte à tâtons, et entre dans la serre de droite.*)

* Voilà comment justice est faite près de la source de Gudrun !

Mais les gentils et joyeux enfants qui ont cherché leur sœur toute la nuit, je leur tends — par jeu seulement ! — une coupe pleine à ras bord de baisers et de caresses, délicieux breuvage matinal, eau cristalline. *

(*Au loin, musique de danse, violon et flûte. Par la gauche, au pied de la terrasse, entre la bande des jeunes gens, formant une farandole. Ils ont des mines et des gestes joyeux, débordants de l'ivresse du matin, mais dans un silence total. Ils font un tour de la table sur la pointe des pieds. Lorsque le premier garçon repasse devant la porte de la serre de gauche, il lâche la main de sa cavalière, s'arrête, appelle les autres du geste. Ils forment un double demi-cercle devant la serre, les jeunes filles tout près du vitrage, les cavaliers chacun derrière sa danseuse.*)

CHUCHOTEMENTS. Rose... Sune... Rose... Sune...

(*Après un petit moment, les dames se détournent, l'air un peu gêné, et essaient de se frayer un chemin à travers la chaîne que forment les cavaliers. Cela fait un jeu silencieux et bref autour de la table. Pendant ce jeu, la Saga se laisse glisser à bas de la table, et va se poster devant la voûte du puits, dont la grille est ouverte.*
Chaque cavalier attrape sa cavalière et l'embrasse. Puis la farandole se reforme rapidement et sort à droite dans le fond, en serpentant.)

LA SAGA. Il est temps de couronner l'œuvre. Cher public, vous m'avez crue riche de belles paroles bien plus que d'actes, c'est certain. Vous vous êtes trompé. J'ai joué aux dés avec le Destin le bonheur d'Astrid. Vous avez pu m'entendre railler — peut-être trop ! La pièce tendrement, pieusement aussi, pourtant, n'a fait que tendre à l'union de deux amants.

* Quand l'amour et la mort font alliance, il n'est sur la terre puissance qui leur résiste. Ni la cupidité, ni la vanité, ni la légèreté, ni la folle sagesse et la folie du sage, non, rien.

Il a écouté la Saga, mon jeune maître, qui ne fut pas, hélas ! des plus fidèles. Une vieille légende a dissipé la brume et frayé le chemin pour le triomphe de l'amour. *

Astrid ! Astrid ! Hâte-toi ! Le jour va poindre ! Et ensuite... ensuite... qui se souciera, ensuite, de la saga du crépuscule et de l'angoisse de la nuit ? (*Elle crie :*) Qui est-ce qui croit aux légendes, ici ? (*Un silence.*)

Même l'écho n'entend plus ma plainte. Les bruits confus qui hantent le milieu de la nuit font place aux sons éclatants du jour, et l'arche constellée d'or qui traverse le ciel s'éteint, n'est plus que cendre grise dans la lumière du matin.

Vite ! Vite ! Une fin à la comédie ! Entrez, monseigneur le héros, et toi aussi, l'héroïne...

(*Gérard et Astrid sortent de la serre de droite. Il la tient serrée par le poignet et lui fait traverser ainsi la scène jusqu'à l'autre serre. Il la prend brutalement aux épaules, la pousse devant lui, et la force à regarder dans la serre.*)

LA SAGA, *surprise.* Comment ? Le traître est encore là ? Va-t'en, allons, va-t'en ! Tu n'as plus rien à faire dans la comédie de la Saga. Sur un geste de la Saga, tu dois disparaître. Tu ne veux pas ! Tu oublies ta sortie...

(*Astrid recule et se cache le visage dans ses mains. Gérard éclate d'un rire retentissant, la lâche, et disparaît en quelques bonds derrière la serre.*)

Parti... je respire. (*Avec une inquiétude croissante.*) Mais le héros... le héros... le héros ! La pièce n'a-t-elle plus de héros ? Parais, seigneur Sune. Parais, je t'en prie..., je te le commande..., je te l'ordonne...

(*Astrid remonte lentement vers le fond, son châle glisse de ses épaules. Elle s'arrête, secouée de sanglots étouffés.*
La Saga dit, doucement, d'une voix sans timbre. Ma sœur... ma petite sœur... pleure...

(*Astrid sort par le fond à droite. En même temps, la porte de la serre de gauche s'ouvre, et Sune en sort. Il tient Rose par les deux mains, et l'attire à lui avec une douce violence.*
Un temps.)

Quand le sang bouillonne aux feux du matin, comme sève sous l'écorce, la Saga n'est plus de force. J'ai moi-même à ma fête invité le Destin, et c'est ma faute si maintenant mon hôte avec les deux héros de la saga s'amuse. Je suis légende bien trop vieille pour avoir encore aujourd'hui le pouvoir d'attendrir par magie ou ruse la puissance qui seule trace son chemin à l'humaine race.

(*La lanterne de la voûte du puits s'éteint, et la Saga disparaît dans l'ombre. Rose se détache, et regarde autour d'elle avec inquiétude. Sune fait quelques pas vers le fond.*)

SUNE. Nous sommes seuls...

ROSE, *avec un frisson.* Seuls. J'ai froid...

SUNE, *tendant les mains vers elle.* Sens comme mes mains à moi sont brûlantes...

ROSE. J'ai froid... j'ai peur...

SUNE. Je sais que je t'ai fait du mal...

ROSE. Oui, fais-moi du mal !

SUNE. Je n'étais qu'un gamin stupide. Oh oui ! stupide !

ROSE, *après un silence, chuchote.* Et maintenant ?

SUNE, *se rapprochant d'elle.* Maintenant ? Je suis fou...

ROSE, *dans un murmure.* Oui... la folie... la folie... (*Elle jette ses bras autour du cou de Sune. Même jeu.*) La folie...

SUNE, *même jeu.* La folie...
(*Un soupir plaintif à demi étouffé.*)

ROSE, *se détachant vivement.* Tais-toi !
(*Ils écoutent.*)

SUNE, *souriant.* Que tu es poltronne ! Que tu es poltronne !

ROSE. Tu n'as pas entendu ?

SUNE. C'est le chien qui geignait.
(*Rose regarde autour d'elle. Elle aperçoit le châle d'Astrid.*)

ROSE. Regarde ! Regarde !

SUNE, *ramasse le châle, l'examine, et le pose d'un geste indifférent sur la table.* C'est le châle d'Astrid...

ROSE. Astrid !

SUNE, *après un temps, à mi-voix.* Que nous importe Astrid... ou Gérard ? (*Avec une raillerie appuyée.*) Le sot ! le sot !

ROSE, *murmuré.* Le sot !

SUNE, *même jeu.* ... qui ignore ce qu'est la folie...

ROSE, *même jeu.* La folie...
(*Ils restent un moment silencieux, et se regardent dans les yeux. Puis Sune gravit l'escalier en quelques bonds, se tourne vers Rose, et tend les bras.*)

SUNE, *dans un mouvement de joie intense.* Rose ! Rose ! Le jour s'est levé, notre jour ! (*Il entre dans la grille.*)
(*L'aube grandit. Rose monte l'escalier. Ils restent immobiles à regarder la lumière du matin.*
Un silence.)

LA VOIX DE LA SAGA. Il existe une loi qui condamne l'esclave de l'amour rejeté, dédaigné, trahi, et fidèle, à veiller sans trouver le repos toutes les nuits que Dieu fait, et à s'endormir inconsolé au petit matin.

SUNE, *dans une joie intense.* Le soleil ! Le soleil ! Le soleil !
(*Il se saisit de Rose qui se défend.*)
Non... non... je ne te lâcherai pas...
(*Ils se serrent l'un contre l'autre dans une étreinte qui est comme une lutte. Enlacés, ils disparaissent derrière la voûte de feuillage.*
La scène reste un moment vide.)

LA VOIX DE LA SAGA. Car chaque jour est celui du Jugement dernier pour qui croit aux légendes.
(*Astrid entre à droite, elle s'avance d'un pas mal assuré vers la table, secouée de frissons qui la font s'arrêter et chanceler. Elle prend le châle et s'en enveloppe en grelottant. Gérard entre vivement à gauche. Il est secoué d'un rire silencieux contenu. Il s'appuie de la main droite sur la table, et de la gauche montre la grille.*
Astrid chancelle. Gérard la regarde attentivement.)

GÉRARD, *chuchote.* Astrid..., Astrid..., qu'y a-t-il ? (*Plus haut, pressant.*) Non, Astrid... sois sage..., sage..., il n'est que d'en rire, voyons... (*De plus en plus fort, de plus en plus pressant.*) Que veux-tu faire d'autre ? Il faut en rire..., en rire... (*Il crie soudain.*) Astrid !
(*Astrid s'affaisse soudain et tombe à terre. Gérard à genoux près d'elle la secoue, la palpe.*)
... Etre sage..., rire..., être sage..., rire... Tout ce qui importe, c'est d'être... d'être....
Il se tait et fixe ses yeux droit devant lui, le regard vide. Sa tête s'affaisse lentement cependant que

LE RIDEAU TOMBE

ATTENTION !

Nous rappelons à nos abonnés qui ont reçu un carnet de billets à tarif réduit qu'ils peuvent l'utiliser dans les théâtres suivants : Théâtre de Paris (*La Toile d'Araignée*), Théâtre Récamier (*Tueur sans gages*), Théâtre de Lutèce (*L'Exception et la Règle*), Théâtre du Tertre (*Justice à Miramar*), Théâtre Hébertot (***Je vivrai un grand amour***).

" UNE SAGA "...

La présentation à Paris de la pièce de Hjalmar Bergman par le Théâtre de Malmoë a été l'événement attendu de la saison du Théâtre des Nations. Et cela, à cause de la personnalité de son metteur en scène Ingmar Bergman.
Or, il semble que la réputation cinématographique d'Ingmar Bergman ait, tant soit peu, faussé le jugement des spectateurs (et des critiques) parisiens. Chacun voulant trouver dans le travail du metteur en scène la confirmation des impressions ressenties devant les films du réalisateur. Confusion dangereuse dont l'œuvre dramatique suédoise a subi le contrecoup. Pourtant, Ingmar Bergman avait bien pris soin de préciser que, si le cinéma était sa « passion », le théâtre demeurait son « métier ». Puisque nous étions au théâtre, c'était l'œuvre d'un auteur et le travail d'un homme de théâtre qui étaient avant tout en cause.
Il faut signaler, cependant, que les représentations de Une Saga, *au Théâtre des Nations, ont donné lieu à une heureuse initiative, à laquelle « L'Avant-Scène » est étroitement associée, celle de mettre le texte de la pièce, en français, à la disposition du public. Ce que Jean-Jacques Gautier ne manqua pas de souligner dans* Le Figaro : « Grâce à la remarquable organisation du Théâtre des Nations, qui nous envoie, maintenant, des pièces traduites avant la représentation, nous, critiques, ne pouvons plus nous plaindre de ne pas avoir compris les beautés des pièces. »

...ET LA CRITIQUE

JACQUES LEMARCHAND :

Une pièce très digne d'occuper une scène française

Une Saga a été composée en 1919 par Hjalmar Bergman, qui est mort en 1931. Mais sa pièce, devenue paraît-il, populaire pour le public suédois, n'a été jouée pour la première fois qu'en 1942. Le texte français que j'ai lu et qui est de MM. C.-F. Bjurströn et Roger Richard, me semble satisfaisant, et très digne d'occuper une scène française. Il faudrait seulement, mais cela ne paraît pas impossible, réunir deux comédiennes qui aient la grâce, le talent et le charme de Mmes Bibi Anderson et Gunnel Lindblom : ces deux actrices, que les amateurs de cinéma connaissent bien, introduisent le spectateur, en paraissant seulement, au sein même de la féerie et de la poésie ; et la simplicité de leur jeu, sa fluidité légère l'y maintiennent aisément tout un soir.

Le Figaro Littéraire.

ROBERT KEMP :

Une sorte d'envoûtement

D'où naissaient notre émotion, notre tendresse, cette sorte d'envoûtement qui nous saisissait, alors que, dans cette langue inconnue, nous avions tant de peine à suivre les voltes, les évolutions, les métamorphoses des âmes ? La poésie de la Suède est singulière, magique. Elle a une puissance extraordinaire... Notre sujétion, presque immédiate, dès le lever du rideau, venait-elle de la voix argentine, des gestes harmonieux, de l'ardeur de la « Saga » elle-même, incarnée par Mlle Bibi Anderson ? Des teintes de pastel d'un décor envahi de brumes délicates, voilé de gazes ?

Le Monde.

JEAN GRIMOD :

Une œuvre à plus d'un titre attachante

C'est une œuvre à plus d'un titre attachante et prenante qu'*Une Saga* d'Hjalmar Bergman, mise en français par Bjurstrom et Roger Richard. Il y a là mieux et plus que le dépaysement provoqué par cette œuvre suédoise. Il y a un très curieux « climat » créé par l'interférence de la légende et de la réalité, le thème de l'Eternel retour étant ici traité comme la vibration imprimé à des événements contemporains par le choc de faits anciens. La poésie n'est pas que verbale comme il arrive souvent ; elle atteint le domaine qui est le sien propre, et qui est une « sur » ou une « sous-réalité », comme on voudra, poésie au reste d'autant plus sensible qu'elle ne s'impose pas, ne s'affiche pas, mais, comme la Saga, tient les fils de l'action.

La Semaine Radiophonique.

JEAN VIGNERON :

Une version suédoise de « On ne badine pas avec l'amour ».

En dépit d'une intelligente initiative du Théâtre des Nations — le texte intégral de l'œuvre jouée est mis à la disposition des critiques — beaucoup d'obscurités demeurent quant à l'originalité, la valeur dramatique, les beautés poétiques d'*Une Saga*. Nous avons eu le sentiment, dans l'état actuel des choses, d'assister à la représentation d'une version suédoise d'*On ne badine pas avec l'amour*. C'est à Musset, en premier, que fait songer Hjalmar Bergman. Mais le nom d'Anouilh et de Maeterlinck ne sont pas de trop, non plus, pour rendre compte, ici, de la brumeuse évocation des fantômes d'autrefois ; pour disséquer, là, certaine querelle de famille où l'argent prend une odeur de pourriture.

La Croix.

GEORGES LERMINIER :

Ingmar Bergman joue le jeu

Plus je vois de spectacles au Théâtre des Nations, quels qu'en soient les styles, plus je me persuade que nous sommes dévorés, nous Français, par une sorte de respect humain : nous fuyons la *théâtralité*, nous n'osons plus la regarder en face. Ingmar Bergman joue le jeu, comme il le fait d'autre part dans ses films, sans hésiter à paraître ingénu. Quand il s'empare d'un thème, il ne tourne pas autour : il se mesure avec lui. C'est ce que fait, sur un registre un peu différent, Jean Anouilh. Et c'est justement ce qu'il nous arrive de lui reprocher. Mais Cocteau lui-même a essuyé les mêmes reproches, et Salacrou et bien d'autres.

Le Parisien Libéré.

GUY LECLERC :

Une soirée intéressante

Rendons à Bergman ce qui n'est pas à Bergman. A Hjalmar la poésie, le romantisme et cette atmosphère tragique et satirique à la fois qui peut aussi bien faire songer à Musset qu'à Edgar Poe ou à Hoffmann.
A Ingmar, reconnaissons la science des emplacements, le don de composer des tableaux vivants (l'éclairage vieil or du spectacle m'a ravi). Une mise en scène statique, certes, avec quelque chose d'assez curieusement désuet, venant d'un homme du Septième Art.
Et, cependant, Bergman (Ingmar) sait donner de l'espace aux sentiments dans les décors brumeux de Arje Ekman. Il sait mettre en valeur le satire du milieu social cupide et borné où se déroule cette belle et douloureuse histoire d'amour. Il imprime, enfin, à l'interprétation la marque d'un « régisseur » minutieux et exigeant.

L'Humanité.

MARCELLE CAPRON :

La perfection, pour tout résumer

Je ne crois pas qu'après Bibi Anderson, ceux qui l'auront vue puissent jamais voir d'autre comédienne dans le rôle de la Saga. Nous redoutions ce long monologue qui commence la pièce. Quelle épreuve pour tous ceux qui n'entendent pas le suédois. Eh bien, même à ceux-là, l'interprétation de Bibi Anderson fait paraître la scène courte. Iréelle et si vivante à la fois, grave et mutine, elle a une richesse et une vivacité d'expression, une grâce de gestes et d'attitudes qui ravissent, et sa présence dans le mouvement ou dans l'immobilité remplit la scène. Elle est en même temps un esprit et une jeune fille.
Ingrid Thulin, Rose (comme ce nom va bien à cette grande fleur éclatante) est « la femme », belle, désirable, coquette et consciente de son pouvoir avec une sensualité, une grâce, aussi, souveraine, tandis que, plus effacée comme il convient à son personnage, Gunnel Lindblom nous émeut dans le rôle d'Astrid...
... La perfection pour tout résumer. Bravo la Suède ! Le Théâtre Municipal de Malmœ peut avoir l'orgueil de sa troupe.

Combat.

Pièce en 1 acte
de Ingmar Bergman

Adaptation française
de Catherine
et Ulf Ekeram

PEINTURE SUR BOIS

PERSONNAGES

La Jeune Fille
Jöns
Le Chevalier
La Sorcière
Le Forgeron
Marie
L'Acteur
Lisa
Carin
Le Conteur

Ingmar Bergman a écrit cette pièce en un acte comme exercice pour les amateurs de théâtre en général et pour les élèves de sa propre école de théâtre à Malmô (Suède) en particulier. La pièce parut dans une édition spécialement conçue pour le théâtre amateur, le texte portant en regard des indications de mise en scène. « Peinture sur bois » fut aussi jouée par le théâtre royal de Stockholm en 1954.

Quelques années après avoir écrit cette pièce, Bergman, toujours hanté par son atmosphère et les problèmes qu'elle contient, tourne son grand chef-d'œuvre cinématographique : « Le Septième Sceau ». On retrouve ici « Peinture sur bois » avec ses dialogues et son message inchangés, mais le sujet en est élargi : Quelques personnages nouveaux apparaissent, créant la matière propre à la technique du cinéma.

Le drame a son fondement dans la société du Moyen Age. La religion était catholique, mais les prêtres pratiquaient la magie noire et tenaient à toutes sortes de superstitions païennes. Dans les fléaux comme la Grande Peste, on croyait voir se manifester la colère de Dieu. Pour détourner cette colère, on brûlait des sorcières et l'on faisait des processions fantastiques où l'on se fouettait et où l'on se torturait pour plaire à Dieu. L'homme du Moyen Age vivait dans l'angoisse éternelle du salut de son âme.

U. E.



DE GAUCHE A DROITE : LISA, LE CHEVALIER, MARIE, LA SORCIERE, LE FORGERON ET PAR TERRE L'ACTEUR : LE FORGERON : « Et c'est avec ça que je suis marié ! »

« Peinture sur Bois » fut représentée la première fois en France le 4 mars 1959 au « Théâtre de la Cité Universitaire » avec des élèves du « Centre National d'Art Dramatique » dans une mise en scène d'Ulf Ekeram et la distribution suivante :

La Jeune Fille	Catherine Weinberger
Jöns	Daniel Prévost
Le Chevalier	Daniel Leur
La Sorcière	Catherine Ekeram
Le Forgeron	Bernard Wavert
Marie	Madelein Gobeil
L'Acteur	Eric Barat
Lisa	Catherine Vital
Carin	Sophie Romane
Le Conteur	Ulf Ekeram

LE CONTEUR : *Dans une église de campagne au sud de la Suède, j'ai vu le sujet de notre pièce peint sur le bois du mur juste à droite du porche. La peinture date de la fin du XIII[e] siècle et elle est inspirée de la peste qui en ce temps-là ravageait ces régions. L'artiste en est inconnu.*

Ainsi j'ai appelé ma pièce « Peinture sur bois ». Elle suit à peu près l'histoire contée par le peintre. Celle-ci commence près des petites fenêtres du porche où le soleil baigne de ses rayons un paysage encore vert, et elle se termine quatre mètres plus loin dans le coin sombre, où se déroulent les derniers événements dans une aube blafarde et pluvieuse... (Geste vers des silhouettes, puis il disparaît.)

LA JEUNE FILLE. Personne n'a le droit d'entrer ici.

JONS. Allons, je te pardonne, car tu ne peux guère nous reconnaître.

LA JEUNE FILLE. Je n'y suis pour rien, mais il est interdit de franchir cette limite.

JONS. Et pourquoi n'est-ce pas ton frère ou ton père ou ton mari ou ton maître qui vient nous en informer ?

LA JEUNE FILLE. Mon frère est malade. Mon père n'est pas revenu de la guerre. Mon mari est mort il y a trois jours.

JONS. Je vais entrer et parler sérieusement à ton frère. Il nous reconnaîtra bien, moi et mon maître.

LA JEUNE FILLE. Non, n'avancez pas.

JONS. Je comprends ton inquiétude. Moi et mon maître nous sommes couverts de poussière, nous avons l'air sales et déguenillés et nous n'avons pas de chevaux. Mais nous ne sommes pas des malfaiteurs.

LA JEUNE FILLE. Nous avons la peste.

JONS. Eh ! Mais c'est affreux. Oui, ça le moins qu'on en puisse dire, c'est que c'est désagréable... et ... dégoûtant.

LA JEUNE FILLE. Personne n'y échappe. Il n'y a aucun remède, aucune fuite possible. Tu sens cette odeur de fumée ? Elle stagne au-dessus de la forêt depuis ce matin...

JONS. Oui, maintenant que tu me le dis, je sens quelque chose qui m'irrite les narines.

LA JEUNE FILLE. On a brûlé une sorcière là-bas ce matin, à la croisée des trois chemins. On dit qu'elle est la cause de la peste. D'ailleurs elle a avoué qu'elle a eu des rapports avec le Diable.

JONS. Mon Dieu. Alors, tout est bien. Il faut toujours prendre garde à ces diables de sorcières qui provoquent la peste ou bien elles attirent d'autres fléaux.

LE CHEVALIER, *éloigné* (1). Allez, viens, Jons, assez bavardé.

JONS. Mon maître veut continuer la route.

LA JEUNE FILLE. Comment il s'appelle, ton maître ?

JONS. Il s'appelle Antonius Block et il est ton maître autant que le mien. Pendant dix ans nous étions en Terre Sainte nous faisant mordre par les serpents, piquer par les insectes, déchirer par les bêtes sauvages, massacrer par les païens, empoisonner par le vin, souiller par les femmes, manger par les puces et pourrir par les fièvres, et tout cela à la gloire de Dieu.

LE CHEVALIER, *éloigné*. Faut-il que je te fouette pour que tu te taises ?

JONS. Voilà que tu te fâches, maître. Mais vraiment, j'ai raison. Notre croisade était si bête que seul un vrai idéaliste aurait pu l'inventer. Adieu, belle fille, nous n'avons pas les moyens de te récompenser pour ce que tu nous a appris, mais tu nous feras bien crédit jusqu'à ce que nous nous revoyions au Paradis..., si toutefois tu y vas.

(Ils s'éloignent silencieusement. Musique faible.)

LA JEUNE FILLE. Ils devraient obéir, retourner et descendre par les pays sains. Ils n'ont pas vu les yeux des contaminés, ni leurs mains, ni le sang qui écume autour de leur nez et leur bouche. Ils n'ont pas vu l'abcès sous le cou du malade; chaque matin il est plus grand que la veille, et il en sort de l'eau et du pus. Chez certains il devient aussi grand qu'une tête d'enfant, et le corps du pestiféré se contracte et se raccourcit autour de l'abcès et les membres deviennent des cordes vibrantes de folie. Ils s'efforcent d'arracher l'abcès de leur lit, ils se mordent les mains, ils se déchirent les veines de leurs ongles et leurs cris déchirent les nuages. Puis ils se roulent par terre, dans leurs lits, sur les prairies, puis ils tombent, ils s'étouffent, ils crèvent dans les fossés, dans les étables, dans les fermes, au bord de la rivière, dans les cheminées. Les hommes fuient les villages contaminés, ils montent plus haut dans le pays, et tout le temps une ombre les suit, l'ombre d'un seigneur implacable.

(Silence. Des pas qui s'arrêtent.)

JONS. Jons, mon pauvre petit, que la forêt est sombre et pourtant le soleil vient à peine de se coucher. Un crapaud est assis entre mes côtes et m'étreint le cœur. Si je chantais un peu : « Dans la mer nagent les poissons, et des grands bateaux y flottent », et ici de grands hommes crèvent comme des mouches. As-tu peur, Jons ? Non. Tu n'as pas peur, mon petit Jons ? Non. Vraiment pas peur du tout, mon pauvre petit Jons ? Si, j'ai si peur qu'il pourrait m'arriver un accident d'un moment à l'autre si mon estomac n'était pas aussi vide que l'éternité. *(Temps)* Qui es-tu, ma jolie fille ? Tu n'as pas peur de l'obscurité ?

LA SORCIERE. Je peux vous accompagner ?

JONS. Mon maître et moi, nous allons nous reposer. Nous revenons de la Terre Sainte et voilà pourquoi nous sommes un peu fatigués, tu comprends ?

LA SORCIERE. Alors je vais me reposer aussi.

JONS. Comme tu veux. Tu viens avec moi dans les broussailles, là-bas ?

LA SORCIERE, *impudente, provocante*. Pour quoi faire ?

JONS. Eh ben, on pourrait cueillir des myrtilles, par exemple, il y a si longtemps...

LA SORCIERE. Si vous saviez qui je suis, vous ne m'auriez pas proposé d'aller cueillir des myrtilles... ni de faire quoi que ce soit d'ailleurs.

JONS. Et qui es-tu, si on peut te le demander ?

LA SORCIERE. Je suis la sorcière qu'on a brûlée ce matin à la croisée des trois chemins.

JONS. Alors, vraiment, tu ne devrais pas être ici puisque tu es morte.

LA SORCIERE. Bien sûr que je suis morte.

JONS. Donc, tu es un fantôme, et moi je ne crois pas aux fantômes, donc tu n'existes pas, donc tu ne peux pas être assise là et nous déranger, mon maître et moi, à moins que nous ne soyons morts, nous aussi, et transformés en fantômes... Si c'est comme ça, je n'y comprends rien, et alors je me fous de tout, et je ne dis plus un mot avant le jour du Jugement Dernier.

LA SORCIERE. Toi et ton maître, vous avez sans doute assisté à l'exécution ?

JONS. Malheureusement pas. Nous étions justement à l'étranger.

(1) A la représentation du Théâtre royal de Stockholm, le chevalier était muet et mimait ses répliques.

LA SORCIERE. Vers le matin, je me suis endormie un moment, mais je fus presque aussitôt réveillée par le tapage de la foule devant la prison. J'avais peur et je pleurais, mais en vain, puisque tout était déjà décidé. J'ai grimpé à la fenêtre et j'ai regardé la cour. La charrette dans laquelle on devait m'amener était là. Le prêtre était là aussi, mais je ne pouvais pas voir le bourreau. Le soleil était sur le point de se lever, et il n'y avait pas un nuage dans le ciel, il était complètement vide. J'étais là et je regardais les hommes. J'ai commencé à distinguer leurs visages et leurs voix m'ont traversé les oreilles et c'était comme des cris d'oiseaux méchants... Puis j'ai regardé mes mains qui s'agrippaient à une prise du mur et mes ongles étaient cassés et noirs de sang, mais les jointures se blanchissaient et je gardais toute ma force. Alors, j'ai entendu des voix, la porte s'est ouverte et je suis tombée du mur. J'étais par terre, le front contre les planches qui puaient la paille pourrrie. Ils se sont penchés et m'ont prise par la taille, ils m'ont tiré les épaules et ils m'ont mis une griffe de fer autour du cou; j'avais froid, j'avais si froid que je ne pouvais ni parler ni crier ni marcher. Mais ils tiraient sur mon collier et je ne pouvais que les suivre. Ils m'ont traînée en descendant un escalier et tout au long d'un corridor. Chaque fois que je tombais, j'étouffais presque. Ils tiraient sur mon collier, mais ils ne touchaient pas mon corps comme les autres gardiens. Ils ne riaient pas et ne plaisantaient pas comme ceux qui m'ont coupé les cheveux. Ils étaient silencieux et inquiets; ils tiraient sur le collier de fer et ils avaient peur. Ils savaient qu'Il me suivait, et qu'Il me retenait la jupe.

Alors les portes se sont ouvertes et le soleil m'a frappée au visage. Ce fut comme un cri dans le soleil et le vent du matin ramassa du sable qu'il nous jeta à la figure. J'étais entravée à l'envers dans la charrette de sorte qu'il me fallait tenir la tête serrée contre la poitrine, et quand la charrette cahotait sur la route, j'avais mal parce que le fer m'entamait le cou, mais je ne criais pas. La douleur vint à mon secours, les pierres de la route vinrent à mon secours, le grincement des roues m'aida; il n'y avait rien devant et rien derrière. Je fermai les yeux et le soleil brûlait en des vagues rouges à travers mes paupières. J'entendais le bruit de mille pas et la poussière de la route était comme de la fumée. Je sentais les hommes autour de moi respirer, leur pouls battre et leurs yeux s'élargir. Mais nous étions tous silencieux.

Quand nous sommes arrivés au lieu de l'exécution, à la croisée des trois chemins, ils ont délié mes entraves et j'ai penché la tête en arrière. Au-dessus des pins, au-dessus de tout il y avait des traînées de nuages minces en forme de mains; alors j'ai remarqué la fumée. Elle jaillissait de l'immense amas de broussailles là-bas et tout le monde commença à tousser. Le bois prit feu, ce fut une flamme énorme. Nos visages s'échauffèrent. Alors je me retournai, et Lui était là, derrière moi... et sa bouche s'élargit en une grimace. Ses yeux devinrent ronds et clairs, il vint tout près de moi, je sentis son haleine contre ma joue, et il posa sa main sur ma hanche. Alors je me tourne vers l'amas de broussailles et la foule qu'on aperçoit derrière, et j'élève les mains au-dessus de ma tête, j'écarte les doigts, je me lève sur la pointe des pieds, je me tends aussi haut que possible et alors je rie... je rie, mais c'est comme lorsqu'un enfant rit, et je me mets à crier, et soudain des mots commencent à surgir à travers mes cris; c'est comme des poissons dans un torrent : « Maintenant la roue s'est mise en marche, maintenant le sable s'éboule, maintenant crie l'oiseau nocturne, maintenant tout prend son élan, maintenant tombe l'arbre, maintenant tremble la vipère maintenant la roue s'arrête, maintenant voie la sainte cohorte, maintenant elle a disparu, maintenant la roue est arrêtée, maintenant silence partout, maintenant l'élan est proche, maintenant le sable est desséché,... maintenant hurle la montagne, maintenant bâille la rivière..., maintenant... maintenant ils sont ici... » Alors ils m'ont frappé la bouche avec un bâton et je suis tombée par terre. Puis ils m'ont clouée sur l'échelle et ils l'ont levée au-dessus du feu, et le feu vola vers moi et attrapa mes vêtements et avant de tomber vers le bûcher, la tête la première, je brûlai comme une torche. Alors ils chantèrent un psaume, mais JE N'AVAIS PLUS PEUR. Il tenait son grand corps devant le mien et nous coulâmes dans une eau profonde... Il s'engloutit et je n'avais plus froid...

(*Très long temps. Silence. Des pas.*)

LE FORGERON. Pardon si je vous dérange, mais est-ce que quelqu'un a vu ma femme ?

JONS. Non, vraiment pas. Nous n'avons pas rencontré un chat.

LE FORGERON. C'est dommage ça !

JONS. Vous l'avez perdue ?

LE FORGERON. Enfuie. Avec un acteur.

JONS. Si elle a si mauvais goût, vous feriez mieux de la laisser courir et ne pas lui faire l'honneur de courir comme ça dans la forêt à sa recherche.

LE FORGERON. Vous avez tout à fait raison, Monsieur. Mon intention était plutôt de l'assommer.

JONS. Ah ! alors, c'est une tout autre affaire !

LE FORGERON. D'ailleurs je vais assommer le bouffon aussi.

JONS. Il y en a beaucoup trop comme lui et, même s'il n'a rien fait, on devrait l'assommer pour la seule raison que c'est un bouffon.

LE FORGERON. Eh oui, ma femme s'est toujours intéressée à l'art dramatique.

JONS. Ce fut bien là son malheur.

LE FORGERON. Son malheur, mais pas le mien, parce que celui qui est le malheur en personne ne peut être atteint d'aucune espèce de malheur, cela va sans dire. Est-ce que tu es marié, toi, d'ailleurs ?

JONS. Moi ! Cent fois et même davantage; je ne peux plus compter mes femmes, ça arrive facilement quand on voyage.

LE FORGERON. Je t'assure qu'une femme est pire que cent; à moins que j'aie été frappé plus durement que les autres misérables hommes de ce monde misérable, et cela m'étonnerait bien.

JONS. Oui, c'est un enfer avec des femmes, et sans femmes c'est un enfer, donc on a beau dire, le plus logique, c'est de les assommer pendant qu'on s'amuse le plus.

LE FORGERON. Du rabachage et de la mauvaise soupe, des cris et des couches sales d'enfants, des ongles pointus et des malices, des querelles et une diable de belle-mère. Et puis quand on veut se coucher et dormir après une longue journée, ça recommence : des larmes et des lamentations sans fin.

JONS ET LE FORGERON (*à l'unisson*). Pourquoi tu ne me dis pas bonsoir gentiment ? Pourquoi tu ne me chantes pas une chanson ? Pourquoi tu ne m'aimes pas comme avant ? Pourquoi tu ne regardes pas ma nouvelle chemise, tu me tournes seulement le dos et tu commences à ronfler !

JONS. Ah, oui !

LE FORGERON. Ah, oui ! Alors le bateleur est arrivé puant le parfum, aussi plein de flatterie que toi d'entrailles. Et il jouait de cette diable de lyre et soupirait et pleurait avec ses yeux bleus et ses joues

roses. Il allait et venait dans la maison, pirouettant avec le cul en l'air comme un chat au mois de mars, et me voilà avec des cornes si grandes que je ne peux même pas entrer par la petite porte de l'église sans me pencher.

JONS. Et puis ils ont foutu le camp.

LE FORGERON. Je vais les pincer avec les tenailles, je vais leur frapper la poitrine avec le petit marteau, je vais leur caresser doucement le crâne avec la grande masse. (*Il pleure.*)

JONS. Que diable fais-tu ? Tu pleures ?

LE FORGERON. Oui, regarde le forgeron ! Il pleurniche, il gémit comme un petit chat qu'on noie.

JONS. Alors là, je ne comprends plus rien du tout. Tu viens pourtant d'être libéré d'une vraie mégère.

LE FORGERON. Tu ne comprends pas.

JONS. Aha. C'est ton amour-propre qui est piqué.

LE FORGERON. Ça peut encore passer.

JONS. Alors, tu n'es pas un homme. Vraiment pas !

LE FORGERON. C'est peut-être que je l'aime.

JONS. Tiens, tiens ! C'est peut-être que tu l'aimes ! L'amour, c'est un autre mot pour le désir, plus du désir, plus du désir, plus une énorme quantité de fraude, de tromperie, de fausseté, de mensonge en un mot. L'amour est la plus noire des pestes, si encore on en mourait, cette cochonnerie serait là pour quelque chose ; mais l'amour passe, il passe presque toujours, il y a seulement quelques imbéciles de temps en temps qui meurent d'amour. L'amour est aussi contagieux qu'un rhume, il te dérobe ton sang, tes forces, ton indépendance et ta morale si tu en as. L'amour est une grimace fatigante qui se termine dans un bâillement. Si tout est imparfait dans ce monde, l'amour est la chose la plus parfaite à cause de sa parfaite imperfection.

LE FORGERON. Tu dois être heureux, toi, d'avoir la langue si bien pendue et même de croire à ton galimatias.

JONS. Mon cher Monsieur, permettez-moi de vous faire remarquer que j'ai lu, entendu et vécu la plupart des contes de fées que nous nous racontons. Oui, j'ai même avalé les contes à dormir debout sur le Bon Dieu, les anges, Jésus-Christ et le Saint-Esprit, sans éprouver de grandes émotions.

LE FORGERON. Prends garde. La forêt est noire et la nuit s'approche. Prends garde à ce que tu dis !

JONS. Voilà mon Evangile. Mon petit ventre est ma sphère, ma tête est mon éternité et mes mains deux soleils splendides. Mes jambes sont les pendules damnés du temps et mes pieds sales les deux points de départ parfaits de ma philosophie. Mon monde, c'est un « monde-de-Jons », un monde comme tous les autres, acceptable pour personne sauf pour moi, ridicule pour tout le monde et pour moi aussi, absurde pour le ciel et sans intérêt pour l'enfer. Tout cela vaut exactement autant qu'un bâillement. Avec la seule différence qu'un bâillement est plus délicieux.

LE FORGERON. Aïe ! Voilà que ça me reprend.

JONS. Qu'est-ce que tu as ?

LE FORGERON. Je pense à ma femme, tu sais. Elle est si belle..., elle est si belle qu'on ne saurait la décrire sans une lyre.

JONS. C'est justement ce qu'a fait le bouffon.

LE FORGERON. Son sourire est comme de l'eau-de-vie ; ses yeux comme des myrtilles et ses fesses comme des poires savoureuses. Oui, la femme tout entière est comme un fraisier ; je la vois devant moi avec ses bras pareils à des concombres délicieux.

JONS. Ça va ! Tu es un très mauvais poète, même quand tu es saoul, et ta culture potagère m'ennuie.

LE CHEVALIER, *éloigné.* Allons, en route !

LE FORGERON. Puis-je vous accompagner un bout de chemin ?

JONS. Si tu as fini de pleurnicher, oui, sinon je te laisse. La sorcière est là aussi. Du reste, quelle société !

(*Ils avancent. Musique.*)

LE FORGERON. Tiens, la lune se lève !

JONS. Alors, nous pourrons mieux voir le chemin.

LA SORCIERE. Je n'aime pas la lune.

(*La musique s'arrête.*)

LE FORGERON. Les arbres sont bien immobiles cette nuit !

JONS. Cela vient du fait que le vent ne souffle pas.

LE FORGERON. Je veux dire qu'ils sont très immobiles.

JONS. Aooo ! Qu'est-ce que c'est ?

LA SORCIÈRE. Ce sont les chauves-souris qui tout le temps volent au dessus du chemin et frôlent nos visages.

LE FORGERON. Le silence est complet. Si encore on entendait un renard !

JONS. Ou un hibou !

LE FORGERON. Ou l'aboiement d'un chien.

JONS. Ou une voix humain autre que la sienne.

LA SORCIÈRE. Le clair de la lune brûle les yeux de sorte qu'on peut à peine voir.

JONS. Il est dangereux de rester au clair de lune. Ne le savez-vous pas ?

(*Ils marchent en silence.*)

MARIE. Est-ce que quelqu'un peut me montrer la route qui mène à la frontière ? Celle-ci n'est évidemment qu'un sentier, et je crois que je me suis égarée.

JONS. Si tu nous suis, tu trouveras la peste, si tu prends la direction opposée tu trouveras la peste, à moins que la peste ne te trouve bien avant cela.

MARIE. C'est justement de la peste que j'ai peur. J'ai pris mon petit enfant dans son berceau et voilà maintenant toute une journée que je marche sans avoir rencontré âme qui vive. Quelqu'un a-t-il un peu de pain ?

JONS. Voilà un morceau de ma dernière miche. Si tu peux la mâcher, tu es plus forte que moi. Il est vrai que je n'ai que deux dents !

MARIE. Merci !

LE FORGERON. Attention tout le monde, le moment est arrivé. Qui est-ce que j'aperçois derrière les troncs, sinon ma très douce moitié à laquelle se trouve attaché un bouffon ? Prenez place, s'il vous plaît, Messieurs-dames, car maintenant il va y avoir une exécution ! Bonsoir, ma très chère épouse, je vois que vous faites une petite promenade nocturne avec votre petit chien de manchon... ou comment appelez-vous ça qui tourne autour de vous, là, à gauche ?

L'ACTEUR. C'est toi, le sale forgeron qui insultes ma chère dame, la charmante Cunégonde ?

LE FORGERON. Elle s'appelle Lisa. Lisa la folle ou le porc, Lisa la vipère, Lisa la putain, la garce, l'infidèle, Lisa la crasseuse ou Lisa la pouffiasse ou tout ce que tu peux trouver toi-même de plus sale, grande ordure !

L'ACTEUR. Toi, sale bâtard de sept roquets galeux, si j'étais dans tes haillons pouilleux, j'aurais une telle honte de mon haleine, de mes gestes, de ma voix, bref, de toute ma personne que j'aurais aussitôt purgé la nature de ma physionomie gênante.

LE FORGERON. Et moi, je vais arranger ta petite gueule de telle sorte que tu ne pourras même plus faire tes bouffonneries chez les cannibales et autres païens.

L'ACTEUR. Et moi, je vais te donner un coup de pied tel que tes entrailles te sortiront par les oreilles.

LISA. Regardez-moi, Messieurs ! Regardez-moi, pauvre femme désespérée. Et puis, écoutez ces hommes ! Regardez l'acteur ! Ecoutez surtout sa voix !

L'ACTEUR. Ma voix ! Ah oui, ma voix, mon instrument vocal !

LISA. Oui vraiment, tu as une voix, tu as même des cors au pied. Mais cela ne signifie pas pour autant que tu sois un être humain.

JONS. C'est un bouffon. Je propose donc que nous mettions ensemble fin à cette dispute en assommant l'acteur.

LISA. Messieurs, comprenez-moi. Quand il venait me chuchoter de belles paroles à l'oreille, je ne savais pas alors que c'était des répliques de son répertoire. Quand il m'a embrassée la première fois, je ne me doutais pas alors que cette scène avait été répétée devant le directeur sévère du théâtre ou devant quelque miroir poussiéreux. Quand sa barbe me chatouillait si doucement, je ne savais pas alors que c'était une fausse barbe ; son sourire est une rangée de fausses dents de plus en plus gâtées vers le fond de sa bouche. Ses parfums, il les a volés, ses chansons, il les a chipées ; ses gestes, il les a vu faire par quelqu'un d'autre auparavant. Messieurs ! Peut-on vraiment dire que l'acteur soit un être vivant comme nous autres ?

L'ACTEUR. Si vous croyez que je vais faire un plaidoyer pour ma soi-disant réalité, vous vous trompez bien. Je suis un acteur sans théâtre, un pantin sans ficelles, un poète sans poème, un amant sans amour, les poux eux-mêmes ne veulent pas de moi. Eh bien, Monsieur, je jette ma petite épée de bois, je ne veux pas me défendre.

LE FORGERON. Mais il faut que tu te battes avec moi, sinon je ne peux pas t'assommer. Il faut au moins que tu m'excites pour que je puisse devenir aussi furieux que tout à l'heure.

L'ACTEUR. Tenez, je prends mon poignard et j'en appuie la pointe contre mon cœur, tu n'as qu'à pousser un peu, et mon inexistence va vite se transformer en une solide et indéniable réalité : l'évidence absolue du cadavre !

LISA. Fais donc quelque chose ! Ne sois pas si veule, cet homme est une honte pour toi aussi bien que pour lui-même. Va donc achever le misérable ! Il te supplie de le faire. (*Pause.*) Alors ?... tu ne veux pas ?... je vais le faire moi-même. (*Elle le fait.*)

L'ACTEUR, *il fait une grande scène de mort.* Aïe, à moi ! (*Pause.*) Je me meurs.

JONS. Partons. Je me sens mal à l'aise.

LE FORGERON. On a peut-être mangé quelque chose qui ne passe pas.

JONS. On n'a rien mangé du tout.

(*Ils s'éloignent. L'acteur se lève et regarde autour de lui pour s'assurer que personne ne le voit. Il contemple son poignard et sa situation. L'acteur a sa représentation privée pour lui-même.*)

L'ACTEUR. Ils sont partis ? Oui, ils sont partis ! Bon, alors je peux me lever. Où est mon poignard ? Là ! J'ai presque honte que ce ne soit qu'un poignard de théâtre, et que je ne sois pas mort pour de bon. En même temps, je suis flatté qu'ils aient cru à ma mort. Je suis ici, et j'ai honte et je suis flatté bien que mon public ait disparu parmi les arbres il y a longtemps ; mais maintenant je trouve ça dégoûtant d'être ici honteux et flatté. Mais je suis quand même assez content de moi d'être dégoûté d'avoir honte et d'être flatté... Pourtant c'est vaniteux d'être content de soi d'avoir honte et d'être flatté. Mais si je commence à réfléchir à ma vanité, j'aurai mal à la tête. Ridicule ça quand même, être ici tout seul dans la forêt obscure avec mal à la tête parce que il se trouve que j'éprouve de la vanité d'être content de moi d'être dégoûté d'avoir honte et d'être flatté !... (1) (*Il se retourne brusquement.*) Au secours ! Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ?

LA JEUNE FILLE. Je viens te chercher de la part d'un seigneur noir et très dur. Il dit qu'il a besoin de l'accompagnement de ta lyre. Tu vas mener la danse ce soir là-bas près de la pierre qui marque la frontière.

L'ACTEUR. Je n'ai pas le temps.

LA JEUNE FILLE. Le dur seigneur prévoyait cette réponse. Il dit que tu mens.

L'ACTEUR. J'ai ma représentation.

LA JEUNE FILLE. Elle est ajournée.

L'ACTEUR. Mon contrat...

LA JEUNE FILLE. Il est annulé.

L'ACTEUR. Mes enfants, ma famille...

LA JEUNE FILLE. Ils vivent mieux sans toi.

L'ACTEUR. Il n'y a pas de fuite possible ?

LA JEUNE FILLE. Aucune.

L'ACTEUR. Aucune cachette ? Aucune exception à la règle ?

LA JEUNE FILLE. Non, il n'y a aucune exception.

L'ACTEUR. Ce doit être un dur seigneur !

LA JEUNE FILLE. C'est un dur seigneur.

L'ACTEUR. Alors, allons-y avant qu'il ne s'énerve.

LA JEUNE FILLE. Pourquoi soupires-tu ?

L'ACTEUR. Je soupire tout simplement. C'est défendu ? (*Du vent. Musique.*)

LE CONTEUR. Les promeneurs sont très fatigués. Ils ont atteint une clairière au milieu de la forêt où ils s'enfoncent dans la mousse. Ils sont silencieux et écoutent leurs souffles, le battement de leurs pouls et le vent qui remue les cimes. Marie s'est assise un peu à l'écart avec son enfant. Elle regarde le clair de lune qui n'est plus immobile et mort, mais étrangement changeant.

MARIE. Un matin la Sainte Vierge s'en vint au puits quérir de l'eau. Là les lézards se glissaient parmi les pierres ; tantôt ils étaient dans la lumière, tantôt dans l'ombre. Elle se pencha sur la margelle et regarda le miroir obscur de l'eau. Ses joues étaient devenues maigres et ses yeux s'étaient agrandis. L'enfant avait été lourd à porter justement ce matin-là dans la chaleur vibrante du soleil, et c'est pourquoi elle pleura un peu, et ses larmes tombèrent une à une dans l'eau du puits. Quand elle eut fini de pleurer, et cela très rapidement, elle se sentait un peu mieux, presque gaie, et amena de l'eau dans sa cruche. Le soleil étincelait dans les ruisseaux froids et quelques gouttes jaillirent sur sa jupe rouge et sur ses pieds nus. Elle enleva le sel des larmes qui brûlait ses joues, et elle but de l'eau fraîche. Elle buvait dans ses mains arrondies en coupe. Alors l'enfant bougea dans son sein, et elle rit aux éclats dans sa solitude. Elle se redressa, les mains serrées contre son corps et elle leva la cruche de ses bras musclés et bruns. Puis elle monta les quelques pas de la pente qui conduisait vers la maison du charpentier. Elle marchait dans la chaleur étincelante du matin, mais ses pas avaient la légèreté de la danse. De la route on entendait des aboiements de chiens et les cris des bergers emmenant leurs troupeaux vers la montagne, vers l'ombre rafraîchissante de l'oliveraie...

Telle fut ma chanson sur Marie, la Vierge.

(*Le vent revient, mais maintenant comme des sou-*

---

(1) Dans la représentation à Stockholm, le conteur apparaissait et donnait ses réflexions sur la situation de l'acteur, tandis que celui-ci les exprimait par le mime.

pirs lourds et longs, terribles. La lumière diabolique est peu à peu vaincue par une aube grisâtre. Carin entre par la gauche.

Peut-être est-ce la chanson de Marie qui leur a donné la force de se lever, peut-être est-ce le vent qui les fait se serrer l'un contre l'autre en regardant le ciel ; Marie cependant reste assise et berce son enfant.)

JONS. Mais est-ce que quelqu'un peut nous dire où nous sommes exactement ?

CARIN. Vous êtes revenus à votre point de départ, la borne frontière. Vous avez marché en cercle et vous voilà attendant et grelottant au petit matin. Le vent commence à souffler et les nuages s'amassent à l'horizon qui devient gris dans la lumière du petit jour.

LE CHEVALIER. Qui es-tu ?

CARIN. Je suis la femme du chevalier Antonius Block. J'ai quitté le château à cause de la peste. J'étais parmi les derniers... Tu ne me reconnais donc pas ?

LE CHEVALIER. Et qu'est-ce que tu fais ici ?

CARIN. Tu vois ces feux là-bas ? Tu entends la musique ? Ce sont les soldats de l'autre pays qui ont barré la frontière par une haute clôture qui traverse tout le pays d'un côté à l'autre. Il y a des soldats partout, aucun habitant du pays contaminé par la peste ne peut entrer. Nous n'avons plus qu'à attendre.

LE CHEVALIER. Attendre quoi ?

CARIN. Rien. La peste. Pauvre Antonius Block, mon pauvre amour, est-ce que tu me reconnais ? Maintenant je vois que c'est bien toi. Quelque part dans tes yeux, quelque part dans ton visage, caché et terrifié, je vois le petit garçon qui partait il y a si longtemps. Alors, c'était drôle, votre croisade ? Vous avez tué un bon nombre de païens, vous vous êtes battus comme des braves et vous avez cassé beaucoup de lances et d'épées ? Vous avez fait beaucoup de prières auprès du Saint-Sépulcre et vous avez violé beaucoup de femmes...

LE CHEVALIER. Oui, je suis un peu fatigué.

CARIN. Tu as froid ? Tu veux mon châle ? Non ?

JONS. « Dans la mer nagent des poissons et de grands bateaux y flottent. »

CARIN. Silence ! Vous n'entendez pas ?

JONS. Entendre quoi ?

CARIN. Maintenant les coqs chantent dans l'autre pays, là où l'aube rencontre le pré. Maintenant les feux s'éteignent. Maintenant le vent se calme. Et maintenant la pluie commence à tomber très doucement, très silencieusement. Maintenant nous sommes ici serrés l'un contre l'autre, et nous attendons celui qui s'approche de nous. C'est un homme puissant, un chevalier, un seigneur de haut lignage. Dans sa suite il y a une jeune fille et un bateleur, sa lyre sur le dos. Et ils viennent par ici. Ils viennent par ici, vers nous, à travers le silence de la pluie et de l'aube.

(*Un long silence.*)

JONS. Bonjour, grand seigneur. Nous sommes ici rassemblés et nous vous attendons. Je m'appelle Jons, un personnage qui a bavardé pas mal pendant la promenade éternelle que fut sa vie. Là-bas se trouve un chevalier maigre et misérable qui abrite sous son chapeau une foule de pensées tordues et fiévreuses.

CARIN. Je suis la femme du chevalier. Là-bas il y a une petite sorcière. On dit qu'elle s'est amusée avec Satan. Elle a été brûlée vive pour sa foi, et à présent je pense qu'elle est assez déçue.

LE FORGERON. Moi, je suis forgeron de mon métier, et je suis assez adroit, sans fausse modestie. Ma femme Lisa, que voici — Fais la révérence au Seigneur, Lisa — est un peu difficile à vivre de temps en temps et on a eu un peu de bagarre pour ainsi dire, mais pas plus que la plupart des ménages.

LISA. Tout ça, c'est la faute du bouffon, vous pouvez le lui demander, c'est celui-là, là-bas.

LE FORGERON. Tais-toi, Lisa. Cette femme assise là-bas s'appelle Marie. Elle a couru nuit et jour pour échapper à la peste, peut-être pas tant pour elle que pour l'enfant. A présent, pourtant, elle attend tout tranquillement.

LE CHEVALIER. Seigneur implacable, veux-tu m'entendre ? Chaque matin et chaque soir je tends mes bras vers les Saints et vers Dieu. Souvent je crie aux oreilles des Saints pour qu'ils m'écoutent. Parfois je suis secoué d'une certitude absolue. A travers les brouillards d'apathie de l'âme, la présence de Dieu m'atteint comme le coup d'une énorme horloge. Soudain le vide de mon âme s'emplit de musique, presque sans notes, mais comme portée par d'innombrables voix. Alors je crie à travers toutes mes ténèbres et mon cri est un chuchotement : « Pour te glorifier, mon Dieu ! Pour te glorifier ! Je vis pour te glorifier ! » Ainsi je crie dans les ténèbres. Alors, porté par tous mes nerfs arrive le terrible... La certitude s'éteint comme si quelqu'un l'avait soufflée. La grande horloge se tait et les ténèbres battent encore plus noires ; elles serrent mon cou et m'étouffent la gorge. Alors, les malédictions surgissent de mon ventre, de mes cheveux et de mes yeux, pareilles à des bêtes sauvages à l'affût, pareilles à de petits serpents lisses, pareilles aux oiseaux de mauvais augure aux cris sourds.

Alors mes ténèbres se souillent de sang, alors les plaies suppurent.

JONS. Avec tout le respect que je dois au grand Seigneur, je te prie de finir tes cris. Dans les ténèbres où tu dis que tu es — où nous sommes tous probablement comme de petites planètes idiotes — dans ces ténèbres tu ne trouveras personne pour écouter tes plaintes, personne pour s'attendrir sur tes souffrances. Essuie tes larmes et va te mirer dans ton indifférence. J'aurais pu te donner une herbe pour te purger de tes angoisses métaphysiques. Maintenant il me semble qu'il est déjà trop tard. Profite quand même des dernières minutes pour goûter le triomphe énorme de rouler les yeux et de remuer les orteils. (*Il le fait, voluptueusement.*)

CARIN. Taisez-vous ! Taisez-vous !

JONS. Je me tais, mais à contre-cœur. Tout à l'heure, j'étais un peu intimidé, je l'avoue, mais si je vais crever, ce n'est pas de mon propre gré et sans opposition... avec tout le respect que je dois au grand Seigneur.

CARIN. Silence. Maintenant le bateleur accorde sa lyre. Le grand Seigneur nous invite à danser. Il veut que nous nous tenions les mains, et ainsi nous allons danser dans une longue chaîne. En tête marche le grand Seigneur, et le musicien vient en queue. Nous allons quitter l'aube, nous allons marcher vers les pays sombres, tandis que la pluie lavera nos visages. (*Chuchoté.*) Préparez-vous pour la danse, mes enfants. Le grand Seigneur s'impatiente facilement et la musique vient de...

(*Elle se tait. Musique des cordes. Tous commencent une danse solennelle.*)

RIDEAU

"ANTIGONE CRÉOLE", par le Théâtre d'Haïti, au Théâtre des Nations

Si les spectateurs parisiens de l'*Antigone créole,* de Félix Morisseau-Leroy, s'imaginaient pouvoir suivre facilement le dialogue des héros de Sophocle réincarnés par les acteurs de Port-au-Prince, ils ont dû, bien vite, déchanter. Bien sûr, les noms d'Antigone, Ismène, Créon, Tirésias, ainsi que ceux de leurs interprètes noirs, Gilberte Lavache ou Clovis Bonhomme, sonnent familièrement à des oreilles françaises. Mais de là à saisir le sens de leurs paroles, bernique ! Et pour une fois qu'un pays de langue française participait à la saison du Théâtre des Nations le public parisien n'a pu guère profiter de cet avantage linguistique. En face du dialecte créole, le spectateur français est aussi désarmé qu'en présence d'un drame en breton ou en basque.

Ne le regrettons pas, car ce qui donnait toute sa saveur à ce spectacle exotique n'était-ce pas de voir et d'entendre les personnages classiques — encombrés, souvent, pour nous de souvenirs littéraires — aller et venir, vêtus de cotonnades multicolores, et s'exprimer comme au marché ou sur la place d'un village haïtien ? Et quand « roi Créon », pour exorciser Antigone, possédée par l'Esprit mauvais, plonge un couteau, selon le rite vaudou, dans un verre d'eau et que celle-ci, aussitôt, se colore de rouge, le souffle de la tragédie passe sur l'assistance. L'on comprend, alors, pourquoi les animateurs du Théâtre d'Haïti, qui auraient pu aussi bien représenter *Antigone* en français normal (qu'ils possèdent comme n'importe lequel d'entre nous), ont voulu recréer la pièce de Sophocle dans la langue de leurs paysans et de leurs pêcheurs. Ils ont voulu mettre l'histoire éternelle à la portée de leur peuple en la situant dans leur cadre habituel. Ils ont fait là une méritoire démonstration de théâtre populaire. Sans dépasser, cependant, le stade de la démonstration...

ARRABAL et BRECHT, au Théâtre de Lutèce

Dans un quartier qui se dépeuplait dangereusement sur le plan théâtral, Bernard Jenny et Jean Négroni réussissent le miracle quotidien de maintenir le Théâtre de Lutèce et, cela sans sacrifier la qualité. Dans cette salle de patronage rénovée qui, en quelques saisons, révéla des œuvres peu connues signées Alain, de Richaud, Brecht ou Lorca, qui servit Claudel et Tristan L'Hermite, voici un nouveau spectacle insolite, courageux, ambitieux.

La réputation d'Arrabal, ce jeune écrivain espagnol qui a adopté notre langue, se basait essentiellement, jusqu'ici, sur un livre de théâtre injoué et sur un roman déconcertant, *Baal Babylone.* Je doute que son *Pique-nique en campagne* lui apporte, d'emblée, la gloire dramatique à laquelle il aspire. Le prétexte est cocasse, mais la farce un peu mince. Un poilu de la guerre 14-18, en faction sur le front et qui s'emmêle dans ses barbelés, reçoit la visite inattendue de ses parents, venus pique-niquer en compagnie de leur rejeton. Caquetages mondains de la mère. lieux communs du père tombent dru sur le fils qui n'en peut mais. Cet épisode de guerre en dentelles qui s'achève par un massacre général ne manque ni d'impertinence ni de piquant. Mais la plaisanterie s'évente vite et le souffle de l'auteur s'avère un peu court. L'on passe, cependant, un fort agréable moment, en la compagnie de ses excellents interprètes, André Gille, le héros ahuri, Eléonore Hirt et Philippe Kellerson, le couple des parents envahisseurs et abusifs.

Avec *L'Exception et la Règle,* de Bertold Brecht, le ton s'élève sensiblement. Ces huit tableaux dessinés à gros traits nous content l'histoire d'un pauvre coolie victime de ses bons sentiments. Alors que la lutte des classes et la règle l'incitent à la vigilance, cet homme commet l'imprudence d'avoir un geste de fraternité envers le maître qui l'exploite. Il lui tend sa gourde alors que, tous deux perdus au milieu du désert, ils meurent de soif. Se méprenant sur les intentions de son esclave, le maître, se croyant menacé, tire son revolver et fait feu. L'attitude du coolie étant imprévisible (c'est l'Exception) le meurtrier est acquitté par un tribunal qui connaît la Règle et l'applique. La parabole est claire, voire simpliste. Mais Berthold Brecht qui domine, lui aussi, les règles de son métier, en a tiré une suite de scènes denses, progressives, admirablement agencées. La réalisation de Jean-Marie Serreau a la même rigueur haletante, que souligne le jeu puissant d'Albert Médina, le marchand assassin, et la résignation émouvante de Jean Négroni, le prolétaire imprudent.

Ce spectacle devrait attirer au Théâtre de Lutèce le public averti et curieux du Quartier Latin et... d'ailleurs. Mais en matière de théâtre la règle du succès est imprévisible. Même en présence de l'exception...

Légende des photos p. 46 :

De haut en bas et de g. à d. : TANDIS QUE ROBERT MERLE FAIT REGNER UNE « JUSTICE A MIRAMAR . CYNIQUE ET VERSATILE FORT BIEN INCARNÉE PAR GASTON VACCHIA, LE PRESIDENT, ET UNE QUINZAINE D'ACOLYTES (THEATRE DU TERTRE), BERTOLD BRECHT DEMONTRE QUE CELLE DE « L'EXCEPTION ET LA REGLE » N'EST GUERE PLUS HUMAINE. JEAN NEGRONI ET ALBERT MEDINA EN SONT LES EXCEPTIONNELS INTERPRETES. DANS LA MEME SOIRÉE, ANDRE GILLE, PHILIPPE KELLERSON ET ELEONORE HIRT PARTAGENT UN CURIEUX « PIQUE-NIQUE EN CAMPAGNE » PREPARE PAR ARRABAL (THEATRE DE LUTECE). LES ACTEURS NOIRS DU THEATRE D'HAITI DEMONTRENT, EUX, DANS « ANTIGONE CREOLE », QUE LES PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE DE SOPHOCLE SONT DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUTES LES LATITUDES (THEATRE DES NATIONS)

Philippe Dechartre raconte :

LE CLIENT DU MATIN

de Brendan Behan
adaptation de Boris Vian
et Jacqueline Sundstrom

« Le Client du Matin » a été créée le 11 avril 1959 au Théâtre de l'Œuvre (direction Robert de Ribon) dans une mise en scène de Georges Wilson, des décors de Le Marquet, musique de Georges Delerue et avec la distribution suivante :

Dunlavin	**Palau**
Donelly	**Bruno Balp**
Prisonnier A.	**Jean Mauvais**
Prisonnier C.	**Marius Laurey**
Shaybo	**André Clair**
Regan	**Etienne Bierry**
L'autre Bonhomme	**Jean-Michel Rouzière**
Un gardien	**Jean Allain**
Le docteur	**Jacques Brunet**
Le cuistot	**Jean Grecault**
Prisonnier D.	**Bernard Jousset**
Jenkison	**Gaétan Noël**
Prisonnier B.	**Julien Verdier**
Crimmin	**Michel Petit**
Mickser	**Jean Barreze**
Scholara	**Jacques Marchand**
Condamné à vie	**Michel Dacquin**
Un voisin	**Charles Lavialle**
Saint Healy	**Stéphane Audel**
Le gardien chef	**Jean Joannes**
Un gardien	**Jacques Plée**
Le bourreau	**Raoul Bilrey**
Le directeur	**Geymond Vital**

C'est une prison d'Irlande. Mais toutes les prisons du monde se ressemblent. Peut-être ici l'ombre de Dieu est-elle plus présente.
Quoi qu'il en soit, il est évident que l'auteur sait ce qu'est une prison et y a vécu. Il est étonnant que le metteur en scène n'ait jamais été « taulard » tant le climat est vrai.

Ces couloirs sonores et réverbérés où claquent les lourdes serrures de fer, l'une après l'autre, comme pour souligner que dans la machine collective le châtiment reste le bien de chacun ; ces murs gris, ces cellules lavées à grande eau, ces cours où l'on tourne, au piquet, ces sifflets qui infligent la discipline ; ces fenêtres, blafardes la nuit, qui semblent crier que, malgré tout, la vie des hommes continue dans la ruche absurde et satanique avec ses hontes, ses naïvetés et ses espoirs : c'est bien le climat de la geôle, le climat qui pâlit la mine des prisonniers, glace doucement le cœur confortable et bourgeois des spectateurs et les emprisonne à leur tour.
Ici le climat est vedette.

Le jour se lève comme tous les jours. Ce sont les rites du matin à grands coups de balai et de serpillère ; ce sont les premières rondes du matin ; ce sont les plaisanteries du matin :

— *Beau temps pour les courses !*

— *Crois pas que j'pourrai y aller. Trop de boulot au bureau.*

Cependant ce jour qui se lève ne sera pas comme les autres. Il s'est passé quelque chose :

— *Qu'est-ce que c'était que le chambard de cette nuit dans l'aile D ?*

— *Deux clients qui devaient « y passer » demain ! Celui qui a tué sa femme avec une canne à pommeau d'argent a reçu sa grâce. Et pourquoi c'est lui plutôt que l'autre ? Ça, c'est plus que je ne puis en dire.*

Et voici justement « Pommeau d'argent », comme on l'appelle. Il revient de loin... Il a été muté de division : il a quitté celle des condamnés à mort pour celle des condamnés à vie.
Mais cette vie qu'on lui accorde si généreusement et si chichement, elle lui fait horreur. Et la mort, maintenant qu'il peut l'affronter seul à seule, libre de la choisir, de l'étreindre, la mort sera sa sauvegarde. Le condamné à vie se pend dans sa cellule. Les deux vieux clochards ont beau profiter du désarroi pour siffler le litre d'alcool à brûler de l'infirmier, personne n'est quitte avec la mort.
Car il reste l'autre condamné. Celui qui doit mourir selon la loi. Celui qui n'a pas la chance de pouvoir choisir sa mort, ni l'instant. Celui qui ne prendra pas par surprise l'angoisse de ses compagnons. Celui avec lequel il faudra vivre l'angoisse jusqu'au bout.

L'autre, on ne le verra pas. Mais à partir de ce moment il ne quitte plus la scène. L'autre, c'est le compagnon de cauchemar dont personne, prisonnier, geôlier, bourreau ne pourra se débarrasser de tout un jour et de toute une nuit et qui les collera, les obsédera, les videra d'eux-mêmes, car il est la mort, leur propre mort.
Et le transfert magique est à ce point parfait que chacun se sent responsable ou coupable de cette mort qui va, au petit matin, être administrée légalement.

L'intimité avec cet homme qui vit ses derniers moments, cet homme qui n'est plus considéré et jugé en tant que criminel qui va expier, mais en tant qu'individu solidaire d'une communauté — celle des gardiens et des prisonniers —, la promiscuité avec la mort, fermant toute porte d'évasion ; même la plus facile : car l'homme est un criminel ignoble, un salaud.

Côté prisonniers il y a :

Les deux vieux. Ce sont des chevaux de retour. « J'étais en taule que tu n'étais pas né ! », dit l'un d'eux au « dur » qui porte ses condamnations comme des croix de guerre.

Les deux jeunes. Ce sont des gouapes, visqueux, horribles. Un jour, ils seront deux vieux qui diront à leur tour au « dur » de service : « J'étais en taule... »

Le dur, le malin, le moraliste ami de la société, des lois et du Ministre, le naïf bon gars, le réaliste qui ne perd pas le nord même en prison.

Côté geôliers il y a :

Le Directeur, austère, droit, humain, qui souffre d'entendre au banquet annuel les anciens élèves du collège plaisanter ses devoirs et sa charge.

Le Représentant du Ministère de la Justice, administratif, bourgeois, président d'œuvres charitables, d'un catholicisme hypocrite, voyant dans la peine de mort un moyen de conversion de dernière minute.

Le Chef, contradictoire, glacé, non sans dignité, bon bougre, au fond, avec les taulards, hypocrite et mouchard avec ses collègues.

Le Bourreau, enjoué, ivrogne et professionnel ; melon couleur pêche, chemise rose, prince de Galles beige.

L'Aide-Bourreau, timide, méticuleux, puritain, accordéoniste pieux ; tout de noir vêtu.

Les Gardes : la salope, grasse et imbécile, l'imbécile tout court, le jeune Irlandais — comme un jeune prêtre nouvellement ordonné.

Il y a surtout Regan.

Regan, rude et merveilleusement humain, rugueux plus que rude ; religieux profondément, intensément et non conformiste, respectueux du règlement et réglementant les entorses au règlement, sans illusion et brûlant. Si ce n'était absurde, on dirait que Regan c'est l'âme de la prison.

Regan, c'est aussi celui qui aide les condamnés à mourir. Celui que les condamnés demandent avec le prêtre. Celui qui les a tous vus mourir, qui n'a pu se familiariser avec la mort et qui saute sur les épaules du pendu quand le bourreau a raté son coup. Regan qui sait qu'il est difficile d'être un homme, surtout quand on fait ce métier-là.

Voilà les derniers compagnons de l'invisible client du matin : ceux qui lui annonceront que le pourvoi est rejeté, ceux qui creusent sa tombe, ceux qui l'assistent, ceux qui le pendront..., tous ceux qui ne peuvent penser à autre chose qu'à lui, qu'à sa mort, qu'à la mort.

L'heure a sonné. Dans toutes les cellules les prisonniers font le tapage rituel et triomphal des jours de mort. Puis le silence se fait. Dans la cour les gardiens se sont découverts. Soudain, d'une fenêtre une voix s'élève. Sur le ton d'un speaker au derby un des taulards commente, pour ses frères, la noire cérémonie comme s'il y assistait.

« Les concurrents sont partis... Dans l'ordre le Directeur, le Chef, les deux gaffes Regan et Crimmin, le drôle de mec entre eux, encore deux gaffes, voici l'Homme ; voici le Chanoine qui lui demande un effort considérable pour les deux dernières foulées. Il a le sac à patates sur le haut du crâne..., il ne lui reste que très peu de distance à parcourir..., il est entré. Il a les pieds sur la craie. On va les lui attacher. On va lui tirer le sac sur la figure. Les gaffes s'écartent de la trappe et le soutiennent. L'Homme va au levier et... »

•

Une heure après, autour de la tombe, ceux qui l'ont creusée se partagent pour les vendre les dernières lettres du condamné, comme les soldats jouaient aux dés les dépouilles du Christ.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Philippe Dechartre

a vu

"LE CLIENT DU MATIN"

LE PROBLÈME...

L'HOMME ET LA MORT



CELUI QUI NE SERA PAS PENDU
ET QUI SE PENDRA



POUR CELUI QUI SERA PENDU

...ET LES PROBLÈMES

LES HOMMES ET LA MORT



LE DUR, LE CLOCHARD, L'HOMOSEXUEL
ILS PENSENT A LEUR CASTE



LES 2 VIEUX
ILS PENSENT AU LARD DU DIMANCHE



LES 2 JEUNES
ILS PENSENT AUX FILLES

LE DIRECTEUR ET LE CHEF
LA GRACE NE VIENDRA PAS :
AVOIR DU CŒUR !



LE BOURREAU
LA CORDE SERA-T-ELLE ASSEZ LONGUE ?
AVOIR DU METIER !



REGAN
IL EST DIFFICILE D'ETRE UN HOMME :
AVOIR DE LA RELIGION !



Photos Bernand



Photos Bernand.





SPECTACLES DE PARIS



Photo Pic

Légendes des photos p. 42



« Une Saga » suite photo : (Photo Alice STRIDH.)

SUNE (*Folke Sundquist*) : « Et comment s'appelle-t-il ce remède à la folie ? »
ROSE (*Ingrid Thulin*), *doucement*. « La folie ». (*Acte III*).

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger-Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux,

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett-Goodrich-Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginald Rose-André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey-Jean Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley.

ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing.

HUMILIES ET OFFENSES,
André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

DOMINO,
Marcel Achard.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter-Ustinof-M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk-José-André Lacour.

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LA DESCENTE D'ORPHÉE »
DE TENNESEE WILLIAMS
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

---

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 30
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS